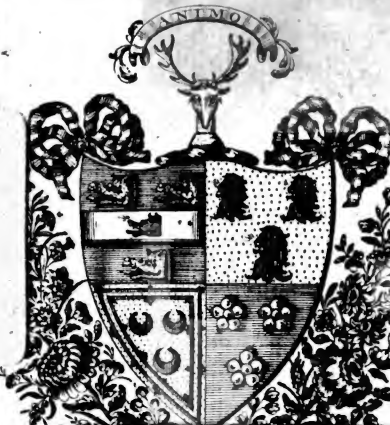




3298

.1775

v. 28



Library of
Princeton University.



Romance
Seminary.

Presented by
The Class of 1890.



TOME VINGT-HUITIÈME.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

TOME QUATRIÈME.

M. DCC. LXXV.

32101 091818790

(I)

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE.

ÉCONOMIE.

C E mot ne signifie dans l'acception ordinaire que la manière d'administrer son bien ; elle est commune à un père de famille & à un surintendant des finances d'un royaume. Les différentes sortes de gouvernement , les tracasseries de famille & de cour , les guerres injustes & mal conduites , l'épée de *Thémis* mise dans les mains des bourreaux pour faire périr l'innocent , les discordes intestines , sont des objets étrangers à l'économie.

Il ne s'agit pas ici des déclamations de ces politiques qui gouvernent un état du fond de leur cabinet par des brochures.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

La première économie , celle par qui subsistent toutes les autres , est celle de la campagne. C'est elle qui fournit les trois seules choses dont les hommes ont un vrai besoin , le vivre , le vêtir & le couvrir ; il n'y en a pas une quatrième , à moins que ce ne soit le chauffage dans les pays froids. Toutes les trois bien entendues donnent la santé , sans laquelle il n'y a rien.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

A

796929

On appelle quelquefois le séjour de la campagne la *vie patriarcale* ; mais dans nos climats cette vie patriarcale serait impraticable & nous ferait mourir de froid , de faim & de misère.

Abraham va de la Caldée au pays de Sichem ; de-là il faut qu'il fasse un long voyage par des déserts arides jusqu'à Memphis pour aller acheter du bled. J'écarte toujours respectueusement , comme je le dois , tout ce qui est divin dans l'histoire d'*Abraham* & de ses enfans ; je ne considère ici que son économie rurale.

Je ne lui vois pas une seule maison : il quitte la plus fertile contrée de l'univers & des villes où il y avait des maisons commodes , pour aller errer dans des pays dont il ne pouvait entendre la langue.

Il va de Sodome dans le désert de Gérar sans avoir le moindre établissement. Lorsqu'il renvoye *Agar* & l'enfant qu'il a eu d'elle , c'est encor dans un désert ; & il ne leur donne pour tout viatique qu'un morceau de pain & une cruche d'eau. Lorsqu'il va sacrifier son fils au Seigneur , c'est encor dans un désert. Il va couper le bois lui-même pour brûler la victime , & le charge sur le dos de son fils qu'il doit immoler.

Sa femme meurt dans un lieu nommé *Arbé* ou *Hébron* ; il n'a pas seulement six pieds de terre à lui pour l'ensevelir : il est obligé d'acheter une caverne pour y mettre sa femme. C'est le seul morceau de terre qu'il ait jamais possédé.

Cependant il eut beaucoup d'enfans ; car sans compter *Isaac* & sa postérité , il eut de son autre femme *Cethura* à l'âge de cent quarante ans selon le calcul ordinaire , cinq enfans mâles qui s'en allèrent vers l'Arabie.

Il n'est point dit qu'*Isaac* eût un seul quartier de terre dans le pays où mourut son père ; au contraire , il s'en va dans le désert de Gêrar avec sa femme *Rebecca* , chez ce même *Abimelec* roi de Gêrar qui avait été amoureux de sa mère.

Ce roi du désert devient aussi amoureux de sa femme *Rebecca* que son mari fait passer pour sa sœur , comme *Abraham* avait donné sa femme *Sara* pour sa sœur à ce même roi *Abimelec* quarante ans auparavant. Il est un peu étonnant que dans cette famille on fasse toujours passer sa femme pour sa sœur afin d'y gagner quelque chose ; mais puisque ces faits sont consacrés , c'est à nous de garder un silence respectueux.

L'Ecriture dit , qu'il s'enrichissait dans cette terre horrible devenue fertile pour lui , & qu'il devint extrêmement puissant. Mais il est dit aussi qu'il n'avait pas de l'eau à boire , qu'il eut une grande querelle avec les pasteurs du roitelet de Gêrar pour un puits ; & on ne voit pas qu'il eût une maison en propre.

Ses enfans , *Esaü* & *Jacob* , n'ont pas plus d'établissement que leur père. *Jacob* est obligé d'aller chercher à vivre dans la Mésopotamie dont *Abraham* était forti : il sert sept années pour avoir une des filles de *Laban* , & sept autres années pour obtenir la seconde fille. Il s'enfuit avec *Rachel* & les troupeaux de son beau-père qui court après lui. Ce n'est pas là une fortune bien assurée.

Esaü est représenté aussi errant que *Jacob*. Aucun des douze patriarches , enfans de *Jacob* , n'a de demeure fixe , ni un champ dont il soit propriétaire. Ils ne reposent que sous des tentes , comme les Arabes Bédouins.

Il est clair que cette vie patriarcale ne convient nullement à la température de notre air. Il faut à

A ij

un bon cultivateur tel que les *Pignoux* d'Auvergne , une maison saine tournée à l'orient , de vastes granges , de non moins vastes écuries , des étables proprement tenues ; & le tout peut aller à cinquante mille franes au moins de notre monnoie d'aujourd'hui. Il doit semer tous les ans cent arpens en blé , en mettre autant en bons pâturages , posséder quelques arpens de vignes , & environ cinquante arpens pour les menus grains & les légumes ; une trentaine d'arpens de bois , une plantation de meuriers , des vers à soie , des ruches. Avec tous ces avantages bien économisés , il entretiendra une nombreuse famille dans l'abondance de tout. Sa terre s'améliorera de jour en jour ; il supportera sans rien craindre les dérangemens des saisons & le fardeau des impôts ; parce qu'une bonne année répare les dommages de deux mauvaises. Il jouira dans son domaine d'une souveraineté réelle qui ne sera soumise qu'aux loix. C'est l'état le plus naturel de l'homme , le plus tranquille , le plus heureux , & malheureusement le plus rare.

Le fils de ce véritable patriarche se voyant riche , se dégoûte bientôt de payer la taxe humiliante de la taille ; il a malheureusement appris quelque latin ; il court à la ville , achète une charge qui l'exempte de cette taxe & qui donnera la noblesse à son fils au bout de vingt ans. Il vend son domaine pour payer sa vanité. Une fille élevée dans le luxe , l'épouse , le deshonne & le ruine ; il meurt dans la mendicité ; & son fils porte la livrée dans Paris.

Telle est la différence entre l'économie de la campagne & les illusions des villes.

L'économie à la ville est toute différente. Vivez-vous dans votre terre , vous n'achetez presque rien ; le sol vous produit tout , vous pouvez nourrir soixante personnes sans presque vous en appercevoir. Portez à la ville le même revenu , vous achetez tout chère-

ment , & vous pouvez nourrir à peine cinq ou six domestiques. Un père de famille qui vit dans sa terre avec douze mille livres de rente , aura besoin d'une grande attention pour vivre à Paris dans la même abondance avec quarante mille. Cette proportion a toujours subsisté entre l'économie rurale & celle de la capitale. Il en faut toujours revenir à la singulière lettre de madame de *Maintenon* à sa belle-sœur madame d'*Aubigné* , dont on a tant parlé ; on ne peut trop la remettre sous les yeux.

.

„ Vous croirez bien que je connais Paris mieux
 „ que vous ; dans ce même esprit , voici , ma chère
 „ sœur , un projet de dépense , tel que je l'exécute-
 „ rais si j'étais hors de la cour. Vous êtes douze per-
 „ sonnes , monsieur & madame , trois femmes , qua-
 „ tre laquais , deux cochers , un valet de chambre.

„	Quinze livres de viande à	
„	cinq sous la livre .	3 liv. 15 sous.
„	Deux pièces de rôti .	2 - 10.
„	Du pain	1 - 10.
„	Le vin	2 - 10.
„	Le bois	2.
„	Le fruit	1 - 10.
„	La bougie	- 10.
„	La chandelle	- 8.

14 liv. 13 sous.

A iij

„ Je compte quatre sous en vin pour vos quatre
 „ laquais & vos deux cochers. C'est ce que madame
 „ de *Montespan* donne aux siens. Si vous aviez
 „ du vin en cave il ne vous coûterait pas trois
 „ sous : j'en mets six pour votre valet de chambre ,
 „ & vingt pour vous deux qui n'en buvez pas
 „ pour trois.

„ Je mets une livre de chandelle par jour , quoi-
 „ qu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets dix
 „ sous en bougie ; il y en a six à la livre qui coûte une
 „ liv. dix sous , & qui dure trois jours.

„ Je mets deux livres pour le bois ; cependant vous
 „ n'en brûlerez que trois mois de l'année ; & il ne
 „ faut que deux feux.

„ Je mets une livre dix sous pour le fruit ; le sucre
 „ ne coûte que onze sous la livre : & il n'en faut
 „ qu'un quarteron pour une compôte.

„ Je mets deux pièces de rôti : on en épargne une
 „ quand monsieur ou madame soupe ou dine en ville ;
 „ mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le
 „ potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez
 „ fort bien sans passer quinze livres avoir une entrée ,
 „ tantôt de saucisses , tantôt de langues de mouton
 „ ou de fraise de veau , le gigot bourgeois , la pyra-
 „ mide éternelle , & la compôte que vous aimez
 „ tant. (a)

„ Cela posé , & ce que j'apprends à la cour , ma
 „ chère enfant , votre dépense ne doit pas passer cent
 „ livres par semaine : c'est quatre cent livres par mois.
 „ Posons cinq cent , afin que les bagatelles que j'ou-

(a) Dans ce tems là , &
 c'était le plus brillant de
Louis XIV , on ne servait

d'entremets que dans les
 grands repas d'appareil.

„ blie ne se plaignent point que je leur fais injuf-
 „ tice. Cinq cent livres par mois font ,

„ Pour votre dépense de bouche . 6000 L.

„ Pour vos habits 1000.

„ Pour loyer de maifon 1000.

„ Pour gages & habits des gens . 1000.

„ Pour les habits , l'opéra & les magni-
 (b) „ ficences de monfieur 3000.

12000 L.

„ Tout cela n'eft-il pas honnête ? &c.

Le marc de l'argent valait alors à-peu-près la moitié du numéraire d'aujourd'hui ; tout le néceffaire abfolu étoit de la moitié moins cher : & le luxe ordinaire qui eft devenu néceffaire & qui n'eft plus luxe , coûtait trois à quatre fois moins que de nos jours. Ainfi le comte d'*Aubigné* aurait pu pour fes douze mille livres de rente qu'il mangeait à Paris affez obfcurement , vivre en prince dans fa terre.

Il y a dans Paris trois ou quatre cent familles municipales qui occupent la magiftrature depuis un fiècle , & dont le b'en eft en rentes fur l'hôtel-de-ville. Je fuppose qu'elles euflent chacune vingt mille livres de rente , ces vingt mille livres faifaient juftte le double de ce qu'elles font aujourd'hui ; ainfi elles n'ont réellement que la moitié de leur ancien revenu. De

(b) Madame de *Maintenon* compte deux cochers , & oublie quatre chevaux , qui dans ce tems-là devoient avec

l'entretien des voitures coûter environ deux mille francs par année.

cette moitié on retrancha une moitié dans le tems inconcevable du système de *Lafs*. Ces familles ne jouissent donc réellement que du quart du revenu qu'elles possédaient à l'avènement de *Louis XIV* au trône ; & le luxe étant augmenté des trois quarts , reste à-peu-près rien pour elles ; à moins qu'elles n'aient réparé leur ruine par de riches mariages , ou par des succeffions , ou par une industrie secrète : & c'est ce qu'elles ont fait.

En tout pays tout simple rentier qui n'augmente pas son bien dans une capitale , le perd à la longue. Les terriens se soutiennent parce que l'argent augmentant numériquement , le revenu de leurs terres augmente en proportion ; mais ils sont exposés à un autre malheur ; & ce malheur est dans eux-mêmes. Leur luxe & leur inattention non moins dangereuse encor , les conduisent à la ruine. Ils vendent leurs terres à des financiers qui entassent , & dont les enfans dissipent tout à leur tour. C'est une circulation perpétuelle d'élévation & de décadence ; le tout faute d'une économie raisonnable qui consiste uniquement à ne pas dépenser plus qu'on ne reçoit.

DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE.

L'économie d'un état n'est précisément que celle d'une grande famille. C'est ce qui porta le duc de *Sulli* à donner le nom d'*économies* à ses mémoires. Toutes les autres branches d'un gouvernement sont plutôt des obstacles que des secours à l'administration des deniers publics. Des traités qu'il faut quelquefois conclure à prix d'or , des guerres malheureuses , ruinent un état pour longtems ; les heureuses même l'épuisent. Le commerce intercepté & mal entendu l'appauvrit encore ; les impôts excessifs comblent la misère.

Qu'est-ce qu'un état riche & bien économisé ? c'est celui où tout homme qui travaille est sûr d'une for-

tune convenable à sa condition, à commencer par le roi & à finir par le manoeuvre.

Prenons pour exemple l'état où le gouvernement des finances est le plus compliqué ; l'Angleterre. Le roi est presque sûr d'avoir toujours un million sterling par an à dépenser pour sa maison, sa table, ses ambassadeurs & ses plaisirs. Ce million revient tout entier au peuple par la consommation : car si les ambassadeurs dépensent leurs appointemens ailleurs, les ministres étrangers consomment leur argent à Londres. Tout possesseur de terres est certain de jouir de son revenu aux taxes près imposées par ses représentans en parlement, c'est-à-dire, par lui-même.

Le commerçant joue un jeu de hazard & d'industrie contre presque tout l'univers ; & il est longtems incertain s'il mariera sa fille à un pair du royaume, ou s'il mourra à l'hôpital.

Ceux qui sans être négocians placent leur fortune précaire dans les grandes compagnies de commerce, ressemblent parfaitement aux oisifs de la France qui achètent des effets royaux, & dont le sort dépend de la bonne ou mauvaise fortune du gouvernement.

Ceux dont l'unique profession est de vendre & d'acheter des billets publics sur les nouvelles heureuses ou malheureuses qu'on débite, & de trafiquer la crainte & l'espérance, sont en sous ordre dans le même cas que les actionnaires ; & tous sont des joueurs, hors le cultivateur qui fournit de quoi jouer.

Une guerre survient ; il faut que le gouvernement emprunte de l'argent comptant, car on ne paye pas des flottes & des armées avec des promesses. La chambre des communes imagine une taxe sur la bière, sur le charbon, sur les cheminées, sur les fenê-

tres , sur les acres de bled & de pâturage , sur l'importation , &c.

On calcule ce que cet impôt pourra produire à-peu-près ; toute la nation en est instruite ; un acte du parlement dit aux citoyens , Ceux qui voudront prêter à la patrie recevront quatre pour cent de leur argent pendant dix ans , au bout desquels ils seront remboursés.

Ce même gouvernement fait un fonds d'amortissement du surplus de ce que produisent les taxes. Ce fonds doit servir à rembourser les créanciers. Le tems du remboursement venu , on leur dit , Voulez-vous votre fonds , ou voulez-vous nous le laisser à trois pour cent ? Les créanciers qui croient leur dette assurée , laissent pour la plupart leur argent entre les mains du gouvernement.

Nouvelle guerre , nouveaux emprunts , nouvelles dettes ; le fonds d'amortissement est vide , on ne rembourse rien.

Enfin , ce monceau de papiers représentatifs d'un argent qui n'existe pas , a été porté jusqu'à cent trente millions de livres sterling , qui font cent millions & demi de guinées en l'an 1770 de notre ère vulgaire.

Difons en passant que la France est à-peu-près dans ce cas ; elle doit de fonds environ cent vingt-sept millions de louis-d'or ; or ces deux sommes montant à deux cent cinquante-quatre millions de louis-d'or , n'existent pas dans l'Europe. Comment payer ? Examinons d'abord l'Angleterre.

Si chacun redemande son fonds , la chose est visiblement impossible à moins de la pierre philosophale , ou de quelque multiplication pareille. Que faire ? Une partie de la nation a prêté à toute la nation.

L'Angleterre doit à l'Angleterre cent trente millions sterling à trois pour cent d'intérêt : elle paye donc de ce seul article très modique trois millions neuf cent mille livres sterling d'or chaque année. (c) Les impôts font d'environ sept millions ; il reste donc pour satisfaire aux charges de l'état , trois millions & cent mille livres sterling , sur quoi l'on peut en économisant éteindre peu-à-peu une partie des dettes publiques.

La banque de l'état en produisant des avantages immenses aux directeurs , est utile à la nation ; parce qu'elle augmente le crédit , que ses opérations sont connues , & qu'elle ne pourrait faire plus de billets qu'il n'en faut sans perdre ce crédit & sans se ruiner elle-même. C'est-là le grand avantage d'un pays commerçant , où tout se fait en vertu d'une loi positive , où nulle opération n'est cachée , où la confiance est établie sur des calculs faits par les représentants de l'état , examinés par tous les citoyens. L'Angleterre , quoiqu'on dise , voit donc son opulence assurée , tant qu'elle aura des terres fertiles , des troupeaux abondans , & un commerce avantageux.

Si les autres pays parviennent à n'avoir pas besoin de ses blés & à tourner contr'elle la balance du commerce , il peut arriver alors un très grand bouleversement dans les fortunes des particuliers ; mais la terre reste , l'industrie reste ; & l'Angleterre alors moins riche en argent l'est toujours en valeurs renaissantes que le sol produit ; elle revient au même état où elle était au seizième siècle.

Il en est absolument de tout un royaume comme d'une terre d'un particulier ; si le fonds de la terre est bon , elle ne fera jamais ruinée ; la famille qui la faisait valoir peut être réduite à l'aumône ; mais le sol prospérera sous une autre famille.

(c) Ceci était écrit en 1770.

Il y a d'autres royaumes qui ne seront jamais riches, quelque effort qu'ils fassent : ce sont ceux qui situés sous un ciel rigoureux, ne peuvent avoir tout au plus que l'exact nécessaire. Les citoyens n'y peuvent jouir des commodités de la vie qu'en les faisant venir de l'étranger à un prix qui est excessif pour eux. Donnez à la Sibérie & au Kamshatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un *Cyrus* pour souverain, un *Solon* pour législateur, un duc de *Sulli*, un *Colbert* pour surintendant des finances, un duc de *Choiseul* pour ministre de la guerre & de la paix, un *Anson* pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie.

Au contraire, faites gouverner la France par un fou sérieux tel que *Lafs*, par un fou plaissant tel que le cardinal *Dubois*, par des ministres tels que nous en avons vus quelquefois, on pourra dire d'eux ce qu'un sénateur de Venise disait de ses confrères au roi *Louis XII*, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. *Louis XII* en colère menaçait de ruiner la république ; Je vous en défie, dit le sénateur, la chose me paraît impossible ; il y a vingt ans que mes confrères font tous les efforts imaginables pour la détruire, & ils n'en ont pu venir à bout.

Il n'y eut jamais rien de plus extravagant sans doute que de créer une compagnie imaginaire du Mississipi qui devait rendre au moins cent pour un à tout intéressé ; de tripler tout-d'un-coup la valeur numéraire des espèces, de rembourser en papier chimérique les dettes & les charges de l'état, & de finir enfin par la défense aussi folle que tyrannique à tout citoyen de garder chez soi plus de cinq cent francs en or ou en argent. Ce comble d'extravagances était inouï : le bouleversement général fut aussi grand qu'il devait l'être : chacun criait que c'en était fait de la France pour jamais. Au bout de dix ans il n'y paraissait pas.

Un bon pays se rétablit toujours par lui-même , pour peu qu'il soit tolérablement régi : un mauvais ne peut s'enrichir que par une industrie extrême & heureuse.

La proportion fera toujours la même entre l'Espagne , la France , l'Angleterre proprement dite , & la Suède. On compte communément vingt millions d'habitans en France , c'est peut-être trop. *Ustaris* n'en admet que sept en Espagne , *Nicols* en donne huit à l'Angleterre , on n'en attribue pas cinq à la Suède. L'Espagnol (l'un portant l'autre) a la valeur de quatre-vingt de nos livres à dépenser par an. Le Français meilleur cultivateur a cent livres , l'Anglais cent quatre-vingt , le Suédois cinquante. Si nous voulions parler du Hollandais , nous trouverions qu'il n'a que ce qu'il gagne , parce que ce n'est pas son territoire qui le nourrit & qui l'habillement. La Hollande est une foire continuelle où personne n'est riche que de sa propre industrie , ou de celle de son père.

Quelle énorme disproportion entre les fortunes ! un Anglais qui a sept mille guinées de revenu absorbe la subsistance de mille personnes. Ce calcul effraye au premier coup d'œil ; mais au bout de l'année il a réparti ses sept mille guinées dans l'état ; & chacun a eu à-peu-près son contingent.

En général l'homme coûte très peu à la nature. Dans l'Inde où les rayas & les nababs entassent tant de trésors , le commun peuple vit pour deux sous par jour tout au plus.

Ceux des Américains qui ne sont sous aucune domination , n'ayant que leurs bras , ne dépensent rien ; la moitié de l'Afrique a toujours vécu de même ; & nous ne sommes supérieurs à tous ces hommes-là que

d'environ quarante écus par an. Mais ces quarante écus font une prodigieuse différence ; c'est elle qui couvre la terre de belles villes , & la mer de vaisseaux.

C'est avec nos quarante écus que *Louis XIV* eut deux cent vaisseaux , & bâtit Versailles. Et tant que chaque individu , l'un portant l'autre , pourra être censé jouir de quarante écus de rente , l'état pourra être florissant.

Il est évident que plus il y a d'hommes & de richesses dans un état , plus on y voit d'abus. Les frottemens sont si considérables dans les grandes machines , qu'elles sont presque toujours détraquées. Ces dérangemens font une telle impression sur les esprits , qu'en Angleterre , où il est permis à tout citoyen de dire ce qu'il pense , il se trouve tous les mois quelque calculateur qui avertit charitablement ses compatriotes que tout est perdu , & que la nation est ruinée sans ressource. La permission de penser étant moins grande en France , on s'y plaint en contrebande ; on imprime furtivement , mais fort souvent , que jamais sous les enfans de *Clotaire* , ni du tems du roi *Jean* , de *Charles VI* , de la bataille de Pavie , des guerres civiles & de la St. Barthelemi , le peuple ne fut si misérable qu'aujourd'hui.

Si on répond à ces lamentations par une lettre de cachet qui ne passe pas pour une raison bien légitime , mais qui est très péremptoire , le plaignant s'enfuit en criant aux alguasils qu'ils n'en ont pas pour six semaines , & que DIEU merci ils mourront de faim avant ce tems-là comme les autres.

Bois-Guilbert qui attribua si impudemment son inférence *Dixme royale* au maréchal de *Vauban* , prétendait dans son *Détail de la France* , que le grand ministre *Colbert* avait déjà appauvri l'état de quinze cent millions , en attendant pis.

Un calculateur de notre tems qui paraît avoir les meilleures intentions du monde , quoiqu'il veuille absolument qu'on s'enyvre après la messe , prétend que les valeurs renaissantes de la France qui forment le revenu de la nation ne se montent qu'à environ quatre cent millions ; en quoi il paraît qu'il ne se trompe que d'environ seize cent millions de livres à vingt sous la pièce , le marc d'argent monnoié étant à quarante-neuf livres dix. Et il assure que l'impôt pour payer les charges de l'état ne peut être que de soixante & quinze millions , dans le tems qu'il l'est de trois cent , lesquels ne suffisent pas à beaucoup près pour acquitter les dettes annuelles.

Une seule erreur dans toutes ces spéculations , dont le nombre est très considérable , ressemble aux erreurs commises dans les mesures astronomiques prises sur la terre. Deux lignes répondent à des espaces immenses dans le ciel.

C'est en France & en Angleterre que l'économie publique est le plus compliquée. On n'a pas d'idée d'une telle administration dans le reste du globe depuis le mont Atlas jusqu'au Japon. Il n'y a guères que cent trente ans que commença cet art de rendre la moitié d'une nation débitrice de l'autre ; de faire passer avec du papier les fortunes de main en main , de rendre l'état créancier de l'état , de faire un chaos de ce qui devrait être soumis à une règle uniforme. Cette méthode s'est étendue en Allemagne & en Hollande. On a poussé ce raffinement & cet excès jusqu'à établir un jeu entre le souverain & les sujets ; & ce jeu est appelé *loterie*. Votre en-jeu est de l'argent comptant ; si vous gagnez vous obtenez des espèces ou des rentes ; qui perd ne souffre pas un grand dommage. Le gouvernement prend d'ordinaire dix pour cent pour sa peine. On fait ces loteries les plus compliquées que l'on peut pour étourdir & pour amorcez le public. Toutes ces méthodes ont été adoptées en

Allemagne & en Hollande ; presque tout état a été obéré tour-à-tour. Cela n'est pas trop sage ; mais qui l'est ? les petits qui n'ont pas le pouvoir de se ruiner.

ECONOMIE DE PAROLES.

PARLER PAR ÉCONOMIE.

C'est une expression consacrée aux pères de l'église & même aux premiers instituteurs de notre sainte religion ; elle signifie *parler selon les tems & selon les lieux*.

Par exemple, (a) *St. Paul* étant chrétien vient dans le temple des Juifs s'acquitter des rites judaïques , pour faire voir qu'il ne s'écarte point de la loi mosaïque ; il est reconnu au bout de sept jours , & accusé d'avoir profané le temple. Aussi-tôt on le charge de coups , on le traîne en tumulte ; le tribun de la cohorte , *tribunus cohortis* (b) arrive & le fait lier de deux chaînes. (c) Le lendemain ce tribun fait assembler le sanhédrin , & amène *Paul* devant ce tribunal ; le grand-prêtre *Amannab* commence par lui faire donner un soufflet , (d) & *Paul* l'appelle *muraille blanche*. (e)

Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait.

(f) Or *Paul* sachant qu'une partie des juges était composée de *saducéens* , & l'autre de *pharisiens* , il s'écria ,
Je

(a) Actes des apôtres chap. XXI.

(b) Il n'y avait pas à la vérité dans la milice Romaine de tribun de cohorte. C'est comme si on disait parmi nous colonel d'une compagnie. Les

centurions étaient à la tête des cohortes , & les tribuns à la tête des légions. Il y avait trois tribuns souvent dans une légion. Ils commandaient alors tour-à-tour , & étaient subordonnés les uns aux autres.

Je suis pharisien & fils de pharisien, on ne veut me condamner qu'à cause de l'espérance & de la résurrection des morts. Paul ayant ainsi parlé il s'éleva une dispute entre les pharisiens & les saducéens, & l'assemblée fut rompue ; car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit ; & les pharisiens confessoient le contraire.

Il est bien évident par le texte que *Paul* n'était point pharisien puisqu'il était chrétien, & qu'il n'avait point du tout été question dans cette affaire ni de résurrection, ni d'espérance, ni d'ange, ni d'esprit.

Le texte fait voir que *St. Paul* ne parlait ainsi que pour compromettre ensemble les pharisiens & les saducéens. C'était parler par *économie*, par prudence ; c'était un artifice pieux qui n'eût pas été peut-être permis à tout autre qu'à un apôtre.

C'est ainsi que presque tous les pères de l'église ont parlé par *économie*. *St. Jérôme* développe admirablement cette méthode dans sa lettre cinquante-quatrième à *Pammaque*. Pesez ses paroles.

Après avoir dit qu'il est des occasions où il faut présenter un pain & jeter une pierre, voici comme il continue.

„ Lisez, je vous prie, *Démotbène*, lisez *Cicéron* ;
 „ & si les rhétoriciens vous déplaisent parce que leur
 „ art est de dire le vraisemblable plutôt que le vrai,
 „ lisez *Platon*, *Théophraste*, *Xénophon*, *Aristote*, &

tres. L'auteur des *Actes* a probablement entendu que le tribun fit marcher une cohorte.

(c) Chap. XXII.

(d) Un soufflet chez les peuples Asiatiques était une

punition légale. Encor aujourd'hui à la Chine & dans les pays au-delà du Gange, on condamne un homme à une douzaine de soufflets.

(e) Chap. XXIII.

(f) Chap. XXIII.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

B

» tous ceux qui ayant puisé dans la fontaine de *Socrate*
 » en ont tiré divers ruisseaux. Y a-t-il chez eux quel-
 » que candeur, quelque simplicité ? quels termes chez
 » eux n'ont pas deux sens ? & quels sens ne présen-
 » tent-ils pas pour remporter la victoire ? *Origène*,
 » *Methodius*, *Eusèbe*, *Apollinaire* ont écrit des milliers
 » de versets contre *Celse* & *Porphire*. Considérez avec
 » quel artifice, avec quelle subtilité problématique ils
 » combattent l'esprit du diable. Ils disent, non ce
 » qu'ils pensent, mais ce qui est nécessaire. *Non quod*
sentiunt, sed quod necesse est dicunt.

» Je ne parle point des auteurs Latins, *Tertullien*,
 » *Cyprien*, *Minutius*, *Victorin*, *Lactance*, *Hilaire* ; je
 » ne veux point les citer ici ; je ne veux que me
 » défendre ; je me contenterai de vous rapporter
 » l'exemple de l'apôtre *St. Paul*, &c. “

St. Augustin écrit souvent par économie. Il se proportionne tellement au tems & aux lieux, que dans une de ses épîtres il avoue qu'il n'a expliqué la trinité que parce qu'il fallait bien dire quelque chose.

Ce n'est pas assurément qu'il doutât de la sainte Trinité ; mais il sentait combien ce mystère est infaisable, & il avait voulu contenter la curiosité du peuple.

Cette méthode fut toujours reçue en théologie. On employe contre les encratiques un argument qui donnerait gain de cause aux carpocratians : & quand on dispute ensuite contre les carpocratians, on change ses armes.

Tantôt on dit que JESUS n'est mort que pour *plussieurs*, quand on étale le grand nombre des réprouvés ; tantôt on affirme qu'il est mort pour *tous*, lorsqu'on veut manifester sa bonté universelle. Là vous prenez le sens propre pour le sens figuré ; ici vous

prenez le sens figuré pour le sens propre , selon que la prudence l'exige.

Un tel usage n'est pas admis en justice. On punirait un témoin qui dirait le pour & le contre dans une affaire capitale. Mais il y a une différence infinie entre les vils intérêts humains qui exigent la plus grande clarté , & les intérêts divins qui sont cachés dans un abîme impénétrable. Les mêmes juges qui veulent à l'audience des preuves indubitables approchantes de la démonstration , se contenteront au sermon de preuves morales & même de déclamations sans preuves.

St. Augustin parle par *économie* quand il dit , *Je crois parce que cela est absurde. Je crois parce que cela est impossible.* Ces paroles qui seraient extravagantes dans toute affaire mondaine , sont très respectables en théologie. Elles signifient , ce qui est absurde & impossible aux yeux mortels , ne l'est point aux yeux de DIEU : or DIEU m'a révélé ces prétendues absurdités , ces impossibilités apparentes ; donc je dois les croire.

Un avocat ne serait pas reçu à parler ainsi au barreau. On enfermerait à l'hôpital des fous des témoins qui diraient , Nous affirmons qu'un accusé étant au berceau à la Martinique , a tué un homme à Paris ; & nous sommes d'autant plus certains de cet homicide qu'il est absurde & impossible. Mais la révélation, les miracles , la foi fondée sur des motifs de crédibilité , sont un ordre de choses tout différent.

Le même *St. Augustin* dit dans sa lettre cent cinquante - troisième : *Il est écrit (g) que le monde entier*

(g) Cela est écrit dans les Proverbes chapitre XVII ; mais ce n'est que dans la tra-

duction des septante , à laquelle toute l'église s'en tenait alors.

appartient aux fidèles ; & les infidèles n'ont pas une obole qu'ils possèdent légitimement.

Si sur ce principe deux dépositaires viennent m'assurer qu'ils sont fidèles, & si en cette qualité ils me font banqueroute à moi misérable mondain, il est certain qu'ils seront condamnés par le châtelier & par le parlement malgré toute l'économie avec laquelle *St. Augustin* a parlé.

St. Irénée prétend (b) qu'il ne faut condamner ni l'inceste des deux filles de *Loth* avec leur père, ni celui de *Thamar* avec son beau-père, par la raison que la sainte Ecriture ne dit pas expressément que cette action soit criminelle. Cette économie n'empêchera pas que l'inceste parmi nous ne soit puni par les loix. Il est vrai que si DIEU ordonnait expressément à des filles d'engendrer des enfans avec leur père, non-seulement elles seraient innocentes ; mais elles deviendraient très coupables en n'obéissant pas. C'est là où est l'économie d'*Irénée* ; son but très louable est de faire respecter tout ce qui est dans les saintes Ecritures hébraïques : mais comme DIEU qui les a dictées n'a donné nul éloge aux filles de *Loth* & à la bru de *Juda*, il est permis de les condamner.

Tous les premiers chrétiens sans exception pensaient sur la guerre comme les esséniens & les thérapeutes, comme pensent & agissent aujourd'hui les primitifs appelés *quakers*, & les autres primitifs appelés *dunkars*, comme ont toujours pensé & agi les brahmanes. *Tertullien* est celui qui s'explique le plus fortement sur ces homicides légaux que notre abominable nature a rendus nécessaires ; (i) *Il n'y a point de règle, point d'usage qui puisse rendre légitime cet acte criminel.*

(b) Liv. IV. ch. XXV. (i) De l'idolâtrie, ch. XIX.

Cependant après avoir assuré qu'il n'est aucun chrétien qui puisse porter les armes, il dit par économie dans le même livre, pour intimider l'empire Romain, (k) *Nous sommes d'bier, & nous remplissons vos villes & vos armées.*

Cela n'était pas vrai, & ne fut vrai que sous *Constance-Clore*; mais l'économie exigeait que *Tertullien* exagérât dans la vue de rendre son parti redoutable.

C'est dans le même esprit qu'il dit (l) que *Pilate* était chrétien dans le cœur. Tout son apologétique est plein de pareilles assertions qui redoublaient le zèle des néophytes.

Terminons tous ces exemples du stile économique qui sont innombrables, par ce passage de *St. Jérôme* dans sa dispute contre *Jovinien* sur les secondes noces. (m) „ Si les organes de la génération dans les hommes, l'ouverture de la femme, le fond de sa vulve, & la différence des deux sexes faits l'un pour l'autre, montrent évidemment qu'ils sont destinés pour former des enfans, voici ce que je répons. Il s'ensuivrait que nous ne devons jamais cesser de faire l'amour, de peur de porter en vain des membres destinés pour lui. Pourquoi un mari s'abs tiendrait-il de sa femme? pourquoi une veuve persévérerait-elle dans le veuvage si nous sommes nés pour cette action comme les autres animaux? en quoi me nuira un homme qui couchera avec ma femme? Certainement si les dents sont faites pour manger, & pour faire passer dans l'estomac ce qu'elles ont broyé; s'il n'y a nul mal qu'un homme donne du pain à ma femme, il n'y en a pas davantage si étant plus vigoureux que moi il appaise sa faim d'une autre manière, & qu'il me soulage de mes

(k) Chap. XLII.

(l) Apologét. chap. XXI.

(m) Liv. I.

» fatigues , puisque les génitoires sont faits pour jouir
 » toujours de leur destinée. “

*Quoniam ipsa organa & genitalium fabrica & nostra
 feminarumque discretio , & receptacula vulvæ , ad sus-
 cipiendos & coalendos fœtus condita , sexus differen-
 tiam prædicant , hoc breviter respondebo. Numquam
 ergo cessemus à libidine , ne frustra hujusmodi mem-
 bra portemus. Cur enim maritus se abstineat ab uxore ?
 Cur casta vidua perseveret , si ad hoc tantum nati su-
 mus , ut pecudum more vivamus ? Aut quid mihi no-
 cebit si cum uxore meâ alius concubuerit ? Quomodo
 enim dentium officium est mandere , & in alvum ea ,
 quæ sunt mansa , transmittere , & non habet crimen ,
 qui conjugii meæ panem dedit : ita si genitalium hoc
 est officium , ut semper fruantur naturâ suâ , meam
 lassitudinem alterius vires superent : & uxoris , ut ita
 dixerim , ardentissimam gulam , fortuita libido res-
 tinguat.*

Après un tel passage il est inutile d'en citer d'au-
 tres. Remarquons seulement que ce stile économique
 qui tient de si près au polémique , doit être manié
 avec la plus grande circonspection , & qu'il n'appar-
 tient point aux prophanes d'imiter dans leurs dispu-
 tes ce que les saints ont hazardé , soit dans la
 chaleur de leur zèle , soit dans la naïveté de leur
 stile.

ECROUELLES.

ECrouelles , scrofules , appelées *bumeurs froides* ,
 quoi qu'elles soient très caustiques ; l'une de ces
 maladies presque incurables qui défigurent la nature
 humaine , & qui mènent à une mort prématurée par
 les douleurs & par l'infection.

On prétend que cette maladie fut traitée de divine , parce qu'il n'était pas au pouvoir humain de la guérir.

Peut-être quelques moines imaginèrent que des rois en qualité d'images de la Divinité , pouvaient avoir le droit d'opérer la cure des scrofuleux , en les touchant de leurs mains qui avaient été ointes. Mais pourquoi ne pas attribuer à plus forte raison ce privilège aux empereurs qui avaient une dignité si supérieure à celle des rois ? pourquoi ne le pas donner aux papes qui se disaient les maîtres des empereurs , & qui étaient bien autre chose que de simples images de DIEU , puisqu'ils en étaient les vicaires. Il y a quelque apparence que quelque songe-creux de Normandie , pour rendre l'usurpation de *Guillaume le bâtard* plus respectable , lui concéda de la part de DIEU la faculté de guérir les écrouelles avec le bout du doigt.

C'est quelque tems après *Guillaume* qu'on trouve cet usage tout établi. On ne pouvait gratifier les rois d'Angleterre de ce don miraculeux , & le refuser aux rois de France leurs suzerains. C'eût été blesser le respect dû aux loix féodales. Enfin , on fit remonter ce droit à *St. Edouard* en Angleterre , & à *Clovis* en France.

Le seul témoignage un peu croyable que nous ayons de l'antiquité de cet usage , (a) se trouve dans les écrits en faveur de la maison de *Lancaster* , composés par le chevalier *Jean Fortescue* sous le roi *Henri VI* , reconnu roi de France à Paris dans son berceau & ensuite roi d'Angleterre , & qui perdit ses deux royaumes. *Jean Fortescue* grand chancelier d'Angleterre , dit que de tems immémorial les rois d'Angleterre étaient en possession de toucher les gens du peuple malades des

(a) Appendix N°. VI.

écrouelles. On ne voit pourtant pas que cette prérogative rendit leurs personnes plus sacrées dans les guerres de la Rose rouge & de la Rose blanche.

Les reines qui n'étaient que femmes de rois ne guérissaient pas les écrouelles, parce qu'elles n'étaient pas ointes aux mains comme les rois ; mais *Elizabeth* reine de son chef & ointe les guérissait sans difficulté.

Il arriva une chose assez triste à *Martorillo* le Calabrois, que nous nommons *St. François de Paule* ; le roi *Louis XI* le fit venir au Plessis-les-Tours pour le guérir des suites de son apoplexie : le saint arriva avec les écrouelles : (b) *Ipse fuit detentus gravi inflatura quam in parte inferiori genæ suæ dextræ circa guttur patiebatur chirurgi dicebant morbum esse scropharum.*

Le saint ne guérit point le roi, & le roi ne guérit point le saint.

Quand le roi d'Angleterre *Jacques II.* fut reconduit de Rochester à Wittehall, on proposa de lui laisser faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles ; il ne se présenta personne. Il alla exercer sa prérogative en France, à St. Germain, où il toucha quelques Irlandaises. Sa fille *Marie*, le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, les rois de la maison de *Brunswick* ne guérèrent personne. Cette mode sacrée passa, quand le raisonnement arriva.

(b) *Acta St. Francisci Pauli*, pag. 155.

E D U C A T I O N .

Dialogue entre un conseiller & un ex-jésuite.

L' E X - J É S U I T E .

MOnsieur , vous voyez le triste état où la banqueroute de deux marchands missionnaires m'ont réduit. Je n'avais assurément aucune correspondance avec frère *La Valette* & frère *Saci* ; j'étais un pauvre prêtre du collège de Clermont dit *Louis le Grand* ; je savais un peu de latin & de catéchisme que je vous ai enseignés pendant six ans , sans aucun salaire : à peine sorti du collège , à peine ayant fait semblant d'étudier en droit avec vous acheté une charge de conseiller au parlement , que vous avez donné votre voix pour me faire mendier mon pain hors de ma patrie , ou pour me réduire à y vivre bafoué avec seize louis & seize francs par an , qui ne fussent pas pour me vêtir & me nourrir , moi & ma sœur la couturière devenue impotente. Tout le monde m'a dit que ce désastre était advenu aux frères jésuites non-seulement par la banqueroute de *La Valette* & *Saci* missionnaires ; mais parce que frère *La Chaise* confesseur avait été un trigaude , & frère *Le Tellier* confesseur un persécuteur impudent : mais je n'ai jamais connu ni l'un ni l'autre ; ils étaient morts avant que je fusse né.

On prétend encore que des disputes de jansénistes & de molinistes sur la grace versatile & sur la science moyenne , ont fort contribué à nous chasser de nos maisons : mais je n'ai jamais su ce que c'était que la grace. Je vous ai fait lire autrefois *Despautère* & *Cicéron* , les vers de *Commire* & de *Virgile* ; le *Pédagogue chrétien* & *Sénèque* ; les psaumes de *David* en latin de cuisine , & les odes d'*Horace* à la brune Lalagé & au blond Ligurinus , *flavam religantis co-*

mam , renouant sa blonde chevelure. En un mot , j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever ; & voilà ma récompense.

LE CONSEILLER.

Vraiment vous m'avez donné là une plaisante éducation ; il est vrai que je m'accommodais fort du blond *Ligurinus*. Mais lorsque j'entrai dans le monde , je voulus m'aviser de parler & on se moqua de moi ; j'avais beau citer les odes à *Ligurinus* & le *Pédagogue chrétien* : je ne savais ni si *François I* avait été fait prisonnier à Pavie , ni où est Pavie ; le pays même où je suis né était ignoré de moi ; je ne connaissais ni les loix principales , ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques , pas un mot de saine philosophie ; je savais du latin & des sottises.

L'EX-JÉSUITÉ.

Je ne pouvais vous apprendre que ce qu'on m'avait enseigné. J'avais étudié au même collège jusqu'à quinze ans ; à cet âge un jésuite m'enquinauda ; je fus novice , on m'abêtit pendant deux ans , & ensuite on me fit régenter. Ne voudriez-vous pas que je vous eusse donné l'éducation qu'on reçoit dans l'école militaire ?

LE CONSEILLER.

Non , il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné. *Clairaut* était le fils d'un maître de mathématiques ; dès qu'il sut lire & écrire , son père lui montra son art : il devint très bon géomètre à douze ans ; il apprit ensuite le latin , qui ne lui servit jamais à rien. La célèbre marquise du *Châtelet* apprit le latin en un an & le savait très bien ; tandis qu'on nous tenait sept années au collège pour

nous faire balbutier cette langue sans jamais parler à notre raison.

Quant à l'étude des loix dans laquelle nous entrions en sortant de chez vous , c'était encore pis. Je suis de Paris & on m'a fait étudier pendant trois ans les loix oubliées de l'ancienne Rome ; ma coutume me suffirait s'il n'y avait pas dans notre pays cent quarante-quatre coutumes différentes.

J'entendis d'abord mon professeur qui commence par distinguer la jurisprudence en droit naturel & droit des gens : le droit naturel est commun , selon lui , aux hommes & aux bêtes ; & le droit des gens commun à toutes les nations , dont aucune n'est d'accord avec ses voisins.

Ensuite on me parla de la loi des douze tables abrogée bien vite chez ceux qui l'avaient faite , de l'édit du préteur quand nous n'avons point de préteur , de tout ce qui concerne les esclaves quand nous n'avons point d'esclaves domestiques , (au moins dans l'Europe chrétienne) du divorce quand le divorce n'est pas encore reçu chez nous , &c. &c. &c.

Je m'aperçus bientôt qu'on me plongeait dans un abîme dont je ne pourais jamais me tirer. Je vis qu'on m'avait donné une éducation très inutile pour me conduire dans le monde.

J'avoue que ma confusion a redoublé quand j'ai lu nos ordonnances ; il y en a la valeur de quatre-vingt volumes , qui presque toutes se contredisent : je suis obligé quand je juge de m'en rapporter au peu de bon sens & d'équité que la nature m'a donné ; & avec ces deux secours je me trompe à presque toutes les audiences.

J'ai un frère qui étudie en théologie pour être grand vicaire ; il se plaint bien davantage de son éducation :

il faut qu'il consume six années à bien statuer s'il y a neuf chœurs d'anges , & quelle est la différence précise entre un trône & une domination ; si le Phison dans le paradis terrestre était à droite ou à gauche du Géon ; si la langue dans laquelle le serpent eut des conversations avec *Eve* était la même que celle dont l'âneffe se servit avec *Balaam* : comment *Melchisédec* était né sans père & sans mère ; en quel endroit demeure *Enoch* qui n'est point mort : où sont les chevaux qui transportèrent *Elie* dans un char de feu après qu'il eut séparé les eaux du Jourdain avec son manteau , & dans quel tems il doit revenir pour annoncer la fin du monde ? Mon frère dit que toutes ces questions l'embarrassent beaucoup , & ne lui ont encor pu procurer un canonicat de Notre-Dame sur lequel nous comptions.

Vous voyez entre nous que la plupart de nos éducations sont ridicules , & que celles qu'on reçoit dans les arts & métiers sont infiniment meilleures.

L' E X - J É S U I T E .

D'accord ; mais je n'ai pas de quoi vivre avec mes quatre cent francs , qui font vingt-deux sous deux deniers par jour ; tandis que tel homme , dont le père allait derrière un carrosse , a trente - six chevaux dans son écurie , quatre cuisiniers & point d'aumônier.

L E C O N S E I L L E R .

Eh bien , je vous donne quatre cent autres francs de ma poche ; c'est ce que *Jean Despautère* ne m'avait point enseigné dans mon éducation.

E G A L I T É.

S E C T I O N P R E M I È R E.

IL est clair que les hommes jouissant des facultés attachées à leur nature, sont égaux ; ils le sont quand ils s'acquittent des fonctions animales, & quand ils exercent leur entendement. Le roi de la Chine, le grand-mogol, le padisha de Turquie, ne peut dire au dernier des hommes, Je te défends de digérer, d'aller à la garde-robe & de penser. Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entr'eux.

Un cheval ne dit point au cheval son confrère
Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille & me ferre ;
Toi, cours, & va porter mes ordres souverains
Aux mulets de ces bords, aux ânes mes voisins.
Toi, prépare les grains dont je fais des largesses
A mes fiers favoris, à mes douces maîtresses.
Qu'on châtre les chevaux désignés pour servir
Les coquettes jumens dont seul je dois jouir.
Que tout soit dans la crainte & dans la dépendance.
Et si quelqu'un de vous hennit en ma présence,
Pour punir cet impie & ce séditieux,
Qui foule aux pieds les loix des chevaux & des Dieux,
Pour venger dignement le ciel & la patrie,
Qu'il soit pendu sur l'heure auprès de l'écurie.

Les animaux ont naturellement au-dessus de nous l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtise une genisse est chassé à coups de cornes par un taureau plus fort que lui, il va chercher une autre maîtresse dans un autre pré ; & il vit libre. Un coq battu par un coq, se console dans un autre poulailler. Il n'en est pas ainsi de nous. Un petit visir exilé à Lemnos un bostangi ; le visir *Azem* exilé le petit

visir à Tenedos. Le padisha exile le visir *Azem* à Rhodes. Les janissaires mettent en prison le padisha, & en élisent un autre qui exilera les bons musulmans à son choix ; encor lui fera-t-on bien obligé s'il se borne à ce petit exercice de son autorité sacrée.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie, ne nous donne point des maladies & une mort prématurée, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que de celui des daims & des chevreuils, alors les *Gengiskan* & les *Tamerlan* n'auront de valets que leurs enfans qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état naturel dont jouissent tous les quadrupèdes non - domptés, les oiseaux & les reptiles, l'homme ferait aussi heureux qu'eux ; la domination ferait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service ?

S'il passait par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux, d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose ferait impossible ; l'opprimé ferait sur le Danube, avant que l'oppresser eût pris ses mesures sur le Volga.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins ; la misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme : ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle *sa hauteesse*, tel autre *sa sainteté* ; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles ; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente , ou qu'ils l'égorgent ; cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer & est battue. La famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres ; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes , l'une de riches qui commandent , l'autre de pauvres qui servent ; & ces deux se subdivisent en mille , & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tu viens quand les lots sont faits nous dire , Je suis homme comme vous , j'ai deux mains & deux pieds , autant d'orgueil & plus que vous , un esprit aussi défordonné pour le moins , aussi inconséquent , aussi contradictoire que le vôtre. Je suis citoyen de St. Marin , ou de Raguse , ou de Vaugirard ; donnez-moi ma part de la terre. Il y a dans notre hémisphère connu environ cinquante mille millions d'arpens à cultiver , tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds sans plumes sur ce continent ; ce sont cinquante arpens pour chacun , faites - moi justice , donnez - moi mes cinquante arpens.

On lui répond , Va-t-en les prendre chez les Cafres , chez les Hottentots ou chez les Samoyèdes ; arrange - toi avec eux à l'amiable ; ici toutes les parts sont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger , le vêtir , le loger & le chauffer , travaille pour nous comme faisait ton père ; sers-nous , ou amuse-nous , & tu seras payé ; sinon tu serais obligé de demander l'aumône ; ce qui dégraderait trop la sublimité de ta

nature , & t'empêcherait réellement d'être égal aux rois , & même aux vicaires de village , selon les prétentions de ta noble fierté.

S E C T I O N S E C O N D E .

Tous les pauvres ne font pas malheureux. La plupart font nés dans cet état , & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation ; mais quand ils la sentent , alors on voit des guerres , comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome ; celles des payfans en Allemagne , en Angleterre , en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple , parce que les puissans ont l'argent , & que l'argent est maître de tout dans un état ; je dis dans un état , car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer , subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination , la richesse & les plaisirs ; & avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres , être leur maître , les assujettir à tous ses caprices , & ne rien faire , ou du moins ne faire que des choses très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux , qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre - humain tel qu'il est , ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre ; & si vous avez besoin d'une paire de fouliers , ce ne sera pas un maître de requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose
la

la plus naturelle , & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent , on a outré cette inégalité , on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître ; le sens de cette loi est visiblement , *Ce pays est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir , de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux , donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous , & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes : il ne s'ensuit pas de - là que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner. Mais le cuisinier peut dire : Je suis homme comme mon maître ; je suis né comme lui en pleurant ; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies. Nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales. Si les Turcs s'emparent de Rome , & si alors je suis cardinal & mon maître cuisinier , je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste ; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome , le cuisinier doit faire son devoir , ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un cardinal , ni revêtu d'aucune autre charge dans l'état ; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien , mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris , qui voit évidemment que plusieurs *moussignors* n'ont ni plus de science , ni plus d'esprit , ni plus de vertu que lui , & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre , quel parti doit-il prendre ? celui de s'en aller.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

C

E G L I S E .

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE
CHRÉTIENNE.

Nous ne porterons point nos regards sur les profondeurs de la théologie ; DIEU nous en préserve ; l'humble foi seule nous suffit. Nous ne faisons jamais que raconter.

Dans les premières années qui suivirent la mort de JESUS-CHRIST Dieu & homme , on comptait chez les Hébreux neuf écoles ou neuf sociétés religieuses , pharisiens , saducéens , esséniens , judaïtes , thérapeutes , récabites , hérوديens , disciples de *Jean* , & les disciples de JESUS , nommés les *frères* , les *Galiléens* , les *fidèles* , qui ne prirent le nom de *chrétiens* que dans Antioche vers l'an 60 de notre ère , conduits secrètement par DIEU même dans des voies inconnues aux hommes.

Les pharisiens admettaient la métempsychose , les saducéens niaient l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits , & cependant étaient fidèles au Pentateuque.

Pline le naturaliste (a) (apparemment sur la foi de *Flavien Joseph*) appelle les esséniens *gens aeterna in quâ nemo nascitur* ; famille éternelle dans laquelle il ne naît personne ; parce que les esséniens se mariaient très rarement. Cette définition a été depuis appliquée à nos moines.

Il est difficile de juger si c'est des esséniens ou des judaïtes que parle *Joseph* quand il dit : (b) *Ils mé-*

(a) Livre V. chap. XVII. (b) Hist. chap. XII.

prisent les maux de la terre ; ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu , & vu briser leurs os , plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur , ni manger des viandes défendues.

Il paraît que ce portrait tombe sur les judaïtes , & non pas sur les esséniens. Car voici les paroles de Joseph : *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte , entièrement différente des trois autres , c'est-à-dire , des saducéens , des pharisiens & des esséniens. Il continue & dit ; Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entr'eux , & regardent la volupté comme un vice : le sens naturel de cette phrase fait croire que c'est des judaïtes dont l'auteur parle.*

Quoi qu'il en soit , on connaît ces judaïtes avant que les disciples du CHRIST commençassent à faire un parti considérable dans le monde. Quelques bonnes gens les ont pris pour des hérétiques qui adoraient Judas Iscariote.

Les thérapeutes étaient une société différente des esséniens & des judaïtes ; ils ressembloient aux gymnosophistes des Indes , & aux brames. *Ils ont , dit Philon , un mouvement d'amour céleste , qui les jette dans l'entousiasme des bacchantes & des coribantes , & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte naquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Égypte.*

Les récabites subsistaient encor ; ils faisaient vœu de ne jamais boire de vin ; & c'est peut-être à leur exemple que *Mabomet* défendit cette liqueur à ses musulmans.

Les hérodiens regardaient *Hérode* premier du nom comme un messie , un envoyé de DIEU , qui avait

avait rebâti le temple. Il est évident que les Juifs célébraient sa fête à Rome du tems de *Néron*, témoin les vers de *Perse* ; *Herodi venere dies*, &c.

Voici le jour d'Hérode, où tout infame Juif
Fait fumer sa lanterne avec l'huile ou le suif.

Les disciples de *Jean-Baptiste* s'étendirent un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie, dans l'Arabie & vers le golphe Persique. On les connaît aujourd'hui sous le nom de *chrétiens de St. Jean* ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les *Actes des apôtres* (chap. IX), que *Paul* en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit : *Avez-vous reçu le St. Esprit* ? Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un St. Esprit*. Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu* ? Ils lui répondirent, *Le batême de Jean*.

Les véritables chrétiens cependant, jettaient, comme on fait, les fondemens de la seule religion véritable.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante, fut ce *Paul* même qui l'avait persécutée avec le plus de violence. Il était né à Tarsis en Cilicie, (c) & fut élevé par le fameux docteur pharisien *Gamaliel* disciple de *Hillel*. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec *Gamaliel*, qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des *Actes de Ste. Thécle*. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torfes. *Lucien*, dans son dialogue de *Philopatris*, semble faire un portrait assez semblable. On a douté qu'il fût citoyen Romain, car en ce tems-là on n'accordait ce titre à

(c) *St. Jérôme* dit qu'il était de Giscala en Galilée.

aucun Juif; ils avaient été chassés de Rome par *Tibère* : & *Tarlis* ne fut colonie romaine que près de cent ans après sous *Caracalla*, comme le remarque *Cellarius* dans sa Géographie livre III, & *Grotius* dans son commentaire sur les actes, auxquels seuls nous devons nous en rapporter.

DIEU qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté; donnait à son église les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs; ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre *St. Paul* témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. *St. Pierre* ressuscita la couturière *Dorcas* qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé *Simon*, comme on le voit au chap. IX. des *Actes des apôtres*.

Les fidèles se répandirent secrètement en Grèce, & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem furent tous circoncis, ou du moins de la nation Juive.

Lorsque l'apôtre *Paul* prit avec lui *Timothée* qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de *Listre*. Mais *Tite* son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de JESUS furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où *Paul* essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi mosaïque par JESUS - CHRIST. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre *St.*

Jacques proposa à l'apôtre *Paul* de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser ; *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. XXI. Act. des apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc *Paul* qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la sainte société établie par JESUS, *Paul* qui depuis voulut gouverner cette société naissante ; *Paul* chrétien judaïse afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il ne suit plus la loi mosaïque.

St. Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura longtems ; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites judaïques.

Il dit à *Festus* ces propres paroles (chap. XXV. des Actes :) *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient JESUS-CHRIST comme un juste indignement persécuté, un prophète de DIEU, un fils de DIEU envoyé aux Juifs pour la réformation des mœurs.

La circoncision est utile, dit l'apôtre *St. Paul*, (ch. II. Epit. aux Rom.) *si vous observez la loi ; mais si vous la violez ; votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il sera comme circoncis. Le vrai Juif est celui qui est Juif intérieurement.*

Quand cet apôtre parle de JESUS-CHRIST dans ses épîtres, il ne révèle point le mystère ineffable de sa consubstantialité avec DIEU ; „ Nous sommes de „ livrés par lui (dit-il chap. V. épit. aux Rom.) de

„ la colère de DIEU : le don de DIEU s'est répandu
 „ sur nous , par la grace donnée à un seul homme
 „ qui est JESUS-CHRIST.... La mort a régné par
 „ le péché d'un seul homme , les justes régneront
 „ dans la vie par un seul homme qui est JESUS-
 „ CHRIST.

Et au chap. VIII. „ Nous les héritiers de DIEU ,
 „ & les cohéritiers de CHRIST. Et au chap. XVI.
 „ A DIEU , qui est le seul sage , honneur & gloire
 „ par JESUS-CHRIST.... Vous êtes à JESUS-CHRIST ,
 „ & JESUS-CHRIST à DIEU. (I. aux Corinth. chap.
 „ III.)

Et, (I. aux Corinth. chap. XV. vf. 27.) „ Tout lui
 „ est assujetti , en exceptant sans doute DIEU qui lui
 „ a assujetti toutes choses. “

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'épître aux Philippiens ; *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs , ayez les mêmes sentimens que CHRIST JESUS , qui , étant dans l'empreinte de DIEU n'a point cru sa proie de s'égalér à DIEU.* Ce passage paraît très bien approfondi , & mis dans tout son jour , dans une lettre qui nous reste des églises de Vienne & de Lyon , écrite l'an 117 , & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modestie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu , dit la lettre , prendre le grand titre de martyrs , (pour quelques tribulations) à l'exemple de JESUS-CHRIST , lequel étant empreint de DIEU , n'a pas cru sa proie la qualité d'égal à DIEU.* Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean ; La grandeur de JESUS a plus éclaté quand il s'est humilié , *que s'il eût fait sa proie d'être égal à DIEU.* En effet , l'explication contraire peut paraître un contre-sens. Que signifierait , *Croyez les autres supérieurs à vous ; imitez JESUS qui n'a pas cru que c'était une proie , une usurpation , de s'égalér*

à DIEU ? Ce serait visiblement se contredire , ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie ; ce serait pécher contre la dialectique.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'église naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les apôtres *Pierre*, *Jacques* & *Jean* d'un côté , & *Paul* de l'autre. Cette contestation arriva dans Antioche. L'apôtre *Pierre*, autrement *Céphas*, ou *Simon Barjone*, mangeait avec les gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la distinction des viandes ; il mangeait, lui, *Barnabé*, & d'autres disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne rumaient pas ; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés, *St. Pierre* se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi mosaïque.

Cette action paraissait très prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais *St. Paul* s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates chap. II.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de *St. Paul*, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple *Timothée*, qu'il avait accompli les rites juifs, lesquels il reprochait alors à *Céphas*. *St. Jérôme* prétend que cette querelle entre *Paul* & *Céphas* était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. III. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients ; il dit que *Pierre Céphas* étant destiné à prêcher aux Juifs, & *Paul* aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, *Paul* pour

gagner les Gentils , & *Pierre* pour gagner les Juifs. Mais *St. Augustin* n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épître à *Jérôme*, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge , patronum mendacii.*

Cette dispute entre *St. Jérôme* & *St. Augustin* ne doit pas diminuer notre vénération pour eux , encore moins pour *St. Paul* & pour *St. Pierre*.

Au reste , si *Pierre* était destiné aux Juifs judaïsans , & *Paul* aux étrangers , il paraît probable que *Pierre* ne vint point à Rome. Les *Actes des apôtres* ne font aucune mention du voyage de *Pierre* en Italie.

Quoi qu'il en soit , ce fut vers l'an 60 de notre ère , que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive , & c'est ce qui leur attira tant de querelles & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome , en Grèce , dans l'Égypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété , d'athéisme par leurs frères Juifs , qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais DIEU les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit , plusieurs églises se formèrent , & la séparation devint entière entre les Juifs & les chrétiens , avant la fin du premier siècle ; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le sénat de Rome , ni les empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit troupeau que DIEU avait jusques-là conduit dans l'obscurité , & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Le christianisme s'établit en Grèce & dans Alexandrie. Les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de Juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs ; c'était celle de la gnose ou

des gnostiques ; il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces sectes jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire quand les courtiers Juifs établis dans Rome & dans Alexandrie ne les accusaient pas auprès des magistrats ; mais sous *Domitien* la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Le zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que DIEU lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit ; de-là leur vint le titre de *lucifugaces* (selon *Minutius Felix*.) *Philon* les appelle *gefféens*. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les Gentils, étaient ceux de *Galiléens*, & de *Nazaréens* ; mais celui de *chrétiens* a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout-d'un-coup ; les tems apostoliques furent différens des tems qui les suivirent.

La messe, qui se célèbre au matin, était la cène qu'on faisait le soir ; ces usages changèrent à mesure que l'église se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & *Eusèbe* rapportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu-à-peu cinq ordres différens. Les surveillans, *épiscopoi*, d'où sont venus les évêques : les anciens de la société, *presbyteroi*, les prêtres, les servans, ou diacres ; les *pistoi*, croyans, initiés ; c'est-à-dire, les batifés, qui avaient part aux soupers des agapes, les catéchumènes qui attendaient le batême, & les énergumènes qui attendaient qu'on les délivrât du démon. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des

autres ; aucun n'était contraint au célibat , témoin le livre de *Tertullien* dédié à sa femme , témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation , soit en peinture , soit en sculpture , dans leurs assemblées , pendant les deux premiers siècles ; point d'autels , encensoirs de cierges , d'encens & d'eau lustrale. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils ; ils ne les confiaient qu'aux initiés ; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

DU POUVOIR DE CHASSER LES DIABLES DONNÉ À L'ÉGLISE.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens , & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems , était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. *Origène* dans son traité contre *Celse* , avoue au nombre 133 qu'*Antinoüs* divinisé par l'empereur *Adrien* , faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges ; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin , & du fond de l'Afrique où il était , il dit dans son apologétique , au chap. XXIII. *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien , nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire ?*

En effet , JESUS-CHRIST envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser ; car lorsque JESUS eut délivré des possédés , & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons , & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles , les pharisiens dirent , il chasse les démons par la puissance de Belzébuth. *Si c'est par Belzébuth que*

je les chasse, répondit JESUS, *par qui vos fils les chassent-ils ?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir : ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob* & d'*Abrabam*. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (*Joseph* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'église rendent témoignage à la magie. *St. Justin* avoue dans son apologetique au livre III. qu'on évoque souvent les ames des morts, & il en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au liv. VII. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrerait bientôt en les faisant paraître.* *Irénée*, *Clément Alexandrin*, *Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques. Mais DIEU est le maître d'avertir les hommes par des prodiges dans certains tems, & de les faire cesser dans d'autres.

DES MARTYRS DE L'ÉGLISE.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire Romain, les magistrats sévirent contre elles, & les peuples surtout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues ; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome ;

on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire , quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes , & surtout de celui de l'empire , furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers , & des plus célèbres martyrs , fut *Ignace* évêque d'Antioche , condamné par l'empereur *Trajan* lui-même , alors en Asie , & envoyé par ses ordres à Rome , pour être exposé aux bêtes , dans un tems où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne fait point précisément de quoi il était accusé auprès de cet empereur , renommé d'ailleurs pour sa clémence ; il fallait que *St. Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit , l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé sur le cœur , en caractères d'or ; & c'est de là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de *Théophores* , qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui , (d) par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martyre ; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer , soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encor très remarquable , c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au - devant de lui , quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouverait évidemment qu'on punissait en lui la personne , & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. *Origène* dans son livre III. contre *Celse* , dit , *On ne peut compter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur*

(d) *Du Pin* dans sa *Bibliothèque ecclésiastique* , prouve que cette lettre est autentique.

religion , parce qu'il en est mort peu , & seulement de tems en tems , & par intervalle.

DIEU eut un si grand soin de son église , que malgré ses ennemis , il fit enforte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle , seize dans le second , & trente dans le troisième ; c'est-à-dire , des assemblées secrètes & tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues , quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contr'eux , & leurs supplices.

Nous avons un fragment de *Denys* d'Alexandrie , dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconsul d'Egypte , sous l'empereur *Valérien* ; le voici.

„ *Denys , Fauste , Maxime , Marcel , & Chérémon ,*
„ ayant été introduits à l'audience , le préfet *Emilien* leur a dit : Vous avez pu connaître par les
„ entretiens que j'ai eus avec vous , & par tout ce
„ que je vous ai écrit , combien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard ; je veux bien encore
„ vous le redire : ils font dépendre votre conservation & votre salut de vous-mêmes , & votre destinée est entre vos mains : ils ne demandent de vous
„ qu'une seule chose , que la raison exige de toute
„ personne raisonnable , c'est que vous adoriez les
„ Dieux protecteurs de leur empire , & que vous
„ abandonniez cet autre culte si contraire à la nature & au bon sens. “

Denys a répondu : „ Chacun n'a pas les mêmes
„ Dieux , & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement. “

Le préfet *Emilien* a repris : „ Je vois bien que vous
„ êtes des ingrats , qui abusez des bontés que les
„ empereurs ont pour vous. Eh bien , vous ne de-
„ meurerez pas davantage dans cette ville , & je vous
„ envoie à Cephro dans le fond de la Lybie ; ce sera
„ là le lieu de votre bannissement , selon l'ordre que
„ j'en ai reçu de nos empereurs : au reste , ne pen-
„ sez pas y tenir vos assemblées , ni aller faire vos
„ prières dans ces lieux que vous nommez des ci-
„ metières , cela vous est absolument défendu , & je
„ ne le permettrai à personne. “

Rien ne porte plus les caractères de vérité , que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi qu'en France il est défendu aux calvinistes de s'assembler ; on a même quelquefois fait pendre & rouer des ministres , ou prédicans , qui tenaient des assemblées malgré les loix ; & depuis 1745 il y en a eu fix de pendus. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande , les assemblées sont défendues aux catholiques romains ; & il y a eu des occasions , où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix romaines , DIEU inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. *Dioclétien* même , qui passe chez les ignorans pour un persécuteur , *Dioclétien* dont la première année de règne est encor l'époque de l'ère des martyrs , fut , pendant plus de dix-huit ans , le protecteur déclaré du christianisme , au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne , il souffrit que dans Nicomédie sa résidence , il y eût une superbe église , élevée vis-à-vis son palais.

Le César *Galérius* ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens , dont il croyait avoir à se plaindre , engagea *Dioclétien* à faire détruire la ca-

thédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage , mit en pièces l'édit de l'empereur , & de-là vint cette persécution si fameuse , dans laquelle il y eut plus de deux cent personnes exécutées à mort dans l'empire Romain , sans compter ceux que la fureur du petit peuple , toujours fanatique , & toujours barbare , fit périr , contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un si grand nombre de martyrs , qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion , par un mélange dangereux de fables , & de faux martyrs.

Le bénédictin *Dom Ruinart* , par exemple , homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé , aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St. Benoit-sur-Loire , ou d'un couvent de celsestins de Paris , conforme à un manuscrit des feüllans , pour que cet acte soit authentique ; il faut que cet acte soit ancien , écrit par des contemporains , & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'avanture du jeune *Romanus* , arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu son pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant , il dit que le juge *Asclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle , se moquèrent du jeune *St. Romanus* , & reprochèrent aux chrétiens que leur DIEU les laissait brûler , lui qui avait délivré *Sidrac* , *Misac* , & *Abdenago* de la fournaise ; qu'aussi-tôt il s'éleva , dans le tems le plus serein , un orage qui éteignit le feu ; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus* ; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là , fit officieusement la fonction de bourreau , & lui coupa la langue dans la racine ; qu'aussi-tôt le jeune homme qui était bégue auparavant , parla avec beaucoup

coup de liberté ; que l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue ; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa sur le champ la langue à un passant , lequel en mourut subitement.

Ensebe , dont le bénédictin *Ruinart* a tiré ce conte , devait respecter assez les vrais miracles , opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes , lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme , qui s'éclipsa bientôt pour reparaitre ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne , étaient remplies de chrétiens. Le César *Constance - Clote* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine , qui était chrétienne , c'est la mère de *Constantin* , connue sous le nom de *Ste. Hélène* ; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui , & il la renvoya même dès l'an 92 quand il épousa la fille de *Maximien-Hercule* ; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant , & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE SOUS CONSTANTIN.

La divine providence préparait ainsi , par des voies qui semblent humaines , le triomphe de son église.

Constance-Clote mourut en 306 à Yorck en Angleterre , dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge , & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Constantin* eut la confiance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats Allemands , Gaulois & Anglais pour la plupart. Il n'y

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. D

avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du sénat, & des armées, pût prévaloir ; mais DIEU lui donna la victoire sur *Maxentius* élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, & enfin de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce sujet. Il dit que *Constantin* agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les tauroboles étaient en usage ; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que *Constantin* occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était *Osius* évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, DIEU réserva *Constantin* pour l'éclairer & pour en faire le protecteur de l'église. Ce prince fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'église prit une forme auguste. Et il est à croire que lavé par son batême & repentant à sa mort, il obtint miséricorde, quoi qu'il soit mort arien. Il serait bien dût que tous les partisans des deux évêques *Eusèbe* eussent été damnés.

Dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrê-

tiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jettèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte ; ils égorgèrent tous ses parens ; ils massacrèrent dans l'Égypte & dans la Palestine , les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Dioclétien* s'étant cachées à Thessalonique , furent reconnues , & leurs corps jetés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance ; mais DIEU qui punit selon sa justice , voulut que les mains des chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs , si-tôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua , assembla dans Nicée , vis-à-vis de Constantinople , le premier concile œcuménique , auquel présida *Osius*. On y décida la grande question qui agitant l'église , touchant la divinité de JESUS-CHRIST. (Voyez *Arianisme*.)

On fait assez comment l'église ayant combattu trois cent ans contre les rites de l'empire Romain , combattit ensuite contre elle-même , & fut toujours militante & triomphante.

Dans la suite des tems l'église grecque presque toute entière , & toute l'église d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes , & ensuite sous les Turcs , qui élevèrent la religion mahométane sur les ruines de la chrétienne. L'église romaine subsista , mais toujours souillée de sang par plus de six cent ans de discorde entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puissante. Les évêques , les abbés en Allemagne se firent tous princes , & les papes acquirent peu-à-peu la domination absolue dans Rome & dans un pays considérable. Ainsi DIEU éprouva son église par les humiliations , par les troubles , par les crimes , & par la splendeur.

Cette église latine perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne , le Dannemarck , la Suède , l'An-

gleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres états perdus, dont nous avons parlé. *St. François Xavier* qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans sa *Fleur des saints*, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son yvroie au milieu du bon grain. Les jésuites, à ce qu'on croit, formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle tous les chrétiens furent exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrire à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astrologie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains &

d'autres , scandalifèrent à tel point le grand empereur *Yontchin* , que ce prince qui était la justice & la bonté même , fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion , dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle , leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie , toute l'Afrique , la moitié de l'Europe , tout ce qui appartient aux Anglais , aux Hollandais dans l'Amérique , toutes les hordes Américaines non domptées , toutes les terres australes , qui font une cinquième partie du globe , sont demeurées la proie du démon , pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appelés , mais peu d'élus.*

DE LA SIGNIFICATION DU MOT *EGLISE*. PORTRAIT DE L'ÉGLISE PRIMITIVE. DÉGÉNÉRATION. EXAMEN DES SOCIÉTÉS QUI ONT VOULU RÉTABLIR L'ÉGLISE PRIMITIVE , ET PARTICULIÈREMENT DES PRIMITIFS APPELÉS *QUAKERS*.

Ce mot grec signifiait chez les Grecs *assemblée du peuple*. Quand on traduisit les livres hébreux en grec , on rendit synagogue par église , & on se servit du même nom pour exprimer la *société juive* , la *congrégation politique* , l'*assemblée juive* , le *peuple Juif*. Ainsi il est dit dans les Nombres : (*e*) *Pourquoi avez-vous mené l'église dans le désert ?* Et dans le Deuteronome : (*f*) *L'eunuque , le Moabite , l'Ammonite n'entreront pas dans l'église ; les Iduméens , les Egyptiens n'entreront dans l'église qu'à la troisième génération.*

JESUS-CHRIST dit dans St. Matthieu : (*g*) , Si votre „ frère a péché contre vous , (vous a offensé) repre- „ nez-le entre vous & lui. Prenez , amenez avec vous

(*e*) Chap. XX. v. 4.
(*g*) Chap. XXXVIII.

(*f*) Chap. XXIII. v. 1. 2. 3.

„ un ou deux témoins , afin que tout s'éclaircisse par
 „ la bouche de deux ou trois témoins ; & s'il ne les
 „ écoute pas , plaignez-vous à l'assemblée du peuple ;
 „ à l'église : & s'il n'écoute pas l'église , qu'il soit
 „ comme un gentil ou un receveur des deniers pu-
 „ blics. Je vous dis , ainsi soit-il , en vérité , tout
 „ ce que vous aurez lié sur terre fera lié au ciel ;
 „ & ce que vous aurez délié sur terre sera délié au
 „ ciel. (Allusion aux clés des portes dont on liait
 „ & déliait la courroie.) “

Il s'agit ici de deux hommes dont l'un a offensé l'autre & persiste. On ne pouvait le faire comparaître dans l'assemblée , dans l'église chrétienne , il n'y en avait point encore ; on ne pouvait faire juger cet homme dont son compagnon se plaignait , par un évêque & par les prêtres qui n'existaient pas encore ; de plus , ni les prêtres Juifs , ni les prêtres chrétiens ne furent jamais juges des querelles entre particuliers ; c'était une affaire de police. Les évêques ne devinrent juges que vers le tems de *Valentinien III.*

Les commentateurs ont donc conclu que l'écrivain sacré de cet Evangile fait parler ici notre Seigneur par anticipation , que c'est une allégorie , une prédiction de ce qui arrivera quand l'église chrétienne sera formée & établie.

Selden fait une remarque importante sur ce passage ; (*b*) c'est qu'on n'excommuniait point chez les Juifs les publicains , les receveurs des deniers royaux. Le petit peuple pouvait les détester ; mais étant des officiers nécessaires nommés par le prince , il n'était jamais tombé dans la tête de personne de vouloir les séparer de l'assemblée. Les Juifs étaient alors sous la domination du proconsul de Syrie , qui étendait sa juridiction jusqu'aux confins de la Galilée & jusques

(*b*) *In Sinedriis hebreorum* , liv. II.

dans l'isle de Chypre, où il avait des vice-gérens. Il aurait été très imprudent de marquer publiquement son horreur pour les officiers légaux du proconsul. L'injustice même eût été jointe à l'imprudence : car les chevaliers Romains fermiers du domaine public, les receveurs de l'argent de *César* étaient autorisés par les loix.

St. Augustin dans son sermon LXXXI, peut fournir des réflexions pour l'intelligence de ce passage. Il parle de ceux qui gardent leur haine, qui ne veulent point pardonner. *Cœpisti habere fratrem tuum tanquam publicanum. Ligas illum in terrâ ; sed ut juste alliges, vide : nam injusta vincula disrumpit justitia. Cum autem correxeris & concordaveris cum fratre tuo, solvisti eum in terra.*

„ Vous regardez votre frère comme un publicain.
 „ C'est l'avoir lié sur la terre. Mais voyez si vous
 „ le liez justement : car la justice rompt les liens in-
 „ justes. Mais si vous avez corrigé votre frère, si
 „ vous vous êtes accordé avec lui, vous l'avez délié
 „ sur la terre. “

Il semble par la manière dont *St. Augustin* s'explique, que l'offensé ait fait mettre l'offenseur en prison, & qu'on doive entendre que s'il est jetté dans les liens sur la terre, il est aussi dans les liens célestes ; mais que si l'offensé est inexorable, il devient lié lui-même. Il n'est point question de l'église dans l'explication de *St. Augustin* ; il ne s'agit que de pardonner ou de ne pardonner pas une injure. *St. Augustin* ne parle point ici du droit sacerdotal de remettre les péchés de la part de DIEU. C'est un droit reconnu ailleurs, un droit dérivé du sacrement de la confession. *St. Augustin* tout profond qu'il est dans les types & dans les allégories, ne regarde pas ce fameux passage comme une allusion à l'absolution

donnée ou refusée par les ministres de l'église catholique romaine dans le sacrement de pénitence.

DU NOM D'ÉGLISE DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES.

On ne reconnaît dans plusieurs états chrétiens que quatre églises, la grecque, la romaine, la luthérienne, la réformée ou calviniste. Il en est ainsi en Allemagne; les primitifs ou quakers, les anabatistes, les sociniens, les memnonistes, les piétistes, les moraves, les Juifs & autres, ne forment point d'église. La religion juive a conservé le titre de synagogue. Les sectes chrétiennes qui sont tolérées, n'ont que des assemblées secrètes, des conventicles; il en est de même à Londres.

On ne reconnaît l'église catholique ni en Suède ni en Dannemarck, ni dans les parties septentrionales de l'Allemagne, ni en Hollande, ni dans les trois quarts de la Suisse, ni dans les trois royaumes de la Grande - Bretagne.

DE LA PRIMITIVE ÉGLISE, ET DE CEUX QUI ONT CRU LA RÉTABLIR.

Les Juifs, ainsi que tous les peuples de Syrie, furent divisés en plusieurs petites congrégations religieuses, comme nous l'avons vu : toutes tendaient à une perfection mystique.

Un rayon plus pur de lumière anima les disciples de *St. Jean*, qui subsistent encor vers Mosul. Enfin vint sur la terre le fils de DIEU annoncé par *St. Jean*. Ses disciples furent constamment tous égaux. JESUS leur avait dit expressément : (i) *Il n'y aura parmi vous ni premier, ni dernier... Je suis venu pour servir & non pour être servi... Celui qui voudra être le maître des autres les servira.*

(i) Matth. chap. XX., & Marc chap. IX & X.

Une preuve d'égalité c'est que les chrétiens , dans les commencemens , ne prirent d'autre nom que celui de frères. Ils s'assembloient & attendaient l'esprit : ils prophétisaient quand ils étaient inspirés. *St. Paul* dans sa première lettre aux Corinthiens , leur dit : (k) *Si dans votre assemblée chacun de vous a le don du cantique , celui de la doctrine , celui de l'apocalypse , celui des langues , celui d'interpréter , que tout soit à l'édification. Si quelqu'un parle de la langue comme deux ou trois & par parties , qu'il y en ait un qui interprète.*

Que deux ou trois prophètes parlent , que les autres jugent ; & que si quelque chose est révélée à un autre , que le premier se taise : car vous pouvez tous prophétiser chacun à part ; afin que tous apprennent & que tous exhortent , l'esprit de prophétie est soumis aux prophètes : car le Seigneur est un DIEU de paix. . . Ainsi donc , mes frères , ayez tous l'émulation de prophétiser , & n'empêchez point de parler des langues.

J'ai traduit mot - à - mot , par respect pour le texte , & pour ne point entrer dans des disputes de mots.

St. Paul , dans la même épître , convient (l) que les femmes peuvent prophétiser , quoi qu'il leur défende au chapitre XIV de parler dans les assemblées. *Toute femme* , dit-il , *priant ou prophétisant sans avoir un voile sur la tête , souille sa tête : car c'est comme si elle était chauve.*

Il est clair par tous ces passages & par beaucoup d'autres , que les premiers chrétiens étaient tous égaux , non-seulement comme frères en JESUS-CHRIST , mais comme également partagés. L'esprit se communiquait également à eux ; ils parlaient également diverses langues ; ils avaient également le don de prophétiser , sans distinction de rang ni d'âge , ni de sexe.

(k) Chap. XIV.

(l) Chap. XI. v. 5.

Les apôtres qui enseignaient les néophytes , avaient sans doute sur eux cette prééminence naturelle que le précepteur a sur l'écolier ; mais de juridiction , de puissance temporelle , de ce qu'on appelle *bonheurs* dans le monde , de distinction dans l'habillement , de marque de supériorité , ils n'en avaient assurément aucune , ni ceux qui leur succédèrent. Ils possédaient une autre grandeur bien différente , celle de la persuasion.

Les frères mettaient leur argent en commun. (m) Ce furent eux - mêmes qui choisirent sept d'entr'eux pour avoir soin des tables & de pourvoir aux nécessités communes. Ils élurent dans Jérusalem même ceux que nous nommons *Etienne* , *Philippe* , *Procore* , *Nicanor* , *Timon* , *Parmenas* & *Nicolas*. Ce qu'on peut remarquer , c'est que parmi ces sept élus par la communauté juive , il y a six Grecs.

Après les apôtres on ne trouve aucun exemple d'un chrétien qui ait eu sur les autres chrétiens d'autre pouvoir que celui d'enseigner , d'exhorter , de chasser les démons du corps des énergumènes , de faire des miracles. Tout est spirituel ; rien ne se ressent des pompes du monde. Ce n'est guères que dans le troisième siècle que l'esprit d'orgueil , de vanité , d'intérêt se manifesta de tous côtés chez les fidèles.

Les agapes étaient déjà de grands festins , on leur reprochait le luxe & la bonne chère. *Tertullien* l'avoue. (n) „ Oui , dit-il , nous faisons grande chère ; „ mais dans les mystères d'Athènes & d'Egypte ne „ fait - on pas bonne chère aussi ? Quelque dépense „ que nous fassions , elle est utile & pieuse , puisque „ les pauvres en profitent. “ *Quantiscumque sumptibus constat , lucrum est pietatis , siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

(m) A&A. des apôtres , ch. VI. (n) *Tertullien* ch. XXXIX.

Dans ce tems - là même des sociétés de chrétiens qui osoient se dire plus parfaites que les autres, les montanistes, par exemple, qui se vantaient de tant de prophéties & d'une morale si austère, qui regardaient les secondes nocces comme des adultères, & la fuite de la persécution comme une apostasie, qui avaient si publiquement des convulsions sacrées & des extases, qui prétendaient parler à DIEU face à face, furent convaincus, à ce qu'on prétend, de mêler le sang d'un enfant d'un an au pain de l'eucharistie. Ils attirèrent sur les véritables chrétiens ce cruel reproche qui les exposa aux persécutions.

Voici comme ils s'y prenaient, selon *St. Augustin*; (o) ils piquaient avec des épingles tout le corps de l'enfant, ils pétrissaient la farine avec ce sang & en faisaient un pain; s'il en mourait, ils l'honoraient comme un martyr.

Les mœurs étaient si corrompues, que les saints pères ne cessaient de s'en plaindre. Ecoutez *St. Cyprien* dans son livre des *Tombés*: (p) „ Chaque prêtre, dit-il, court après les biens & les honneurs „ avec une fureur insatiable. Les évêques sont sans „ religion, les femmes sans pudeur, la friponnerie „ régné; on jure, on se parjure; les animosités divisent les chrétiens; les évêques abandonnent les „ chaires pour courir aux foires, & pour s'enrichir „ par le négoce; enfin, nous nous plaifons à nous „ seuls, & nous déplaifons à tout le monde. “

Avant ces scandales, le prêtre *Novatien* en avait donné un, bien funeste aux fidèles de Rome: il fut le premier antipape. L'épiscopat de Rome quoique secret, & exposé à la persécution, était un objet

(o) *Augustin de Heresibus.*
Heresi XXVI.

St. Cyprien & l'Hist. ecclésiast.
de Fleuri, tom. II. pag. 168.

(p) Voyez les œuvres de

édition in - 12°. 1725.

d'ambition & d'avarice par les grandes contributions des chrétiens , & par l'autorité de la place.

Ne répétons point ici ce qui est déposé dans tant d'archives , ce qu'on entend tous les jours dans la bouche des personnes instruites ; ce nombre prodigieux de schismes & de guerres ; six cent années de querelles sanglantes entre l'empire & le sacerdoce ; l'argent des nations coulant par mille canaux , tantôt à Rome , tantôt dans Avignon lorsque les papes y fixèrent leur séjour pendant soixante & douze ans ; & le sang coulant dans toute l'Europe soit pour l'intérêt d'une thière si inconnue à JESUS-CHRIST , soit pour des questions inintelligibles dont il n'a jamais parlé. Notre religion n'en est pas moins vraie , moins sacrée , moins divine , pour avoir été souillée si longtemps dans le crime , & plongée dans le carnage.

Quand la fureur de dominer , cette terrible passion du cœur humain , fut parvenue à son dernier excès , lorsque le moine *Hildebrand* élu contre les loix évêque de Rome , arracha cette capitale aux empereurs , & défendit à tous les évêques d'Occident de porter l'ancien nom de pape pour se l'attribuer à lui seul , lorsque les évêques d'Allemagne à son exemple se rendirent souverains , que tous ceux de France & d'Angleterre tâchèrent d'en faire autant , il s'éleva depuis ces tems affreux jusqu'à nos jours , des sociétés chrétiennes , qui sous cent noms différens voulurent rétablir l'égalité primitive dans le christianisme.

Mais ce qui avait été praticable dans une petite société cachée au monde , ne l'était plus dans de grands royaumes. L'église militante & triomphante ne pouvait plus être l'église ignorée & humble. Les évêques , les grandes communautés monastiques riches & puissantes se réunissant sous les étendards du pontife de la Rome nouvelle , combattirent alors *pro aris* & *pro focis* , pour leurs autels & pour leurs

foyers. Croisades , armées , sièges , batailles , rapines , tortures , assassinats par la main des bourreaux , assassinats par la main des prêtres des deux partis , poisons , dévastations par le fer & par la flamme , tout fut employé pour soutenir ou pour humilier la nouvelle administration ecclésiastique ; & le berceau de la primitive église fut tellement caché sous les flots de sang & sous les ossemens des morts , qu'on put à peine le retrouver.

DES PRIMITIFS APPELÉS *QUAKERS*.

Les guerres religieuses & civiles de la Grande-Bretagne , ayant désolé l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande dans le règne infortuné de *Charles I* ; *Guillaume Penn*, fils d'un vice-amiral , résolut d'aller rétablir ce qu'il appelait la *primitive église*, sur les rivages de l'Amérique septentrionale , dans un climat doux , qui lui parut fait pour ses mœurs. Sa secte était nommée celle des *trembleurs* ; dénomination ridicule , mais qu'ils méritaient par les tremblemens de corps qu'ils affectaient en prêchant , & par un nazillonnement qui ne fut dans l'église romaine que le partage d'une espèce de moines appelés *capucins*. Mais on peut en parlant du nez & en se secouant , être doux , frugal , modeste , juste , charitable. Personne ne nie que cette société de primitifs ne donnât l'exemple de toutes ces vertus.

Penn voyait que les évêques anglicans & les presbytériens avaient été la cause d'une guerre affreuse pour un surplis , des manches de linon , & une liturgie ; il ne voulut ni liturgie , ni linon , ni surplis. Les apôtres n'en avaient point. JESUS - CHRIST n'avait baptisé personne ; les associés de *Penn* ne voulurent point être baptisés.

Les premiers fidèles étaient égaux ; ces nouveaux venus prétendirent l'être autant qu'il est possible. Les

premiers disciples reçurent l'esprit & parlaient dans l'assemblée; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni ornemens, ni cierges, ni encens, ni cérémonies; *Penn* & les siens se flattèrent de recevoir l'esprit, & renoncèrent à toute cérémonie, à tout appareil. La charité était précieuse aux disciples du Sauveur; ceux de *Penn* firent une bourse commune pour secourir les pauvres. Ainsi ces imitateurs des esséniens & des premiers chrétiens, quoi qu'errans dans les dogmes & dans les rites, étaient pour toutes les autres sociétés chrétiennes un modèle étonnant de morale & de police.

Enfin, cet homme singulier alla s'établir avec cinq cent des siens dans le canton alors le plus sauvage de l'Amérique. La reine *Christine* de Suède avait voulu y fonder une colonie qui n'avait pas réussi; les primitifs de *Penn* eurent plus de succès.

C'était sur les bords de la rivière Laware, vers le quarantième degré. Cette contrée n'appartenait au roi d'Angleterre que parce qu'elle n'était réclamée alors par personne, & que les peuples nommés par nous *sauvages*, qui auraient pu la cultiver, avaient toujours demeuré assez loin dans l'épaisseur des forêts. Si l'Angleterre n'avait eu ce pays que par droit de conquête, *Penn* & ses primitifs auraient eu en horreur un tel asyle, Ils ne regardaient ce prétendu droit de conquête que comme une violation du droit de la nature, & comme une rapine.

Le roi *Charles II* déclara *Penn* souverain de tout ce pays désert, par l'acte le plus authentique du 4 Mars 1681. *Penn*, dès l'année suivante y promulgua ses loix. La première fut la liberté civile entière, de sorte que chaque colon possédant cinquante acres de terre était membre de la législation; la seconde une défense expresse aux avocats & aux procureurs de prendre jamais d'argent; la troisième l'admission de toutes les religions, & la permission même à chaque

habitant d'adorer DIEU dans sa maison , sans assister jamais à aucun culte public.

Voici cette loi telle qu'elle est portée.

„ La liberté de conscience étant un droit que tous
„ les hommes ont reçu de la nature avec l'existence ,
„ & que tous les gens paisibles doivent maintenir ; il
„ est fermement établi , que personne ne sera forcé
„ d'assister à aucun exercice public de religion.

„ Mais il est expressément donné plein pouvoir à
„ chacun de faire librement l'exercice public ou privé
„ de sa religion , sans qu'on puisse y apporter aucun
„ trouble ni empêchement sous aucun prétexte ; pour-
„ vu qu'il fasse profession de croire en un seul DIEU
„ éternel , tout-puissant , créateur , conservateur ,
„ gouverneur de l'univers , & qu'il remplisse tous les
„ devoirs de la société civile , auxquels on est obligé
„ envers ses compatriotes. “

Cette loi est encor plus indulgente , plus humaine que celle qui fut donnée aux peuples de la Caroline par *Locke* le *Platon* de l'Angleterre , si supérieur au *Platon* de la Grèce. *Locke* n'a permis d'autres religions publiques que celles qui seraient approuvées par sept pères de famille. C'est une autre sorte de sagesse que celle de *Penn.*

Mais ce qui est pour jamais honorable pour ces deux législateurs , & ce qui doit servir d'exemple éternel au genre-humain , c'est que cette liberté de conscience n'a pas causé le moindre trouble. On dirait au contraire que DIEU a répandu ses bénédictions les plus sensibles sur la colonie de la Pensilvanie. Elle était de cinq cent personnes en 1682 ; & en moins d'un siècle elles s'est accrue jusqu'à près de trois cent mille : c'est la proportion de cent cinquante à un. La moitié des colons est de la religion primitive ; vingt autres reli-

gions composent l'autre moitié. Il y a douze beaux temples dans Philadelphie , & d'ailleurs chaque maison est un temple. Cette ville a mérité son nom d'*amitié fraternelle*. Sept autres villes & mille bourgades fleurissent sous cette loi de concorde. Trois cent vaisseaux partent du port tous les ans.

Cet établissement qui semble mériter une durée éternelle , fut sur le point de périr dans la funeste guerre de 1755 , quand d'un côté les Français avec leurs alliés sauvages , & les Anglais avec les leurs commencèrent par se disputer quelques glaçons de l'Acadie.

Les primitifs , fidèles à leur christianisme pacifique , ne voulurent point prendre les armes. Des sauvages tuèrent quelques - uns de leurs colons sur la frontière. Les primitifs n'usèrent point de représailles ; ils refusèrent même longtems de payer des troupes ; ils dirent au général Anglais ces propres paroles : *Les hommes sont des morceaux d'argile qui se brisent les uns contre les autres , pourquoi les aiderons - nous à se briser ?*

Enfin , dans l'assemblée générale par qui tout se règle , les autres religions l'emportèrent ; on leva des milices ; les primitifs contribuèrent ; mais ils ne s'armèrent point. Ils obtinrent ce qu'ils s'étaient proposé , la paix avec leurs voisins. Ces prétendus sauvages leur dirent , *Envoyez - nous quelque descendant du grand Penn qui ne nous trompa jamais ; nous traiterons avec lui*. On leur députa un petit - fils de ce grand-homme , & la paix fut conclue.

Plusieurs primitifs avaient des esclaves nègres pour cultiver leurs terres ; mais ils ont été honteux d'avoir en cela imité les autres chrétiens ; ils ont donné la liberté à leurs esclaves en 1769.

Toutes

Toutes les autres colonies les imitent aujourd'hui dans la liberté de conscience ; & quoiqu'il y ait des presbytériens & des gens de la haute église , personne n'est gêné dans sa croyance. C'est ce qui a égalé le pouvoir des Anglais en Amérique à la puissance Espagnole qui possède l'or & l'argent. Il y aurait un moyen sûr d'énervier toutes les colonies anglaises , ce serait d'y établir l'inquisition.

NB. L'exemple des primitifs nommés *quakers* a produit dans la Pensilvanie une société nouvelle dans un canton qu'elle appelle *Eufrate* , c'est la secte des dunksards , ou des dumplers , beaucoup plus détachée du monde que celle de *Penn* , espèce de religieux hospitaliers , tous vêtus uniformément ; elle ne permet pas aux mariés d'habiter la ville d'Eufrate , ils vivent à la campagne qu'ils cultivent. Le trésor public fournit à tous leurs besoins dans les disettes. Cette société n'administre le batême qu'aux adultes ; elle rejette le péché originel comme une impiété , & l'éternité des peines comme une barbarie. Leur vie pure ne leur laisse pas imaginer que DIEU puisse tourmenter ses créatures cruellement , & éternellement. Egarés dans un coin du nouveau monde , loin du troupeau de l'église catholique , ils sont jusqu'à présent , malgré cette malheureuse erreur , les plus justes & les plus inimitables des hommes.

QUERELLE ENTRE L'ÉGLISE GRECQUE ET LA LATINE , DANS L'ASIE ET DANS L'EUROPE.

Les gens de bien gémissent depuis environ quatorze siècles que les deux églises grecque & latine aient été toujours rivales , & que la robe de JESUS-CHRIST qui était sans couture ait été toujours déchirée. Cette division est bien naturelle. Rome & Constantinople se haïssaient ; quand les maîtres se détestent , leurs aumôniers ne s'aiment pas. Les deux communions se dis-

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. E

putaient la supériorité de la langue , l'antiquité des sièges , la science , l'éloquence , le pouvoir.

Il est vrai que les Grecs eurent longtems tout l'avantage ; ils se vantaient d'avoir été les maîtres des Latins , & de leur avoir tout enseigné. Les Evangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme , un rite , un mystère , un usage qui ne fût grec ; depuis le mot de *batême* jusqu'au mot d'*eucharistie* , tout était grec. On ne connut de pères de l'église que parmi les Grecs jusqu'à *St. Jérôme* qui même n'était pas Romain , puisqu'il était de Dalmatie. *St. Augustin* qui suivit de près *St. Jérôme* , était Africain. Les sept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques ; les évêques de Rome n'y parurent jamais , parce qu'ils ne savaient que leur latin , qui même était déjà très corrompu.

L'inimitié entre Rome & Constantinople éclata dès l'an 452 au concile de Calcédoine , assemblé pour décider si JESUS - CHRIST avait eu deux natures & une personne , ou deux personnes avec une nature. On y décida que l'église de Constantinople était en tout égale à celle de Rome pour les honneurs ; & le patriarche de l'une égal en tout au patriarche de l'autre. Le pape *St. Léon* souscrivit aux deux natures ; mais ni lui , ni ses successeurs ne souscrivirent à l'égalité. On peut dire que dans cette dispute de rang & de prééminence on allait directement contre les paroles de JESUS-CHRIST rapportées dans l'Evangile , *Il n'y aura parmi vous ni premier , ni dernier*. Les saints sont saints ; mais l'orgueil se glisse partout : le même esprit qui fait écumer de colère le fils d'un maçon devenu évêque d'un village , quand on ne l'appelle pas *monseigneur* , a brouillé l'univers chrétien.

Les Romains furent toujours moins disputeurs , moins subtils que les Grecs ; mais ils furent bien plus politiques. Les évêques d'Orient en argumentant

demeurèrent sujets , celui de Rome sans argumens fut établir enfin son pouvoir sur les ruines de l'empire d'Occident. Et on pouvait dire des papes ce que *Virgile* dit des *Scipions* & des *Césars* ;

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Vers digne de *Virgile* , rendu comiquement par un de nos vieux traducteurs.

Tous gens en robe & souverains des rois.

La haine devint une scission du tems de *Photius* pàpa ou surveillant de l'église byzantine , & *Nicolas I* pàpa ou surveillant de l'église romaine. Comme malheureusement il n'y eut presque jamais de querelle ecclésiastique sans ridicule , il arriva que le combat commença par deux patriarches qui étaient tous deux eunuques ; *Ignace* & *Photius* qui se disputaient la chaire de Constantinople étaient tous deux chaponnés. Cette mutilation leur interdisant la vraie paternité , ils ne pouvaient être que pères de l'église.

On dit que les châtres sont tracassiers , malins , intrigans. *Ignace* & *Photius* troublèrent toute la cour Grecque.

Le Latin *Nicolas I* ayant pris le parti d'*Ignace* , *Photius* déclara ce pape hérétique , attendu qu'il admettait la procession du souffle de DIEU , du St. Esprit par le Père & par le Fils , contre la décision unanime de toute l'église , qui ne l'avait fait procéder que du Père.

Outre cette procession hérétique , *Nicolas* mangeait & faisait manger des œufs & du fromage en carême. Enfin , pour comble d'infidélité , le pape Romain se faisait raser la barbe ; ce qui était une apostasie manifeste aux yeux des pàpas Grecs , vu que *Moïse* , les patriarches & JESUS-CHRIST étaient toujours peints barbus par les peintres Grecs & Latins.

E ij

Lorsqu'en 879 le patriarche *Photius* fut rétabli dans son siège par le huitième concile œcuménique grec, composé de quatre cent évêques, dont trois cent l'avaient condamné dans le concile œcuménique précédent, alors le pape *Jean VIII* le reconnut pour son frère. Deux légats envoyés par lui à ce concile, se joignirent à l'église grecque, & déclarèrent *Judas*, quiconque dirait que le St. Esprit procède du Père & du Fils. Mais ayant persisté dans l'usage de se raser le menton & de manger des œufs en carême, les deux églises restèrent toujours divisées.

Le schisme fut entièrement consommé l'an 1053 & 1054, lorsque *Michel Cerularicus* patriarche de Constantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils osaient se servir de pain azime dans l'eucharistie contre la pratique des apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le cou aux pigeons au-lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les églises latines dans l'empire Grec, & on défendit tout commerce avec quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia sérieusement cette affaire avec l'empereur *Constantin Monomaque*, & obtint quelques adoucissmens. C'était précisément le tems où ces célèbres gentilshommes Normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, se moquant du pape & de l'empereur Grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'empereur Grec favorisa le pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adversaires comme des barbares qui ne savaient pas un mot de grec.

L'irruption des croisés sous prétexte de délivrer les saints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Constantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puissance de l'église latine augmenta tous les jours , & les Grecs furent enfin conquis peu-à-peu par les Turcs. Les papes étaient depuis longtems de puissans & riches souverains ; toute l'église grecque fut esclave depuis *Mabomet II* , excepté la Russie qui était alors un pays barbare , & dont l'église n'était pas comptée.

Quiconque est un peu instruit des affaires du Levant , fait que le sultan confère le patriarcat des Grecs par la crosse & par l'anneau , sans crainte d'être excommunié , comme le furent les empereurs Allemands par les papes pour cette cérémonie.

Bien est-il vrai que l'église de Stamboul a conservé en apparence la liberté d'élire son archevêque ; mais elle n'élit que celui qui est indiqué par la porte Ottomane. Cette place coûte à présent environ quatre-vingt mille francs , qu'il faut que l'élu reprenne sur les Grecs. S'il se trouve quelque chanoine accrédité qui offre plus d'argent au grand-visir , on dépouille le titulaire & on donne la place au dernier enchérisseur , précisément comme *Marozia* & *Théodora* donnaient le siège de Rome dans le dixième siècle. Si le patriarche titulaire résiste , on lui donne cinquante coups de bâton sur la plante des pieds & on l'exile. Quelquefois on lui coupe la tête , comme il arriva au patriarche *Lucas Cyrille* en 1638.

Le grand Turc donne ainsi tous les autres évêchés moyennant finance ; & la somme à laquelle chaque évêché fut taxé sous *Mabomet II* , est toujours exprimée dans la patente ; mais le supplément qu'on a payé n'y est pas énoncé. On ne fait jamais au juste combien un prêtre Grec achète son évêché.

Ces patentes sont plaisantes. *J'accorde à N*** prêtre chrétien le présent mandement pour perfection de félicité. Je lui commande de résider en la ville ci-nom-*

E iij

mée , comme évêque des infidèles chrétiens , selon leur ancien usage & leurs vaines & extravagantes cérémonies ; voulant & ordonnant que tous les chrétiens de ce district le reconnaissent , & que nul prêtre ni moine ne se marie sans sa permission. (C'est-à-dire sans payer.)

L'esclavage de cette église est égal à son ignorance ; mais les Grecs n'ont que ce qu'ils ont mérité. Ils ne s'occupaient que de leurs disputes sur la lumière du Thabor & sur celle de leur nombril , lorsque Constantinople fut prise.

On espère qu'au moment où nous écrivons ces douloureuses vérités , l'impératrice de Russie *Catherine II* rendra aux Grecs leur liberté. On souhaite qu'elle puisse leur rendre le courage & l'esprit qu'ils avaient du tems de *Miltiade* , de *Thémistocle* , & qu'ils aient de bons soldats & moins de moines au mont Athos.

DE LA PRESENTE ÉGLISE GRECQUE.

Si quelque chose peut nous donner une grande idée des mahométans , c'est la liberté qu'ils ont laissée à l'église grecque. Ils ont paru dignes de leurs conquêtes puisqu'ils n'en ont point abusé. Mais il faut avouer que les Grecs n'ont pas trop mérité la protection que les musulmans leur accordent ; voici ce qu'en dit Mr. *Porter* ambassadeur d'Angleterre en Turquie.

„ Je voudrais tirer le rideau sur ces disputes scandaleuses des Grecs & des Romains au sujet de Bethléem & de la Terre sainte , comme ils l'appellent.
 „ Les procédés iniques , odieux qu'elles occasionnent
 „ entr'eux , sont la honte du nom chrétien. Au
 „ milieu de ces débats , l'ambassadeur chargé de protéger la communion romaine , malgré sa dignité
 „ éminente , devient véritablement un objet de compassion.

„ Il se lève dans tous les pays de la croyance romaine des sommes immenses pour soutenir contre les Grecs des prétentions équivoques à la possession précaire d'un coin de terre réputée sacrée , & pour conserver entre les mains des moines de leur communion les restes d'une vieille étable à Bethléem , où l'on a érigé une chapelle , & où , sur l'autorité incertaine d'une tradition orale , on prétend que naquit le CHRIST ; de même qu'un tombeau , qui peut être , & plus vraisemblablement peut n'être pas , ce qu'on appelle son *sépulcre*. Car la situation exacte de ces deux endroits est aussi peu certaine que la place qui recèle les cendres de César. “

Ce qui rend les Grecs encor plus méprisables aux yeux des Turcs , c'est le miracle qu'ils font tous les ans au tems de pâques. Le malheureux évêque de Jérusalem s'enferme dans le petit caveau qu'on fait passer pour le tombeau de notre Seigneur JESUS-CHRIST , avec des paquets de petite bougie ; il bat le briquet , allume un de ces petits cierges , & sort de son caveau en criant , *Le feu du ciel est descendu , & la sainte bougie est allumée*. Tous les Grecs aussi-tôt achètent de ces bougies , & l'argent se partage entre le commandant Turc & l'évêque.

On peut juger par ce seul trait de l'état déplorable de cette église sous la domination du Turc.

L'église grecque , en Russie , a pris depuis peu une consistance beaucoup plus respectable depuis que l'impératrice Catherine II l'a délivrée du soin de son temporel ; elle lui a ôté quatre cent mille esclaves qu'elle possédait. Elle est payée aujourd'hui du trésor impérial , entièrement soumise au gouvernement , contenue par des loix sages ; elle ne peut faire que du bien ; elle devient tous les jours savante & utile. Elle a aujourd'hui un prédicateur nommé *Platon* qui a fait

E iiij

des sermons que l'ancien *Platon* Grec n'aurait pas défavoués.

E G L O G U E.

IL semble qu'on ne doive rien ajouter à ce que Mr. le chevalier de *Jaucour* & Mr. *Marmontel* ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique ; il faut après les avoir lus , lire *Théocrite* & *Virgile* , & ne point faire d'églogues. Elles n'ont été jusqu'à présent parmi nous que des madrigaux amoureux , qui auraient beaucoup mieux convenus aux filles d'honneur de la reine - mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle* , aussi galant que philosophe , qui n'aimait pas les anciens , donne le plus de ridicules qu'il peut au tendre *Théocrite* le maître de *Virgile* ; il lui reproche une églogue qui est entièrement dans le goût rustique ; mais il ne tenait qu'à lui de donner de justes éloges à d'autres églogues qui respirent la passion la plus naïve exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux fujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapbo* traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile* , & non égalée peut-être ? on ne pourrait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter ; mais c'est une esquisse qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faiblesse même de la copie.

Reine des nuits dis quel fut mon amour ;
Comme en mon sein les frissons & la flamme
Se succédaient , me perdaient tour-à-tour ,
Quels doux transports égarèrent mon ame ;

Comment mes yeux cherchaient envain le jour ;
Comme j'aimais , & sans songer à plaire !

Je ne pouvais ni parler ni me taire. . . .

Reine des nuits dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables !

Il prit mes mains , tu le fais , tu le vis ,

Tu fus témoin de ses sermens coupables ,

De ses baisers , de ceux que je rendis ,

Des voluptés dont je fus enivrée.

Momens charmans passez-vous sans retour ?

Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.

Reine des cieux dis quel fut mon amour.

Ce n'est là qu'un échantillon de ce *Théocrite* dont *Fontenelle* faisait si peu de cas. Les Anglais qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens , en ont aussi une de *Théocrite* ; elle est de Mr. *Fawkes* : toutes les graces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle est en vers rimés ainsi que les traductions anglaises de *Virgile* & d'*Homère*. Les vers blancs dans tout ce qui n'est pas tragédie , ne sont , comme disait *Pope* , que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne fais si après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome , il sera bien convenable de citer une églogue allemande , & surtout une églogue dont l'amour n'est pas le principal sujet ; elle fut écrite dans une ville qui venait de passer sous une domination étrangère.

E G L O G U E A L L E M A N D E.

H E R N A N D , D E R N I N .

D E R N I N .

Consolons - nous , Hernand , l'astre de la nature

Va de nos aquilons tempérer la froidure ;

Le zéphyre à nos champs promet quelques beaux jours.

Nous chanterons aussi nos vins & nos amours :
 Nous n'égalons point la Grèce & l'Aufonie ;
 Nous sommes sans printems , sans fleurs & sans génie ;
 Nos voix n'ont jamais eu ces sons harmonieux
 Qu'aux pasteurs de Sicile ont accordé les Dieux.
 Ne pourons-nous jamais , en lisant leurs ouvrages ,
 Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages ,
 Vers ces côtes du Rhin que nos soins assidus
 Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus ?

Forçons le Dieu des vers exilé de la Grèce ,
 A venir de nos chants adoucir la rudesse.
 Nous connaissons l'amour , nous connaissons les vers.
 Orphée était de Thrace ; il brava les hyvers ;
 Il aimait ; c'est assez : Vénus monta sa lyre.
 Il polit son pays ; il eut un doux empire
 Sur des cœurs étonnés de céder à ses loix.

H E R N A N D.

On dit qu'il amollit les tigres de ses bois.
 Humaniserons-nous les loups qui nous déchirent ?

Depuis qu'aux étrangers les destins nous soumirent ,
 Depuis que l'esclavage affaissa nos esprits ,
 Nos chants furent changés en de lugubres cris.
 D'un commis odieux l'insolence affamée
 Vient ravir la moisson que nous avons semée ,
 Vient décimer nos fruits , notre lait , nos troupeaux ;
 C'est pour lui que ma main couronna ces côtes
 Des pampres consolans de l'amant d'Ariane.

Si nous osons nous plaindre , un traitant nous condamne ;
 Nous craignons de gémir , nous dévorons nos pleurs.
 Ah ! dans la pauvreté , dans l'excès des douleurs ,
 Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile !
 Il faut pour un cœur tendre un esprit plus tranquille.
 Le rossignol tremblant dans son obscur séjour ,

N'élève point sa voix sous le bec du vautour.
Fuyons , mon cher Dernin , ces malheureuses rives.
Portons nos chalumeaux & nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adigé loin des yeux des tyrans.
Et le reste.

Voici une chose plus extraordinaire ; une églogue
française sans madrigaux & sans galanterie.

EGLOGUE A MR. DE ST. LAMBERT,
auteur du poëme des quatre saisons.

Chante des vrais plaisirs , harmonieux ému
Du pasteur de Mantone & du tendre Tibulle ,
Qui peignez la nature & qui l'embellissez ;
Que vos SAISONS m'ont plu ! que mes sens émusés ,
A votre aimable voix se sentirent renaitre !
Que j'aime , en vous lisant , ma retraite champêtre !
Je fais , depuis quinze ans , tout ce que vous chantez.

Dans ces champs malheureux si longtems désertés ,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance ,
J'ai féché de mes mains les pleurs de l'innocence.
Ces vignobles , ces bois , ma main les a plantés ,
Ces granges , ces hameaux déformais habités ,
Ces landes , ces marais changés en pâturages ,
Ces colons rassemblés , ce sont-là mes ouvrages ;
Ouvrages fortunés dont le succès constant
De la mode & du goût n'est jamais dépendant ,
Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre ,
Et que n'atteindront point les traits de la satire.

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois ,
Les charmes des amours , l'honneur des grands exploits !
Et parcourant des arts la flatteuse carrière
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière.

Mais encor plus heureux qui pent loin de la cour ,
Embellir sagement un champêtre séjour ,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !

Ds ses heureux succès quelques fripons gémissent ,
Un vil cagot titré , tyran des gens de bien ,
Va l'acoufer en cour de n'être pas chrétien ;
Le sage ministère écoute avec surprise ,
Il reconnaît Tartuffe & rit de sa fottife. (a)
Cependant le vieillard achève ses moissons ,
Le pauvre en est nourri : ses chanvres , ses toisons ,
Habillent décemment le berger , la bergère ,
Il unit par l'hymen Méris avec Glicère ,
Il donne une chasuble au bon curé du lieu ,
Qui , buvant avec lui , voit bien qu'il croit un Dieu ;
Ainsi dans d'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Anfonie ,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris ,
D'en ranimer les traits par son beau coloris ,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la noblesse inquiète
Pouvant régner chez soi , va ramper dans les cours ,
Les folles vanités consument ses beaux jours ,
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris : c'est de-là qu'il appelle ,
Les voisins de l'Adour , & du Rhône & du Var.
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus , les autres dans la boue
Baissent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé ,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé .
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée ,

(a) On ne fait quel est le misérable brouillon dont l'auteur veut parler ici.

Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée ,
De sergent des impôts il obtient un emploi ,
Il vient dans son hameau tout fier *de par le roi* ,
Fait des procès verbaux , tyrannise , emprisonne ,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne ,
Entraîne en des cachots le père & les enfans .
Vous le savez , grand Dieu , j'ai vu des innocens ,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires ,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères .

Chers enfans de Cérès , ô chers agriculteurs ,
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs ,
Jusqu'à quand ferez-vous vers ces tristes frontières ,
Ecrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ;
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr ,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir ?
Un tems viendra sans doute , où des loix plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes .
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ,
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien .

E L I E & E N O C H .

*E*lie & Enoch sont deux personnages bien importants dans l'antiquité. Ils sont tous deux les seuls qui n'ayent point goûté de la mort , & qui ayent été transportés hors du monde. Un très savant homme a prétendu que ce sont des personnages allégoriques. Le père & la mère d'*Elie* sont inconnus. Il croit que son pays *Galaad* ne veut dire autre chose que la circulation des tems ; on le fait venir de *Galgala* qui signifie *révolution*. Mais le nom du village de *Galgala* signifiait-il quelque chose ?

Le mot d'*Elie* a un rapport sensible avec celui d'*Elios*, le Soleil. L'holocauste offert par *Elie* & allumé par le feu du ciel, est une image de ce que peuvent les rayons du soleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs est encor une vérité physique.

Le char de feu, & les chevaux enflammés qui enlèvent *Elie* au ciel, font une image frappante des quatre chevaux du soleil. Le retour d'*Elie* à la fin du monde, semble s'accorder avec l'ancienne opinion que le soleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la destruction générale que les hommes attendaient : car presque toute l'antiquité fut longtems persuadée que le monde serait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories, & nous nous en tenons à ce qui est rapporté dans l'ancien Testament.

Enoch est un personnage aussi singulier qu'*Elie*, à cela près que la Genèse nomme son père & son fils, & que la famille d'*Elie* est inconnue. Les Orientaux & les Occidentaux ont célébré cet *Enoch*.

La sainte Ecriture qui est toujours notre guide infailible, nous apprend qu'*Enoch* fut père de *Mathusala* ou *Mathusalem*, & qu'il ne vécut sur la terre que trois cent soixante & cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il est dit, qu'il marcha avec DIEU & qu'il ne parut plus parce que DIEU l'enleva. „C'est ce qui fait, dit *Dom Calmet*, „que les pères & le commun des commentateurs assurent qu'*Enoch* est encor en vie, que DIEU l'a transporté hors du monde aussi-bien qu'*Elie*, qu'ils viendront avant le jugement dernier s'opposer à l'antechrist, qu'*Elie* prêchera aux Juifs, & „*Enoch* aux Gentils. “

St. Paul, dans son Epître aux Hébreux, (qu'on lui a contestée) dit expressément, *c'est par la foi qu'E-*

noch fut enlevé, afin qu'il ne vit point la mort ; & on ne le vit plus parce que le Seigneur le transporta.

St. Justin, ou celui qui a pris son nom, dit qu'*Enoch* & *Elie* sont dans le paradis terrestre, & qu'ils y attendent le second avènement de JESUS-CHRIST.

St. Jérôme au contraire croit (a) qu'*Enoch* & *Elie* sont dans le ciel. C'est ce même *Enoch* septième homme après *Adam*, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par *St. Jude*. (Voyez *Livres apocryphes*.)

Tertullien dit (b) que cet ouvrage fut conservé dans l'arche, & qu'*Enoch* en fit même une seconde copie après le déluge.

Voilà ce que la sainte Ecriture & les pères nous disent d'*Enoch* ; mais les prophanes de l'Orient en disent bien davantage. Ils croient en effet qu'il y a eu un *Enoch*, & qu'il fut le premier qui fit des esclaves à la guerre ; ils l'appellent tantôt *Enoc*, tantôt *Edris* ; ils disent que c'est lui qui donna des loix aux Egyptiens sous le nom de ce *Thaut*, appelé par les Grecs *Hermès Trismégiste*. On lui donne un fils nommé *Sabi* auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie sur un certain *Anach*, dont on disait que les Hebreux avaient fait *Enoch*. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Caldéens ou Babiloniens, qui reconnaissaient aussi un *Enoch* ou *Anach* pour inventeur de l'astrologie.

On pleurait *Enoch* un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait *Adoni* ou *Adonis* chez les Phéniciens.

(a) *Jérôme* commentaire sur *Amos*.

(b) Liv. I. de cultu faminarum, &c.

L'écrivain ingénieux & profond qui croit *Elie* un personnage purement allégorique, pense la même chose d'*Enoch*. Il croit qu'*Enoch*, *Anach*, *Amnoch*, signifiait l'année ; que les Orientaux le pleuraient ainsi qu'*Adonis*, & qu'ils se réjouissaient au commencement de l'année nouvelle.

Que le *Janus* connu ensuite en Italie, était l'ancien *Anach*, ou *Amnoch* de l'Asie.

Que non-seulement *Enoch* signifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement & la fin de l'an, mais le dernier jour de la semaine.

Que les noms d'*Aime*, de *Jean*, de *Januarius*, *Janvier*, ne sont venus que de cette source.

Il est difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire ancienne. Quand on y saisirait la vérité à tâtons, on ne serait jamais sûr de la tenir. Il faut absolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Ecriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

E L O Q U E N C E.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique.)

Il y a dans celui-ci des additions &c, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.

L'Eloquence est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres

autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide & de métaphore, sans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme.

Un philosophe très éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainsi, dans toutes les langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé, il se partage, il s'épuise, le sang se glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance* : la nature se peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte passion, un danger pressant, appellent tout-d'un-coup l'imagination : ainsi un capitaine des premiers califes voyant fuir les musulmans, s'écria, „ Où courez-vous ? ce n'est pas là que „ sont les ennemis. “

On attribue ce même mot à plusieurs capitaines ; on l'attribue à *Cromwell*. Les ames fortes se rencontrent beaucoup plus souvent que les beaux esprits.

Rafi, un capitaine musulman du tems même de *Ma-bomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* est tué ; *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar soit mort, DIEU est vivant & vous regarde, marchez.*
Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. F

C'était un homme bien éloquent que ce matelot Anglais qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740. *Quand les Espagnols m'ayant mutilé me présentèrent la mort, je recommandai mon ame à DIEU & ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence ; & si on a dit que les poètes naissent , & que les orateurs se forment , on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les loix , le génie des juges , & la méthode du tems : la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'éloquence , dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son *Gorgias* , qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens , la science des philosophes , la diction presque des poètes , la voix & les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *rhétorique* ; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader , & qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres , le délibératif , le démonstratif , & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent , à prendre un parti sur la guerre & sur la paix , sur l'administration publique , &c. ; dans le démonstratif , de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire , de persuader , d'absoudre ou de condamner , &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit ; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles ; il exige surtout la convenance & la bienfiance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, & la politesse d'un Athénien ; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre, où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'était la seule où la véritable *éloquence* existât.

L'art grossier était chez tous les hommes ; des traits sublimes ont échappé partout à la nature dans tous les tems : mais remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient presque tous esclaves : c'est un caractère de la servitude de tout exagérer ; ainsi l'*éloquence* asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du tems d'*Aristote*.

L'*éloquence* véritable commença à se montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Cicéron*. *Marc - Antoine* l'orateur, *Hortensius*, *Curion*, *César* & plusieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'*éloquence* sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté ; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité,

craint les raisons , & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron , après avoir donné les exemples dans ses harangues , donna les préceptes dans son livre de l'*Orateur* ; il suit presque toute la méthode d'*Aristote* , & s'explique avec le style de *Platon*.

Il distingue le genre simple , le tempéré , & le sublime.

Rollin a suivi cette division dans son *Traité des Etudes* ; & , ce que *Cicéron* ne dit pas , il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le simple , une table servie proprement , dont tous les mets sont d'un goût excellent , & dont on bannit tout raffinement ; que le sublime foudroie , & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

Sans se mettre à cette table , sans suivre ce foudre , ce fleuve & cette rivière , tout homme de bon sens voit que l'éloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer , & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lu *Aristote* , *Cicéron* & *Quintilien* , pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen , est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix - septième siècle ; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples ; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat , homme d'esprit , qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie & du Scamandre , l'interrompit en disant : *La cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre , mais Michaut.*

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts , traités dans une grande assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739 , quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de *Démotène* & de *Cicéron* semble avoir dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains , parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil , de ces harangues publiques , de ces complimens étudiés , dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre , ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'*Aristote* considère ; & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guères pu en France être connue au barreau , parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes , dans Rome , & comme aujourd'hui dans Londres , & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres , où elle tient un peu de la poésie.

Bossuet , & après lui *Fléchier* , semblent avoir obéi à ce précepte de *Platon* , qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au *P. Bourdaloue* ; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite , comme l'avoue *Burnet* évêque de Salisburi. Ils ne connurent point.

l'oraison funèbre ; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile ; & ils se défièrent de cette méthode des divisions recherchées , que l'archevêque *Fénelon* condamne dans ses *Dialogues sur l'éloquence*.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme , cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans , qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démotbène* , sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Massillon* , depuis évêque de Clermont , prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort , qu'il troubla l'orateur , & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

„ Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à
„ tous , que les cieus vont s'ouvrir sur nos têtes , que
„ le tems est passé , & que l'éternité commence , que
„ JESUS-CHRIST va paraître pour nous juger selon
„ nos œuvres , & que nous sommes tous ici pour at-
„ tendre de lui l'arrêt de la vie ou de la mort éter-
„ nelle : je vous le demande , frappé de terreur comme
„ vous , ne séparant point mon sort du vôtre , & me
„ mettant dans la même situation où nous devons
„ tous paraître un jour devant DIEU notre juge : si
„ JESUS-CHRIST , dis-je , paraissait dès-à-présent
„ pour faire la terrible séparation des justes & des pé-
„ cheurs , croyez - vous que le plus grand nombre fût
„ sauvé ? Croyez - vous que le nombre des justes fût
„ au moins égal à celui des pécheurs ? Croyez - vous
„ que s'il faisait maintenant la discussion des œuvres
„ du grand nombre qui est dans cette église , il trou-

„ vât seulement dix justes parmi nous ? En trouve-
rait-il un seul ? “ (Il y a eu plusieurs éditions
différentes de ce discours , mais le fonds est le même
dans toutes.)

Cette figure , la plus hardie qu'on ait jamais em-
ployée , & en même tems la plus à sa place , est un
des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire
chez les nations anciennes & modernes ; & le reste
du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chefs - d'œuvre sont très rares ; tout est
d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands
modèles , feraient mieux de les apprendre par cœur
& de les débiter à leur auditoire , (supposé encore
qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation) que
de prêcher dans un stile languissant des choses aussi
rebattues qu'utiles.

On demande si l'éloquence est permise aux histo-
riens ; celle qui leur est propre consiste dans l'art de
préparer les événemens , dans leur exposition tou-
jours élégante , tantôt vive & pressée , tantôt éten-
due & fleurie , dans la peinture vraie & forte des
mœurs générales & des principaux personnages , dans
les réflexions incorporées naturellement au récit , &
qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de *Dé-
mosthène* ne convient point à *Thucydide* ; une haran-
gue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui
ne la prononça jamais , n'est guères qu'un beau défaut ,
au jugement de plusieurs esprits éclairés.

E M B L È M E,

FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, &c.

Tout est emblème & figure dans l'antiquité. On commence en Caldée par mettre un belier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel pour marquer les productions de la terre au printems. Le feu est le symbole de la divinité dans la Perse, le chien céleste avertit les Egyptiens de l'inondation du Nil; le serpent qui cache sa queue dans sa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière est peinte & déguisée.

Vous retrouvez encor dans l'Inde plusieurs de ces anciennes statues effrayantes & grossières dont nous avons déjà parlé, qui représentent la vertu munie de dix grands bras avec lesquels elle doit combattre les vices, & que nos pauvres missionnaires ont prises pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adorassent le diable.

Mettez tous ces symboles de l'antiquité sous les yeux de l'homme du sens le plus droit qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien; c'est une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poètes théologiens furent dans la nécessité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds, de l'annoncer sous la figure d'un homme.

St. Clément d'Alexandrie (a) rapporte ces vers de *Xénophanes* le Colophonien, dignes de toute notre attention.

(a) *Stromates*, liv. V.

Grand Dieu , quoi que l'on fasse , & quoi qu'on ose feindre ,
On ne peut te comprendre , & moins encor te peindre.
Chacun figure en toi ses attributs divers ,
Les oiseaux te feraient voltiger dans les airs ,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes ,
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes ,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

On voit par ces vers de *Xénophanes* , que ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace , ce premier théologien des Grecs , fort antérieur à *Homère* , s'exprime ainsi selon le même *Clément d'Alexandrie*.

Sur son trône éternel assis dans les nuages ,
Immobile , il régit les vents & les orages ;
Ses pieds pressent la terre ; & du vague des airs
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers ;
Il est principe , fin , milieu de toutes choses.

Tout étant donc figure & emblème , les philosophes , & surtout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde , employèrent cette méthode ; leurs préceptes étaient des emblèmes , des énigmes.

*N'attisez pas le feu avec une épée , c'est - à - dire ,
N'irritez point des hommes en colère.*

Ne mettez point la lampe sous le boisseau. — Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abstenez - vous des fèves. — Fuyez souvent les assemblées publiques dans lesquelles on donnait son suffrage avec des fèves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maison. — Qu'elle ne soit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. — Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point sur la neige. — N'enseignez point les esprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur, ni votre cervelle. — Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entreprises trop difficiles, &c.

Telles sont les maximes de *Pythagore*, dont le sens n'est pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblèmes est celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée ; *Un cercle dont le centre est partout, & la circonférence nulle part.* Platon adopta cet emblème ; Pascal l'avait inféré parmi les matériaux dont il voulait faire usage & qu'on a intitulé *ses pensées*.

En métaphysique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne font que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet usage des emblèmes & des figures établi, mais plus aussi ces images sont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'est surtout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblèmes qui nous paraissent les plus étranges, étaient consacrés. C'est là qu'on portait en procession avec le plus profond respect les deux organes de la génération, les deux symboles de la vie. Nous en rions, nous osons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vus entrer dans nos temples avec l'instrument de la destruction à notre côté ?

A Thèbes on représentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poisson était l'emblème de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner si cet usage des symboles pénétra chez les Hébreux, lorsqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le désert de la Syrie.

DE QUELQUES EMBLÈMES DANS LA NATION JUIVE.

Un des plus beaux emblèmes des livres judaïques est ce morceau de l'Ecclésiaste.

Quand les travailleuses au moulin seront en petit nombre & oisives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obscurciront, que l'amandier fleurira, que la fauterelle s'engraïssera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent se cassera, que la bandelette d'or se retirera, . . . & que la cruche se brisera sur la fontaine.

Cela signifie que les vieillards perdent leurs dents, que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchissent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la fauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du caprier, qu'ils ne sont plus propres à la génération, & qu'alors il faut se préparer au grand voyage.

Le Cantique des cantiques est (comme on fait) un emblème continuel du mariage de JESUS-CHRIST avec l'église.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car vos têtes sont meilleurs que du vin — qu'il mette sa main gauche sous ma tête, & qu'il m'embrasse de la main droite — que tu es belle, ma chère, tes yeux sont des

yeux de colombe — tes cheveux sont comme des troupeaux de chèvres, sans parler de ce que tu nous caches — tes lèvres sont comme un petit ruban d'écarlate, tes joues sont comme des moitiés de pommes d'écarlate, sans parler de ce que tu nous caches — que ta gorge est belle ! — que tes lèvres distillent le miel. — Mon bien-aimé mit sa main au trou, & mon ventre tressaillit à ses attouchemens — ton nombril est comme une coupe faite au tour — ton ventre est comme un mouceau de froment entouré de lis — tes deux tetons sont comme deux sans gemeaux de chevreuil — ton cou est comme une tour d'ivoire — ton nez est comme la tour du mont Liban — ta tête est comme le mont Carmel, ta taille est celle d'un palmier. — J'ai dit, je monterai sur le palmier & je cueillerai de ses fruits, que ferons-nous de notre petite sœur ? elle n'a point encor de tetons. Si c'est un mur, bâtissons dessus une tour d'argent ; si c'est une porte, fermons-la avec du bois de cèdre.

Il faudrait traduire tout le cantique pour voir qu'il est un emblème d'un bout à l'autre ; surtout l'ingénieux *Dom Calmet* démontre que le palmier sur lequel monte le bien-aimé, est la croix à laquelle on condamna notre Seigneur JESUS-CHRIST. Mais il faut avouer qu'une morale saine & pure est encor préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblèmes typiques qui nous révoltent aujourd'hui, & qui exercent notre incrédulité & notre raillerie ; mais qui paraissaient communs & simples aux peuples asiatiques.

DIEU apparaît à *Isaïe* fils d'*Amos*, & lui dit : (b) „Va, „ détache ton sac de tes reins, & tes sandales de „ tes pieds ; & il le fit ainsi marchant tout nud & „ déchaux. Et DIEU dit, Ainsi que mon serviteur „ *Isaïe* a marché tout nud & déchaux, comme un

(b) *Isaïe* chap. XX. v. 2. & suivans.

„ signe de trois ans sur l’Egypte & l’Ethiopie , ainsi
„ le roi des Assyriens emmènera des captifs d’Egypte
„ & d’Ethiopie , jeunes & vieux , les fesses décou-
„ vertes à la honte de l’Egypte. “

Cela nous semble bien étrange ; mais informons-nous seulement de ce qui se passe encor de nos jours chez les Turcs & chez les Africains , & dans l’Inde où nous allons commercer avec tant d’acharnement & si peu de succès. On apprendra qu’il n’est pas rare de voir des fantons absolument nuds , non-seulement prêcher les femmes , mais se laisser baiser les parties naturelles avec respect , sans que ces baisers inspirent ni à la femme , ni au fanton le moindre désir impudique. On verra sur les bords du Gange une foule innombrable d’hommes & de femmes nuds de la tête jusqu’aux pieds , les bras étendus vers le ciel , attendre le moment d’une éclipse pour se plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reste de la terre soit tenu de vivre & de penser en tout comme lui.

Jérémie qui prophétisait du tems de Joakim melk de Jérusalem , (c) en faveur du roi de Babilone , se met des chaines & des cordes au cou par ordre du Seigneur , & les envoie aux rois d’Edom , d’Ammon , de Tyr , de Sidon par leurs ambassadeurs qui étaient venus à Jérusalem vers Sédécias ; il leur ordonne de parler ainsi à leurs maîtres :

Voici ce que dit le Seigneur des armées , le DIEU d’Israël , vous direz ceci à vos maîtres ; J’ai fait la terre , les hommes , les bêtes de sonne qui sont sur la face de la terre dans ma grande force & dans mon bras étendu , & j’ai donné la terre à celui qui a plu

(c) Jéré. chap. XXVII. v. 2. & suiv.

à mes yeux ; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabucodonosor roi de Babilone mon serviteur , & par-dessus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le servent. J'ai parlé selon toutes ces paroles à Sédécias roi de Juda , lui disant ; Soumettez votre cou sous le joug du roi de Babilone , servez-le , lui & son peuple , & vous vivrez , &c.

Aussi Jérémie fut-il accusé de trahir son roi & sa patrie , & de prophétiser en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il est évident que ces cordes & ces chaines étaient l'emblème de cette servitude à laquelle Jérémie voulait qu'on se soumit.

C'est ainsi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour présent à *Darius* un oiseau , une souris , une grenouille & cinq flèches. Cet emblème signifiait que si *Darius* ne fuyait aussi vite qu'un oiseau , qu'une grenouille , qu'une souris , il serait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de Jérémie était celle de l'impuissance , & l'emblème des Scythes était celui du courage.

C'est ainsi que *Sextus Tarquinius* consultant son père , que nous appellons *Tarquin le superbe* , sur la manière dont il devait se conduire avec les Gabiens ; *Tarquin* qui se promenait dans son jardin , ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblème de la tyrannie.

Plusieurs savans ont cru que l'histoire de *Daniel* , du dragon , de la fosse aux sept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger , & l'histoire de l'ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la fosse

aux lions , ne font qu'une allégorie visible , un emblème de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille sur ses serviteurs. Mais il nous semble plus pieux de croire que c'est une histoire véritable , telle qu'il en est plusieurs dans la sainte Ecriture , qui déploie sans figure & sans type la puissance divine : & qu'il n'est pas permis aux esprits prophanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblèmes , aux allégories véritables , indiquées comme telles par la sainte Ecriture elle-même.

(d) *En la trentième année le cinquième jour du quatrième mois , comme j'étais au milieu des captifs sur le fleuve Chobar , les cieux s'ouvrirent , & je vis les visions de DIEU , &c. Le Seigneur adressa la parole à Ezéchiel prêtre , fils de Buzi , dans le pays des Caldéens près du fleuve Chobar , & la main de DIEU se fit sur lui.*

C'est ainsi qu'Ezéchiel commence sa prophétie , & après avoir vu un feu , un tourbillon , & au milieu du feu les figures de quatre animaux ressemblans à un homme , lesquels avaient quatre faces & quatre ailes avec des pieds de veau , & une roue qui était sur la terre & qui avait quatre faces , les quatre parties de la roue allant en même tems , & ne retournant point lorsqu'elles marchaient , &c.

Il dit : *L'esprit entra dans moi , & m'affermir sur mes pieds ; ensuite le Seigneur me dit , (e) Fils de l'homme , mange tout ce que tu trouveras , mange ce livre & va parler aux enfans d'Israël. En même tems j'ouvris la bouche , & il me fit manger ce livre ; & l'esprit entra dans moi & me fit tenir sur mes pieds. Et il me dit , Va te faire enfermer au milieu de ta maison. Fils de l'homme , voici des chaînes dont on te*

(d) Ezéchiel chap. I. (e) Ezéchiel chap. III. v. 1. & suiv.

liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (f) prends une brique, place-la devant toi, & trace dessus la ville de Jérusalem, &c.

Prends aussi un poëlon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu seras devant Jérusalem comme si tu l'assiégeais; c'est un signe à la maison d'Israël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cent quatre-vingt dix jours sur le côté gauche pour les iniquités d'Israël, & de dormir sur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maison de Juda.

Avant d'aller plus loin, transcrivons ici les paroles du judicieux commentateur *Dom Calmet* sur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiël*, qui est à la fois une histoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblème. Voici comment ce savant bénédictin s'explique :

„ Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien de tout
 „ cela qu'en vision, qu'un homme ne peut demeurer si longtems couché sur un même côté sans miracle; que l'Ecriture ne nous marquant point qu'il y ait eu ici du prodige, on ne doit point multiplier les actions miraculeuses sans nécessité; que s'il demeura couché ces trois cent quatre-vingt dix jours, ce ne fut que pendant les nuits; le jour il vaquait à ses affaires. Mais nous ne voyons nulle nécessité ni de recourir au miracle, ni de chercher des détours pour expliquer le fait dont il est parlé ici. Il n'est nullement impossible qu'un homme demeure enchaîné & couché sur son côté pendant trois cent quatre-vingt dix jours. On a tous les jours des expériences qui en prouvent la possibilité, „ lité,

(f) *Ezéchiël*, chap. IV. v. 1. & suiv.

„ lité , dans les prisonniers , dans divers malades , &
 „ dans quelques personnes qui ont l'imagination bles-
 „ sée , & qu'on enchaîne comme des furieux. *Prado*
 „ témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié
 „ & couché tout nud sur son côté pendant plus de
 „ quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision ,
 „ comment les Juifs de la captivité auraient-ils com-
 „ pris ce que leur voulait dire *Ezéchiel* ? comment
 „ ce prophète aurait-il exécuté les ordres de DIEU ?
 „ Il faut donc dire aussi qu'il ne dressa le plan de
 „ Jérusalem , qu'il ne représenta le siège , qu'il ne
 „ fut lié , qu'il ne mangea du pain de différens grains
 „ qu'en esprit & en idée. “

Il faut se rendre au sentiment du savant *Calmet* , qui est celui des meilleurs interprètes. Il est clair que la sainte Ecriture raconte le fait comme une vérité réelle , & que cette vérité est l'emblème , le type , la figure d'une autre vérité.

Prends du froment , de l'orge , des fèves , des lentilles , du millet , de la vesce , fais - en des pains pour autant de jours que tu dormiras sur le côté. Tu mangeras pendant trois cent quatre-vingt dix jours ; (g) tu le mangeras comme un gâteau d'orge , & tu le couvriras de l'excrément qui sort du corps de l'homme. Les enfans d'Israël mangeront ainsi leur pain souillé.

Il est évident que le Seigneur voulait que les Israélites mangeassent leur pain souillé ; il fallait donc que le pain du prophète fût souillé aussi. Cette souillure était si réelle , qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria , (b) *Ab ! ab ! ma vie (mon ame) n'a pas encor été pollue , &c.* Et le Seigneur lui dit , *Va , je te donne de la fiente de bœuf au-lieu de fiente d'homme , & tu la mettras avec ton pain.*

(g) *Ezéchiel* chap. IV. v. 9. & 12. (b) V. 14. & 15.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

G

Il falait donc absolument que cette nourriture fût souillée pour être un emblème , un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec son pain pendant trois cent quatre-vingt dix jours , & ce fut à la fois une réalité & une figure symbolique.

DE L'EMBLÈME D'OOLLA ET D'OLIBA.

La sainte Ecriture déclare expressément qu'Oolla est l'emblème de Jérusalem. (i) *Fils de l'homme , fais connaître à Jérusalem ses abominations ; ton père était un Amorrhéen & ta mère une Cétbéenne.* Ensuite le prophète sans craindre des interprétations malignes , des plaisanteries alors inconnues , parle à la jeune Oolla en ces termes.

Ubera tua intumuerunt , & pilus tuus germinavit , & eras nuda , & confusione plena.

Ta gorge s'enfla , ton poil germa , tu étais nue & confuse.

Et transivi per te , & vidi te , & ecce tempus tuum , tempus amantium : & expandi amictum meum super te , & operui ignominiam tuam , & juravi tibi , & ingressus sum pactum tecum (ait dominus DEUS) & facta es mihi.

Je passai , je te vis , voici ton tems , voici le tems des amans ; j'étendis sur toi mon manteau , je couvris ta vilénie , je te jurai , je fis marché avec toi , dit le Seigneur , & tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tua , fornicata es in nomine tuo ; & exposuisti fornicationem tuam omni transeunti , ut ejus fieres.

(i) Ezéchiél chap. XVI. v. 1. & suiv.

Mais fière de ta beauté tu forniquas en ton nom ,
tu exposas ta fornication à tout passant pour être
à lui.

*Et edificasti tibi lupanar , & fecisti tibi prostibulum
in cunctis plateis.*

Et tu bâtis un mauvais lieu , tu fis une prostitution
dans tous les carrefours.

*Et divisisti pedes tuos omni transeunti , & multipli-
casti fornicationes tuas.*

Et tu ouvris les jambes à tous les passans , & tu mul-
tiplias tes fornications.

*Et fornicata es cum filiis Ægypti , vicinis tuis , mag-
narum carniū ; & multiplicasti fornicationem tuam ,
ad irritandum me.*

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voisins qui
avaient de grands membres , &c. Tu multiplias ta for-
nication pour m'irriter.

L'article d'Oliba , qui signifie *Samarie* , est beau-
coup plus fort & plus éloigné des bienfèances de no-
tre stîle.

*Denudavit quoque fornicationes suas , discooperuit
ignominiam suam.*

Et elle mit à nud ses fornications , & découvrit sa
turpitude.

*Multiplicavit enim fornicationes suas , recordans
dies adolescentiæ suæ.*

Elle multiplia ses fornications comme dans son ado-
lescence.

Et insanivit libidine super concubitus eorum, quorum carnes sunt ut carnes asinorum; & sicut fluxus equorum fluxus eorum.

Et elle fut éprise de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, & dont l'émission est comme l'émission des chevaux.

Ces images nous paraissent licencieuses & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaste. Remarquez attentivement que ces expressions, ces images sont toujours très sérieuses, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie sur le grand objet de la génération. Quand la luxure est condamnée c'est avec les termes propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'OSÉE ET DE QUELQUES AUTRES E M B L È M E S.

On ne regarde pas comme une simple vision, comme une simple figure, l'ordre positif donné par le Seigneur au prophète *Osée* de prendre une prostituée, (*) & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en vision; ce n'est point en vision qu'il fit marché avec *Gomer* fille d'*Ebalaim*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'est point en vision qu'il prit ensuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites pièces d'argent, & une mesure & demi d'orge. La première prostituée signifiait Jérusalem, & la seconde prostituée signifiait Samarie. Mais ces prostitutions, ces trois enfans, ces quinze pièces d'argent, ce boisseau

(*) Voyez les premiers chapitres du petit prophète *Osée*.

& demi d'orge n'en font pas moins des choses très réelles.

Ce n'est point en vision que le patriarche *Salmon* épousa la prostituée *Rahab* ayeule de *David*. Ce n'est point en vision que le patriarche *Juda* commit un inceste avec sa belle-fille *Thamar*, inceste dont naquit *David*. Ce n'est point en vision que *Ruth*, autre ayeule de *David*, se mit dans le lit de *Booz*. Ce n'est point en vision que *David* fit tuer *Urie*, & ravit *Betzabé* dont naquit le roi *Salomon*. Mais ensuite tous ces évènements devinrent des emblèmes, des figures, lorsque les choses qu'ils figuraient furent accomplies.

Il résulte évidemment d'*Ezéchiel*, d'*Osée*, de *Jérémie*, de tous les prophètes juifs, & de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous instruisent des usages caldéens, persans, phéniciens, syriens, indiens, égyptiens; il résulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne ressemblait en rien à notre monde.

Passiez seulement de Gibraltar à Mequinès, les bien-séances ne sont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieux de mer ont tout changé. (Voyez *Figure*.)

EMPOISONNEMENTS.

Répétons souvent des vérités utiles. Il y a toujours eu moins d'empoisonnemens qu'on ne l'a dit; il en est presque comme des parricides. Les accusations ont été communes, & ces crimes ont été très rares. Une preuve, c'est qu'on a pris longtems pour poison ce qui n'en est pas. Combien de princes se sont défaits de ceux qui leur étaient suspects en leur faisant boire du sang de taureau? combien d'autres princes en

ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis ? Tous les historiens anciens & même *Plutarque* l'attestent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait saigner un de mes taureaux, dans l'idée que son sang m'appartenait, puisqu'il était né dans mon étable : (ancienne prétention dont je ne discute pas ici la validité) je bus de ce sang comme *Atrée* & Mlle. de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le sang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, surtout lorsqu'il n'est pas trop gras.

Pourquoi le sang de taureau ferait-il un poison quand le sang de bouquetin passe pour un remède ? Les payfans de mon canton avalent tous les jours du sang de bœuf qu'ils appellent de la *fricassée* ; celui de taureau n'est pas plus dangereux. Soyez sûr, cher lecteur, que *Tbémistocle* n'en mourut pas.

Quelques spéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que sa belle-sœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoisonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait mise dans une jatte de fraises au-lieu de sucre rapé ; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamans, ni celle d'aucune production de la nature qui ne serait pas venimeuse par elle-même, ne pourrait être nuisible.

Il n'y a que les pointes aiguës, tranchantes, actives qui puissent devenir des poisons violens. L'exact observateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microscope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées ; il prétend qu'il les a toujours trouvées semées de ces lames coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes.

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard le duc de *Borgia* faisaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant longtems jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt & aussi violent que celui de la vipère. Un grand apoticaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au-lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit & plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à faire mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apoticaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres & du brigandage; mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même; & cet homme n'est point un Juif; c'était un Syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le second livre des Maccabées dit (a) qu'il s'empoisonna; *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Maccabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne pas croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes Romaines pour faire périr par le

(a) Chap. X. v. 13.

poison , non pas leurs maris , mais en général les principaux citoyens. C'était , dit *Tite-Live* , en l'an 423 de la fondation de Rome ; c'était donc dans le tems de la vertu la plus austère ; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce , quoique le divorce fût autorisé ; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin , ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les poisons , qu'elles s'assemblaient pour en composer , & que sans aucun intérêt apparent elles donnassent ainsi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard dans sa compilation abrégée , se contente de dire que la vertu des dames Romaines se démentit étrangement ; que cent soixante & dix d'entr'elles se mêlant de faire le métier d'empoisonneuses , & de réduire cet art en préceptes , furent tout à la fois accusées , convaincues & punies.

Tite-Live ne dit pas assurément qu'elles réduisirent cet art en préceptes. Cela signifierait qu'elles tinrent école de poisons , qu'elles professèrent cette science , ce qui est ridicule. Il ne parle point de cent soixante & dix professeuses en sublimé corrosif ou en verd-de-gris. Enfin , il n'affirme point qu'il y eût des empoisonneuses parmi les femmes des sénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement sot & raisonneur à Rome comme ailleurs ; voici les paroles de *Tite-Live* :

(b) „ L'année 423 fut au nombre des malheureuses ;
 „ il y eut une mortalité causée par l'intempérie de
 „ l'air , ou par la malice humaine. Je voudrais qu'on
 „ pût affirmer avec quelques auteurs que la corrup-
 „ tion de l'air causa cette épidémie , plutôt que d'at-

(b) I. décade livre VIII.

„tribuer la mort de tant de Romains au poison ,
 „ comme l'ont écrit faussement des historiens pour
 „ décrier cette année. “

On a donc écrit *faussement*, selon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoisonneuses ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? C'est ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi*. Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Une esclave accuse environ soixante & dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poisons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, & elles expirent sur le champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre du supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture ; où *Jupiter* en personne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Castor & Pollux* étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou avec un rasoir, & où *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, disputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guères de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant & même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur ; un bon cuis-

nier est à coup sûr un empoisonneur à la longue , si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson* ministre d'état au département étranger , lorsque son frère était ministre de la guerre , reçut de Londres une lettre d'un fou ; (comme les ministres en reçoivent à chaque poste) ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas , nous dit le marquis d'*Argenson* , c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

MAGIE , ÉVOCATION , SORTILÈGE , &c.

IL n'est guères vraisemblable que toutes ces abominables absurdités viennent , comme le dit *Pinche* , des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Isis* & d'*Osiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des serpens , avec celui de ressusciter un mort , ou de tuer des hommes avec des paroles , ou d'inspirer de l'amour , ou de métamorphoser des hommes en bêtes ?

Enchantement , *incantatio* , vient , dit-on , d'un mot caldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoeia* , *chanson productrice*. Incantatio vient de Caldée ! allons les *Bochard* , vous êtes de grands voyageurs ; vous allez d'Italie en Mésopotamie en un clin d'œil : vous courez chez le grand & savant peuple Hébreu : vous en rapportez tous les livres & tous les usages : vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des superstitions absurdes ne doit-elle pas son origine à des choses naturelles ? Il n'y a guères d'animaux qu'on n'accoutume à venir au

fon d'une musette ou d'un simple cornet pour recevoir sa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ses prédécesseurs, joua de la musette mieux que les autres bergers ; ou bien il se servit du chant. Tous les animaux domestiques accouraient à sa voix. On supposa bien vite que les ours & les tigres étaient de la partie : ce premier pas aisément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* faisaient danser les pierres & les arbres.

Si on fait danser un ballet à des rochers & à des sapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes, lors qu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour construire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des serpens doit avoir une cause encor plus spécieuse. Le serpent n'est point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile est timide. La première chose que fait un serpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'est de se cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'instinct de l'homme est de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il est armé, qu'il sent sa force, & surtout qu'on le regarde.

Loin que le serpent soit avide de sang & de chair, il ne se nourrit que d'herbe, & passe un tems très considérable sans manger : s'il avale quelques insectes comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend service.

Tous les voyageurs disent qu'il y en a de très longs & de très gros ; mais nous n'en connaissons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros serpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veu-

lent manger ; & les chiens ne mordent les passans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un serpent d'un petit enfant ? quel plaisir aurait-il à le mordre ? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les serpens mordent & les écureuils aussi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monstres dans l'espèce des serpens comme dans celle des hommes ; je consens que l'armée de *Régulus* se soit mise sous les armes en Afrique contre un dragon , & que depuis il y ait eu un Normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas sont rares.

Les deux serpens qui vinrent de Tenedos exprès pour dévorer *Laocoon* , & deux grands garçons de vingt ans , aux yeux de toute l'armée Troyenne , sont un beau prodige , digne d'être transmis à la postérité par des vers hexamètres & par des statues qui représentent *Laocoon* comme un géant , & ses grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorsqu'on prenait avec un grand vilain cheval de bois (a) des villes bâties par des Dieux ; lorsque les fleuves remontaient vers leurs sources , que les fleuves étaient changés en fang , & que le soleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occasion.

Tout ce qu'on a conté des serpens était très probable dans des pays où *Apollon* était descendu du ciel pour tuer le serpent *Python*.

Ils passèrent aussi pour être très prudents. Leur prudence consiste à ne pas courir si vite que nous , & à se laisser couper en morceaux.

(a) Le cheval de bois était une machine semblable à ce qu'on appella depuis le *belier*. C'était une longue poutre ,

terminée en tête de cheval : elle fut conservée en Grèce , & *Pausanias* dit qu'il l'a vue.

La morsure des serpens , & surtout des vipères , n'est dangereuse que lorsqu'une espèce de rage a fait fermenter un petit reservoir d'une liqueur extrêmement acre qu'ils ont sous leurs gencives. Hors de-là un serpent n'est pas plus dangereux qu'une anguille.

Plusieurs dames ont apprivoisé & nourri des serpens , les ont placés sur leur toilette , les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un serpent qui ne fait de mal à personne.

Il y a plusieurs sortes de ces reptiles ; & quelques-unes sont plus dangereuses que les autres dans les pays chauds ; mais en général le serpent est un animal craintif & doux ; il n'est pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiser & nourrir des serpens , & les faire venir d'un coup de sifflet comme nous appellons les abeilles , prirent ces gens-là pour des sorciers. Les pîlles & les marfes , qui se familiarisèrent avec les serpens , eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apoticaire du Poitou , qui prennent des vipères par la queue , de se faire respecter aussi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des serpens passa pour une chose constante. La sainte Ecriture même , qui entre toujours dans nos faiblesses , daigna se conformer à cette idée vulgaire. (b) *L'aspic sourd qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du sàvant enchanteur.*

(c) *J'enverrai contre vous des serpens qui résisteront aux enchantemens.*

(b) Psaume LVII.

(c) Jérém. chap. VIII. v. 17.

(d) *Le médifant eft femblable au ferpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement étoit quelquefois affez fort pour faire crever les ferpens. Selon l'ancienne phyfique cet animal étoit immortel. Si quelque rufte trouvait un ferpent mort dans fon chemin , il falait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rampitur anguis.

ENCHANTEMENT DES MORTS, OU ÉVOCATION.

Enchanter un mort , le reffufciter , ou s'en tenir à évoquer fon ombre pour lui parler , étoit la chofe du monde la plus fimple. Il eft très ordinaire que dans fes rêves on voye des morts , qu'on leur parle , qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le fommeil , pourquoi ne les verra - t - on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un efprit de *Python*. Et pour faire agir cet efprit de *Python* , il ne faut qu'être un fripon , & avoir à faire à un efprit faible ; or perfonne ne niera que ces deux chofes n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts étoit un des plus fublimes myftères de la magie. Tantôt on faisait paffer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui fe mouvait par des refforts dans un lieu un peu obfcur , tantôt le forcier ou la forcière fe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre , & fa parole fuffifait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameufe pythoniffe d'Endor a toujours été un grand fujet de difpute entre les pères de l'églife. Le fage *Théodore* dans fa queftion LXII. fur le livre des Rois , affure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en - bas ; & que

(d) *Ecclefiafte.*

ce qui effraya la pythonisse , ce fut que *Samuel* était sur ses jambes.

St. Augustin interrogé par *Simplicien* , lui répond dans le second livre de ses questions , qu'il n'est pas plus extraordinaire de voir une pythonisse faire venir une ombre que de voir le diable emporter JESUS-CHRIST sur le pinacle du temple & sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de *Python* , en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très tard & qu'ils avaient presque tout pris dans les fables grecques ; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

DES AUTRES SORTILÈGES.

Quand on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles , on peut à plus forte raison faire mourir des vivans , ou du moins les en menacer , comme le *Médecin* malgré lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les forciers n'eussent le pouvoir de faire mourir les bestiaux ; & il falait opposer sortilège à sortilège pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous sommes , sortis à peine de la barbarie ! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des forciers dans toute l'Europe ; & on vient encor de brûler une forcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles & certaines cérémonies suffisent pour faire périr un troupeau de moutons , pourvu qu'on y ajoute de l'arsenic.

L'Histoire critique des cérémonies superstitieuses par *Le Brun* de l'oratoire , est bien étrange ; il veut combattre le ridicule des sortilèges , & il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il prétend que *Marie Bucaille* la forcière , étant en prison à Vallogne , parut à quelques lieues de-là dans le même

tems , selon le témoignage juridique du juge de Vallogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie condamnés à être pendus & brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été assez fots pour se croire forciers , & assez méchans pour mêler des poisons réels à leurs forcelleries imaginaires.

Le père *Le Brun* proteste (e) qu'il y eut beaucoup de *surnaturel dans leur fait* , & qu'ils furent pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accusés dûement atteints & convaincus de superstitions , d'impiétés , sacrilèges , prophanaçons , empoisonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce soient les prophanaçons qui aient fait périr les animaux : il dit , que ce sont les empoisonnemens. On peut commettre un sacrilège sans être forcier , comme on empoisonne sans être forcier.

D'autres juges firent brûler , à la vérité , le curé *Gaufredi* , & ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ses pénitentes. Le curé *Gaufredi* croyait aussi en avoir obligation au diable ; mais c'était en 1611 : c'était dans le tems où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-dessus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encor de nos jours quelques-uns de cette espèce , comme le jésuite *Girard* , l'ex-jésuite *Nonotte* , le jésuite *Du Plessis* , l'ex-jésuite *Malagrida* ; mais cette espèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie* , c'est-à-dire des hommes métamorphosés en loups par des enchantemens , il suffit

(e) Voyez le procès des bergers de Brie , depuis la page 516.

suffit qu'un jeune berger, ayant tué un loup, & s'étant revêtu de sa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup se soit répandue dans toute la province, & de là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(f) *His ego sæpè lupum feri & se condere sylvis*
Marin, sæpè animas inis excire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois :
 Du creux de leurs tombeaux j'ai vu sortir des ames.

Voir un homme loup est une chose curieuse ; mais voir des ames est encor plus beau. Des moines du mont Cassin ne virent-ils pas l'ame de *St. Bénédict*, ou *Benoit* ? Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de *St. Martin* ? Des moines de St. Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel* ?

ENCHANTEMENT POUR SE FAIRE AIMER.

Il y en eut pour les filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome, & dans Alexandrie ; & ils en vendent encor en Alie. Vous trouverez quelques-uns de ces secrets dans le petit *Albert* ; mais vous vous mettrez plus au fait, si vous lisez le plaidoyer qu'*Apulée* composa lorsqu'il fut accusé par un chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir enforcélée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était servi principalement de certains poissons, attendu que *Vénus* étant née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de vervenne, de tœnia, de l'hippomane qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous *boche-queue*, en latin, *motacilla*.

(f) *Ecloga VIII.*

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

H

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages , des pattes d'écrevisses , des hérissons de mer , des huîtres cannelées , du calmar qui passe pour avoir beaucoup de semence , &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi ! dit-il , si elle m'avait appelé *consul* , serais-je consul pour cela ?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puissant ; on l'appellait la *plante aphrodisia* , *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage ; c'est l'*eruca* des Latins : (g) *Et venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons surtout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux débauchés se sont servis de mouches cantarides , qui portent en effet aux parties génitales ; mais qui portent beaucoup plus à la vessie , qui l'excorient & qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse & la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque tems pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-mâtres vieilliss avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat , on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris , amabilis esto.

Pour être aimé , soyez aimable.

(g) *Martial*.

E N F E R.

*I**nferum*, souterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique & la première métaphysique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens , beaucoup plus anciens , qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempsychose , ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonois , les Coréens , les Chinois , les peuples de la vaste Tartarie orientale & occidentale , ne furent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs avec le tems firent du souterrain un vaste royaume , qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'état , trois femmes de charge nommées les *furies* , trois parques pour filer , dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte , on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'état *Minos* , *Eaque* & *Radamante* , l'un jugeait la Grèce , l'autre l'Asie mineure , (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie) le troisième était pour l'Europe.

Les poètes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'*Enéide* , parce qu'alors le sérieux convient à son sujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ses géorgiques.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,
Atque metus omnes Et inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !*

H ij

Heureux qui peut sonder les loix de la nature ,
 Qui des vains préjugés fonte aux pieds l'imposture ,
 Qui regarde en pitié le Styx & l'Acheron ,
 Et le triple Cerbère & la barque à Caron !

On déclamaient sur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade* , auxquels quarante mille mains applaudissaient.

*Tanara & aspero
 Regnum sub domino limen & obfideus
 Custos , non facili Cerberus ostio.
 Rumores vacui , verbaque inania ,
 Et par sollicito fabula somnio.*

Le palais de Pluton , son portier à trois têtes ,
 Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes ;
 Le Styx , le Phlegeton font des contes d'enfans ,
 Des songes importuns , des mots vides de sens.

Lucrèce , *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron* , *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raisonne encore plus philosophiquement qu'eux tous. (a) „ Celui „ qui craint la mort craint ou d'être privé de tout „ sens , ou d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu „ n'as plus tes sens tu ne feras plus sujet à aucune „ peine , à aucune misère. Si tu as des sens d'une „ autre espèce , tu feras une autre créature. “

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant par la contradiction attachée à l'espèce humaine , & qui semble faire la base de notre nature , dans le tems même que *Cicéron* disait publiquement , *Il n'y a point de vieille femme qui croye ces inepties* , *Lucrèce* avouait que ces

(a) Liv. VIII. N°. 62.

idées faisaient une grande impression sur les esprits ;
il vient , dit - il , pour les détruire.

*Si certum finem esse viderent
Ærumnarum homines , aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obfistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi nulla facultas ;
Æternas quoniam penas in morte timendum est.*

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur ,
On soutiendrait sa peine , on combattrait l'erreur ,
On pourrait supporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand supplice elle est , dit-on , suivie.
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple
les uns riaient de l'enfer , les autres en tremblaient. Les
uns regardaient *Cerbère* , les furies & *Pluton* comme
des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter
des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme
chez nous.

*Et quocunque tamen miseri venere , parentant
Et nigras mactant pecudes , & manibus divo
Inferias mittunt , multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.*

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent *Pluton* de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un belier noir coule sous leurs couteaux ;
Plus ils sont malheureux , & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient pas aux fa-
bles des enfers , voulaient que la populace fût con-
tenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres ,
tel fut le politique historien *Polybe*. *L'enfer* , dit-il ,
est inutile aux sages , mais nécessaire à la populace
insensée.

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (b) Tous les hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer, non pas la doctrine des poètes payens, non pas celle des prêtres Egyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée; (c)
 „ Quiconque appellera son frère *Raca* fera condamné
 „ par le sanhédrin; mais celui qui l'appellera *sou* sera
 „ condamné au *gebenei binnon*, gehenne du feu.

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dit des injures; car il n'appartenait qu'à lui comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipère*.

Secondement que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer: car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

(b) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, semble se méprendre étrangement, en citant le Deutéronome au chapitre XXXII. v. 22 & suivans; il n'y est pas plus question d'enfer que de mariage & de danse. On fait parler DIEU ainsi; „ Ils „ m'ont provoqué dans celui „ qui n'était pas leur Dieu, „ & ils m'ont irrité dans „ leurs vanités; & moi je

„ les provoquerai dans celui „ qui n'est pas mon peuple, „ & je les irriterai dans une „ nation folle. — Un feu s'est „ allumé dans ma fureur, & „ il brûlera jusqu'au bord du „ souterrain, & il dévorera „ la terre avec ses germes, „ & il brûlera les racines des „ montagnes. — J'accumulerai les maux sur eux; je „ viderai sur eux mes flèches; je les ferai mourir „ de faim; les oiseaux les

Il dit ailleurs, (d) „ Si quelqu'un sert d'achopement
 „ aux faibles qui croient en moi , il vaudrait mieux
 „ qu'on lui mit au cou une meule afinatre , & qu'on
 „ le jettât dans la mer.

„ Et si ta main te fait achopement , coupe-la ; il
 „ est bon pour toi d'entrer manchot dans la vie ,
 „ plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextin-
 „ guible , où le ver ne meurt point , & où le feu ne
 „ s'éteint point.

„ Et si ton pied te fait achopement , coupe ton
 „ pied ; il est bon d'entrer boiteux dans la vie éter-
 „ nelle , plutôt que d'être jetté avec tes deux pieds
 „ dans la gehenna inextinguible , où le ver ne meurt
 „ point , & où le feu ne s'éteint point.

„ Et si ton œil te fait achopement , arrache ton
 „ œil ; il vaut mieux entrer borgne dans le royau-
 „ me de DIEU , que d'être jetté avec tes deux yeux
 „ dans la gehenna du feu , où le ver ne meurt point ,
 „ & où le feu ne s'éteint point.

„ Car chacun fera salé par le feu , & toute vic-
 „ time sera salée par le fel.

„ Le fel est bon ; que si le fel s'affadit avec quoi
 „ salerez-vous ?

„ dévoreront d'une morsure
 „ amère ; j'enverrai contre
 „ eux les dents des bêtes
 „ avec la fureur des reptiles
 „ & des serpens. Le glaive
 „ les dévastera au-dehors , &
 „ la frayeur au-dedans , eux
 „ & les garçons , & les filles ,
 „ & les enfans à la mam-
 „ melle avec les vieillards.“

Y a-t-il là , s'il vous plaît ,
 rien qui désigne des châti-
 mens après la mort ? des her-

bes sèches , des serpens qui
 mordent , des filles & des en-
 fans qu'on tue , ressemblent-
 ils à l'enfer ? N'est-il pas
 honteux de tronquer un pas-
 sage pour y trouver ce qui
 n'y est pas ? Si l'auteur s'est
 trompé on lui pardonne ; s'il
 a voulu tromper il est inex-
 cusable.

(c) Matthieu chap. V. v. 2.

(d) St. Marc chap. IX.
 v. 42. & suivans.

H iiii

„ Vous avez dans vous le sel , conservez la paix
„ parmi vous. “

Il dit ailleurs sur le chemin de Jérusalem , (e)
„ Quand le père de famille sera entré & aura fermé
„ la porte , vous resterez dehors , & vous heurterez ,
„ disant , Maître , ouvrez-nous ; & en répondant il
„ vous dira , *Nescio vos* , d'où êtes-vous ? & alors
„ vous commencerez à dire , Nous avons mangé &
„ bu avec toi , & tu as enseigné dans nos carrefours ;
„ & il vous répondra *nescio vos* , d'où êtes-vous ?
„ ouvriers d'iniquités ! & il y aura pleurs & grince-
„ mens de dents , quand vous verrez *Abraham , Isaac ,*
„ *Jacob* & tous les prophètes , & que vous serez
„ chassés dehors. “

Malgré les autres déclarations positives émanées
du Sauveur du genre-humain , qui assurent la dam-
nation éternelle de quiconque ne sera pas de notre
église , *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'é-
ternité des peines.

Les fociniens les rejettent , mais ils font hors du
giron. Les luthériens & les calvinistes , quoiqu'éga-
rés hors du giron , admettent un enfer sans fin.

Il n'y a pas longtems qu'un théologien calviniste
nommé *Petit-Pierre* , prêcha & écrivit que les dam-
nés auraient un jour leur grace. Les autres minis-
tres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La dispute
s'échauffa ; on prétend que le roi leur souverain leur
manda que puisqu'ils voulaient être damnés sans re-
tour , il le trouvait très bon , & qu'il y donnait les
mains. Les damnés de l'église de Neuchâtel dépo-
sèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer
pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui
dit , Mon ami , je ne crois pas plus à l'enfer éter-

(e) St. Luc chap. XIII.

nel que vous ; mais fachez qu'il est bon que votre servante , votre tailleur , & surtout votre procureur y croient.

J'ajouterai pour l'*illustration* de ce passage, une petite exhortation aux philosophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai , Messieurs , nous ne passons pas notre vie avec *Cicéron* , *Atticus* , *Caton* , *Marc-Aurèle* , *Épictète* , le chancelier de l'*Hôpital* , *La Motte le Vayer* , *Des-Ivetaux* , *René Descartes* , *Newton* , *Locke* , ni avec le respectable *Bayle* , qui était si au-dessus de la fortune ; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoza* , qui n'ayant rien , rendit aux enfans du grand pensionnaire *De With* une pension de trois cent florins que lui faisait le grand *De With* , dont les Hollandais mangèrent le cœur , quoi qu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne sont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne sont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts si religieusement , tandis que les plus graves personnages les violaient. En un mot , messieurs , tout le monde n'est pas philosophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens , brutaux , yvrognes , voleurs. Prêchez-leur , si vous voulez , qu'il n'y a point d'enfer , & que l'ame est mortelle. Pour moi , je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent : j'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageusement volé par ses ouailles , leur dit à son prône ; Je ne fais à quoi pensait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'est un excellent livre pour les fots que le *Pédagogue chrétien* composé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS , & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons

DIEU merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de sens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157 édition in-4°) qu'un ministre d'état de la reine *Elizabeth* nommé le *baron de Honsden*, qui n'a jamais existé, prédit au secrétaire d'état *Cecil* & à six autres conseillers d'état qu'ils seraient damnés & lui aussi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il est probable que *Cecil* & les autres conseillers n'en crurent point le baron de *Honsden*; mais si ce prétendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pû le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des loix, celui même de la Divinité qui veut sans doute que l'on soit juste, soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

E N F E R S.

N^Otre confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la descente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'est un article de foi très important: il est expressément spécifié dans le symbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré; car il ne se trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le symbole intitulé des apôtres, n'est, comme nous l'avons observé, que du tems des savans prêtres *Jérôme*, *Augustin* & *Rufin*.

On estime que cette descente aux enfers de notre Seigneur, est prise originairement de l'évangile de Nicodème, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile , le prince du Tartare & Sathan , après une longue conversation avec Adam , Enoch , Elie le Thesbite & David , *entendent une voix comme le tonnerre , & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare ; Maintenant , très vilain & très sale prince de Penfer , ouvre tes portes , & que le roi de gloire entre &c. : disant ces mots au prince , le Seigneur de Majesté survint en forme d'homme , & il éclaira les ténèbres éternelles , & il rompit les liens indissolubles ; & par une vertu invincible , il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes , & dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec *St. Michel* , il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius* , qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caiphe* , & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St. Paul*.

Cet évangile de Nicodème n'a depuis longtems aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *St. Pierre* à la fin du chapitre III. *parce que le CHRIST est mort une fois pour nos péchés , le juste pour les injustes , afin de nous offrir à DIEU , mort à la vérité en chair , mais ressuscité en esprit par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron , Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue en disant qu'il le mena d'abord en enfer , & ensuite en paradis.

*Eusèbe de Césarée dit (a) que „ JESUS quitta son
 „ corps sans attendre que la mort le vint prendre ;
 „ qu'au contraire , il prit la mort toute tremblante ,
 „ qui embrassait ses pieds & qui voulait s'enfuir ;
 „ qu'il l'arrêta , qu'il brisa les portes des cachots où
 „ étaient renfermées les âmes des saints ; qu'il les en
 „ tira , les ressuscita , se ressuscita lui-même , & les
 „ mena en triomphe dans cette Jérusalem céleste ,
 „ laquelle descendait du ciel toutes les nuits , & fut
 „ vue par St. Justin.*

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St. Thomas* assure dans sa somme , (b) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin & judicieux Calmet. *Nous soutenons* , dit-il dans sa dissertation sur cette grande question , *que les saints qui ressuscitèrent après la mort du Sauveur , moururent de nouveau pour ressusciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les prophanes gentils imitassent par anticipations , ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les Dieux ressuscitèrent *Pelops* , qu'*Orphée* tira *Euclidice* des enfers , du moins pour un moment ; qu'*Hercule* en délivra *Alceste* , qu'*Esculape* ressuscita *Hippolite* &c. &c. Distinguons toujours la fable de la vérité , & soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne , comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

ENTERREMENT.

EN lisant par un assez grand hazard les canons d'un concile de Brague , tenu en 563 , je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans

(a) Evangile chap. II.

(b) III. part. quest. LIII.

les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De-là je conclus que dès ces premiers siècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière distinguée : je peux me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère & ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, & pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une suite d'ayeux en chair & en os dans son cabinet. Il est dit même, qu'on mettait souvent en gages chez l'usurier, le corps de son père & de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mit en gages la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la transportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui se trouvaient à point nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, & qu'elle était digne de passer dans la barque moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche. Un mort ne peut guères à la fois faire une promenade sur l'eau & chez un usurier, ou rester dans le cabinet de son héritier. Ce sont-là de ces petites contradictions de l'antiquité que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut fouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des mausolées malgré la loi des douze tables qui en faisait une défense expresse.

Aujourd'hui , quelques papes ont leurs maufolées dans St. Pierre , mais ils n'empuantissent pas l'église , parce qu'ils sont très bien embaumés , enfermés dans de belles caisses de plomb , & recouverts de gros tombeaux de marbre , à travers lesquels un mort ne peut guères transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome , ni dans le reste de l'Italie , aucun de ces abominables cimetières entourer les églises ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence , & les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité. Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes , qui ne font point au niveau ; on les a levées mille fois pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passiez par le charnier qu'on appelle *St. Innocent* ; c'est un vaste enclos consacré à la peste ; les pauvres qui meurent très souvent de maladies contagieuses y sont enterrés pêle - mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens ; une vapeur épaisse , cadavereuse , infectée s'en exhale ; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voierie est l'opéra , le palais-royal , le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés , & on entasse depuis douze cent ans dans la même ville , les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu depuis trois ans contre ces abus aussi dangereux qu'infames , n'a pu être exécuté , tant l'habitude & la sottise ont de

force contre la raison & contre les loix. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne se corrige point. Paris sera encor longtems un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée , & de la barbarie la plus dégoûtante.

Verfailles vient de donner un exemple qu'on devrait suivre partout ; un petit cimetière d'une paroisse très nombreuse infectait l'église , & les maisons voisines. Un simple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ses concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie , on a présenté requête au conseil. Enfin le bien public l'a emporté sur l'usage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de distance.

E N T O U S I A S M E.

CE mot grec signifie *émotion d'entrailles , agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs , la dilatation & le resserrement des intestins , les violentes contractions du cœur , le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau , quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*entousiasme* , de trouble des entrailles , aux contorsions de cette pythie qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'*Apollon* par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par entousiasme ? que de nuances dans nos affections ! approbation , sensibilité , émotion , trouble , saisissement , passion , emportement , démence , fureur , rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante ; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému & ne remarque rien , une femme pleure , un autre jeune homme est si transporté , que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entoufiasme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire , allait au combat tranquillement comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'entoufiasme de cette passion ; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie , c'est que l'entoufiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'entoufiasme , il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action , a dans ses yeux , dans sa voix , dans ses gestes , un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elizabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre sans une permission signée de sa main , pour conserver la paix dans son royaume.

St. Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du désert , après avoir lu des romans. Le voilà saisi d'un double entoufiasme , il devient chevalier de la vierge *Marie* , il fait la veille des armes , il veut se battre pour sa dame , il a des visions ; la vierge lui apparaît & lui recommande son fils ; elle lui dit , que sa société ne doit porter d'autre nom que celui de J E S U S.

Ignace communique son entoufiasme à un autre Espagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont
il

il n'entend point la langue , de - là au Japon , fans qu'il puiſſe parler japonois ; n'importe , ſon entouſiaſme paſſe dans l'imagination de quelques jeunes jéſuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres , & qu'il n'ait reſſuſcité ſept ou huit morts pour le moins. Enfin , l'entouſiaſme devient ſi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés ; l'entouſiaſme alors eſt parvenu à ſon dernier degré qui eſt le fanatiſme ; & ce fanatiſme eſt devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes prières , s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres , l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama* , & il ne manque pas de le voir en ſonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé , des étincelles ſortent de ſes yeux , il voit *Brama* reſplendiſſant de lumière , il a des extaſes , & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'entouſiaſme ; la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'ivreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon.

L'entouſiaſme eſt précifément comme le vin ; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins , & de ſi violentes vibrations dans les nerfs , que la raiſon en eſt tout - à - fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes qui ne faiſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité ; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence , & ſurtout dans la poéſie ſublime. L'entouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poètes.

Queſt. ſur l'Encycl. Tom. IV.

I

Cet entousiasme raisonnable est la perfection de leur art, c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux ; & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'entousiasme ? c'est qu'un poète dessine d'abord l'ordonnance de son tableau ; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractère des passions ? alors l'imagination s'échauffe, l'entousiasme agit : c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'entousiasme est admis dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment : quelquefois même il se fait place jusques dans l'épique, témoin ces vers de la dixième épique de *Virgile*.

*Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire : libet Partio torquere Cydonia cornu
Spicula ; tamquam hæc ſint noſtri medicina furoris ,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.*

Le ſtyle des épîtres, des ſatyres réprouve l'entousiasme ; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'entousiasme ; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieufes. Jettez les yeux ſur la plupart des ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place

Du fier meurtrier de Clitus :
 Vous verrez un roi respectable ,
 Humain , généreux , équitable ,
 Un roi digne de vos autels ;
 Mais à la place de Socrate ,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels.

Ce couplet est une courte dissertation sur le mérite personnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'est un sentiment particulier , un paradoxe. Il n'est point vrai qu'*Alexandre* sera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce , qui subjuga l'Asie , qui pleura *Darius* , qui punit ses meurtriers , qui respecta la famille du vaincu , qui donna un trône au vertueux *Abdolomine* , qui rétablit *Porus* , qui bâtit tant de villes en si peu de tems , ne fera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'histoire ,
 Doit peut-être toute sa gloire
 À la honte de son rival :
 L'inexpérience indocile
 Du compagnon de Paul-Emile
 Fit tout le succès d'Annibal.

Voilà encor une réflexion philosophique sans aucun entousiasme. Et de plus, il est très faux que les fautes de *Varron* aient fait tous les succès d'*Annibal* ; la ruine de Sagunte , la prise de Turin , la défaite de *Scipion* père de l'Africain , les avantages remportés sur *Sempronius* , la victoire de Trébie , la victoire de Trazimène , & tant de savantes marches , n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes , où *Varron* fut vaincu , dit-on , par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes , celle où il régné le plus grand enthousiasme , qui ne s'affaiblit jamais , & qui ne tombe ni dans le faux , ni dans l'ampoulé , est le *Timothée* , ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden* : elle est encor regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable , dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & si on avait eu un musicien digne du poète , ce serait le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme , c'est de se livrer à l'ampoulé , au gigantesque , au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

Où suis - je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste , quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclorre :
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et pour réparer ses ruines ,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très injuste du *Poème des saisons* de Mr. de *St. Lambert* , & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par Mr. *De Lisle*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans , & à louer ce qui est condamnable dans les morts , veut faire admirer cette strophe.

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main ,

- Et sur les monceaux de piques ,
De corps morts , de rocs , de briques ,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'apperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très désagréable ; que ce n'est point un grand effort de monter sur des briques , que l'image de briques est très faible après celle des morts ; qu'on ne monte point sur des monceaux de piques , & que jamais on n'a entassé de piques pour aller à l'afaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin sur des rocs ; qu'il falait dire , *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers , au milieu des armes brisées , & sur des morts entassés* ; alors il y aurait eu de la gradation , de la vérité , & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par son mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut pour s'ériger en critique être un *Quintilien* , un *Rollin* ; il ne faut pas avoir l'insolence de dire cela est bon , ceci est mauvais , sans en apporter de preuves convaincantes. Ce ne ferait plus ressembler à *Rollin* dans son *Traité des études* , ce ferait ressembler à *Fréron* , & être par conséquent très méprisable.

E N V I E.

O N connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse , & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

„ Le potier porte envie au potier , l'artisan à l'arti-
„ san , le pauvre même au pauvre , le musicien au

„ musicien , (ou si l'on veut donner un autre sens au mot *Aoidos*) le poète au poète. “

Longtems avant *Hésiode* , Job avait dit , *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville* auteur de la fable des abeilles , est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose , une passion très utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif ; qu'on la découvre dans tous les enfans ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez - vous que vos enfans se haïssent , caressez l'un plus que l'autre ; le secret est infaillible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules , & la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés , & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel Ange pouvait dire à *Raphaël* , Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encor mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié , vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape , vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis , & de succulens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer dans mon tableau du jugement dernier. Allez , votre envie est très louable , vous êtes un brave envieux , soyons bons amis.

Mais si l'envieux est un misérable sans talens, jaloux du mérite comme les gueux le sont des riches; si pressé par l'indigence comme par la turpitude de son caractère, il vous fait des nouvelles du parnasse, des lettres de madame la comtesse, des années littéraires, cet animal étale une envie qui n'est bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enforçelait les gens qui le regardaient. Ce sont plutôt les envieux qui sont enforçelés.

Descartes dit que l'envie pousse la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, & la bile noire qui vient de la rate, laquelle se répand du cœur par les artères &c. Mais comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate, *Descartes* en parlant ainsi semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, polisson en théologie, qui accusa *Descartes* d'athéisme, était très malade de la bile noire; mais il savait encor moins que *Descartes*, comment sa détestable bile se répandait dans son sang.

Madame *Pernelle* a raison :

Les envieux mourront; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe, qu'il faut mieux faire envie que pitié. Faisons donc envie autant que nous pourons.

E P I G R A M M E.

C E mot veut dire proprement *inscription*; ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque sont pour la plupart fines & gra-

I iiij

cieuses ; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées , & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

Un peu de miel , un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule est bien plus cher , il est bien moins traitable ,
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu sera propice.
Qu'il soit béni ! mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !



SUR LAIS QUI REMET SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VENUS.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle ,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais , ni telle que je suis.



SUR UNE STATUE DE VENUS.

Oui , je me montrai toute nue
Au Dieu Mars , au bel Adonis ,
A Vulcain même , & j'en rougis ;
Mais Praxitèle ! où m'a - t - il vue ?



SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

Le fatal couroux des Dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le sculpteur a fait bien mieux ,
Il a fait tout le contraire.

SUR DES FLEURS A UNE FILLE GRECQUE,
QUI PASSAIT POUR ÊTRE FIERE.

Je fais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égalér vos appas ,
Ne vous énorgueillissez pas ,
Le tems vous fannera comme elles.

SUR LEANDRE QUI NAGEAIT VERS LA TOUR D'HERO
PENDANT UNE TEMPÊTE.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant , difait aux orages ,
Laissez - moi gagner les rivages ,
Ne me noyez qu'à mon retour.



A travers la faiblesse de la traduction , il est aisé d'entrevoir la délicatesse & les graces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles sont différentes des grossières images trop souvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial* !

At nunc pro cervo mentula supposita est . . .

Uxor te cummos nescis habere duos.

Marot en a fait quelques - unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne suis ce que j'ai été
 Et ne le saurai jamais être ,
 Mon beau printems & mon été
 Ont fait le saut par la fenêtre.
 Amour , tu as été mon maître ,
 Je t'ai servi sur tous les Dieux.
 Oh ! si je pouvais deux fois naître ,
 Comme je te servirais mieux !

Sans le printems & l'été qui font *le saut par la fen-*
être , cette épigramme serait digne de *Callimaque*.

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau que tant
 de gens de lettres ont si souvent répété.

Au bon vieux tems un train d'amour régnait
 Qui sans grand art & dons se demenait ,
 Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
 C'était donner toute la terre ronde ,
 Car seulement au cœur on se prenait ;
 Et si par cas à jouir on venait ,
 Savez - vous bien comme on s'entretenait ?
 Vingt ans , trente ans , cela durait un monde

Au bon vieux tems.

Or est passé ce qu'amour ordonnoit , (*a*)
 Rien que pleurs feints , rien que changes on voit ,
 Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde ,
 Il faut premier que l'amour on refonde ,
 Et qu'on le mène ainsi qu'on le menait

Au bon vieux tems.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux , dont
 le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les

(*a*) Il est évident qu'alors
 on prononçait tous les *oi* ru-
 dement , *prenoît* , *démenoît* , *or-*
donnoît , & non pas *ordonnait* ,
démenait , *prenait* , puisqûe ces

terminaisons rimaient avec
voit. Il est évident encor qu'on
 se permettait les *bâillemens* ,
 les *hyatus*.

mots qui commencent ce petit poëme , font une invention gothique & puérile , & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuses par ces niaiseres difficiles.

Ensuite je demanderais ce que c'est qu'un *train d'amour qui régne* , un *train qui se démène sans dons*. Je pourais demander si *venir à jouir par cas* , font des expressions délicates & agréables ; si *s'entretenir & se fonder à aimer* , ne tiennent pas un peu de la barbarie du tems , que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ses petites poësies.

Je penserais que *refondre l'amour* est une image bien peu convenable , que si on le refond on ne le mène pas ; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot* , Que ne le refonds-tu toi-même ? quel gré te saura-t-on d'un amour tendre & constant , quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage semble consister dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I* !

Ton vieux couteau Pierre Martel , rouillé
Semble ton nez ja retraits & mouillé ,
Et le faureau tant laid où tu l'engaines
C'est que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il est lié
C'est qu'attaché seras & marié ,
Quant au manche de corne connaît-on
Que tu seras cornu comme un mouton
Voilà le sens , voilà la prophétie.
De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme ? est-ce un matelot yvre dans un cabaret ?

Marot malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines , & sur des obscénités , sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée à qui le sujet plait beaucoup plus que le stile. Changez d'objet , mettez d'autres acteurs à la place ; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

EPIPHANIE.

LA VISIBILITÉ , L'APPARITION , L'ILLUSTRATION , LE RELUISANT.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois , ou trois mages qui vinrent d'Orient , conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Épiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois ? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous ? Il y en avait un , dit-on , qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages ; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre partout la fête des rois , & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois , & non pas le gâteau des mages. On crie *le roi boit* , & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs , comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or , d'encens & de myrrhe , il fallait bien qu'ils fussent de très grands seigneurs. Les mages de ce tems-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du tems du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St. Ambroise* & *St. Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : *Les rois de Tarsis & des isles lui offriront des présents. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgat*, *Saraim* ; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard*, *Melchior* & *Baltazar*. L'évêque *Oforius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages ; & que ce roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Ste. Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie* ? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présents. Ils se fondent sur l'*Evangile de l'enfance*, dans lequel il est dit, que *Joseph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'*Evangile de Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* & *Gestas*.

Le même *Evangile de l'enfance*, dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile assure que cette visite des trois mages avait été prédite par *Zoradast* qui est le même que nous appelons *Zoroastre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend

que la somme devait être très forte , & que trois rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas* , qui servant de maitre-d'hôtel devint un fripon , & vola tout le trésor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie qui fut d'abord instituée par l'église grecque , comme le nom le porte , & ensuite célébrée par l'église latine.

E P O P É E ,

P O É M E É P I Q U E .

PUisque *épos* signifiait *discours* chez les Grecs , un poème épique était donc un discours ; & il était en vers parce que ce n'était pas encor la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre , & n'en est pas moins vrai. Un *Phérécite* passe pour le premier Grec qui se soit servi tout uniquement de la prose pour faire une histoire moitié vraie , *a*) moitié fautive , comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée , *Linus* , *Tamiris* , *Musée* , prédécesseurs d'*Homère* , n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode* qui était certainement contemporain d'*Homère* , ne donne qu'en vers sa théogonie & son poème des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poésie , une maxime ressemblée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire , que les loix , les oracles , la morale , la théologie , tout était en vers.

(*a*) Moitié vraie , c'est beaucoup.

D' H É S I O D E.

Il fit usage des fables qui depuis longtems étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succinte dont il parle de *Prométhée* & d'*Épimétée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologiftes ont fait confister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre fuprême.

Tâchons de préfenter ici au lecteur une imitation de la fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chofe aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Héfiodé*; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.

Il prit le feu facré, qui n'appartient qu'aux Dieux.

Il en fit part à l'homme; & la race mortelle

De l'efprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.

Perfide! s'écria Jupiter irrité,

Ils feront tous punis de ta témérité;

Il appella Vulcain; Vulcain créa Pandore.

De toutes les beautés qu'en Vénus on adore

Il orna mollement fes membres délicats;

Les amours, les defirs forment fes premiers pas.

Les trois graces & Flore arrangent fa coëffure,

Et mieux qu'elles encor elle entend la parure.

Minerve lui donna l'art de perfuader;

La fuperbe Junon celni de commander.

Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,

A trahir fes amans, à cabaler, à nuire;

Et par fon écolière il fe vit furpaffé.

Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiffé,

De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême :

Voilà votre supplice , & j'ordonne qu'on l'aime. (a)

Il envoie à Pandore un écrin précieux ;

Sa forme & son éclat éblouissent les yeux ;

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !

De la bonté des Dieux c'est un gage fidèle ;

C'est-là qu'est renfermé le fort du genre-humain.

Nous ferons tous des dieux . . . elle l'ouvre ; & soudain

Tous les fléaux ensemble inondent la nature.

Hélas ! avant ce tems , dans une vie obscure ,

Les mortels moins instruits étaient moins malheureux ;

Le vice & la douleur n'osaient approcher d'eux ;

La pauvreté , les soins , la peur , la maladie

Ne précipitaient point le terme de leur vie.

Tous les cœurs étaient purs , & tous les jours sereins , &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi , qu'il serait supérieur à *Homère* !

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux , dont il est le premier qui ait parlé , (du moins parmi les auteurs anciens qui nous restent.) Le premier âge est celui qui précéda *Pandore* , tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer est celui du siège de Thèbes & de Troye. *Je suis* , dit-il , *dans le cinquième* , & *je voudrais n'être pas né*. Que d'hommes accablés par l'envie , par le fanatisme , & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Hésiode* !

C'est dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués , comme , *le potier est jaloux du potier* ; & il ajoute , *le musicien du musicien* , & *le pauvre même du pauvre*. C'est-là qu'est l'original de cette fable du rossignol tombé dans les

(a) On a placé ici ces vers d'*Hésiode* , qui sont dans le texte , avant la création de *Pandore*.

les serres du vautour. Le rossignol chante en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Hésiode* ne conclut pas, *que votre affamé n'a point d'oreilles* ; mais que les tyrans ne sont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la société ; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'iniquité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court & aisé. Celui de la vertu est long & difficile ; mais près du but il est délicieux.

DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a aussi de très beaux morceaux dans sa *Théogonie*. L'amour qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née sur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'amour, unit le ciel, la mer & la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère* ? Il me semble qu'à mérite égal *Homère* dut être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires sur les Asiatiques leurs éternels ennemis.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

K

nels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son tems dans l'Achaïe & dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus florissante nation qui fût encor connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville , point de famille qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que longtems après lui , quelques différends entre des villes grecques au sujet des terrains limitrophes , furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après sa mort le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encor que les Grecs avaient des poëtes longtems avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs se faisant tant d'honneur des poëmes épiques , qui avait immortalisé les combats de leurs ancêtres , ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon , des Thermopyles , de Platée , de Salamine. Les héros de ce tems-là valaient bien *Agamemnon* , *Achille* & les *Ajax*.

Tirée , capitaine , poëte & musicien , tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse , fit la guerre , & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers , & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le siècle de *Périclès* ; les grands talens se tournèrent vers la tragédie ; ainsi *Homère* resta seul , & sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son *Iliade*.

D E L' I L I A D E.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie Grecque établie à Smyrne , c'est cette foule de métaphores & de peintures dans le stile orien-

tal. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'armée comme les foudres de *Jupiter* sur les monts qui couvrent le géant *Tiphée* ; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve* suivis de la terreur, de la fuite, & de l'insatiable discordesœur & compagne de l'homicide, Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ces images ; & c'est ce qui faisait dire au sculpteur *Bouchardon*, Lorsque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très précieux pour tous les Grecs.

Ses Dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui se disent des injures, qui se battent entr'eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule ; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, & de presque tous les peuples Asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes de tems immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les Dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon* chez les Egyptiens avait combattu contre *Osîret*, que nous nommons *Osiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans sa préface de l'*Iliade*, remarque très sensément après *Eustache* évêque de Thessa-

lonique , & *Huet* évêque d'Avranche , que chaque nation voisine des Hébreux avait son Dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites , (*b*) *Vous possédez justement ce que votre Dieu Chamos vous a donné , souffrez donc que nous ayons ce que notre DIEU nous donne ?*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes (*c*) , mais repoussé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels , c'est encor une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs , le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens , & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle ; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans *La Motte* de dégrader *Homère* , & de le traduire ; mais il fut encor plus étrange de l'abrégé pour le corriger. Au-lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère* , il voulut lui donner de l'esprit ; c'est la manie de la plupart des Français ; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait* , une petite antithèse , un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs , combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence ! En voici , autant que j'en puis juger , un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuvième , pour appaiser la colère d'*Achille* , lui parle à-peu-près ainsi :

(*b*) Chap. II. v. 24.

(*c*) Juges ch. I. v. 29.

Les prières, mon fils, devant vous éplorées,
 Du souverain des Dieux sont les filles sacrées;
 Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
 Leur voix triste & craintive exhale leurs douleurs.
 On les voit d'une marche incertaine & tremblante
 Suivre de loin l'injure impie & menaçante,
 L'injure au front superbe, au regard sans pitié,
 Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
 Elles demandent grace . . . & lorsqu'on les refuse
 C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse;
 On les entend crier en lui tendant les bras,
 Punissez le cruel qui ne pardonne pas;
 Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
 Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure;
 Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
 Jupiter les exauce : & son juste courroux
 S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte; & malgré la gêne de la rime & la sécheresse de la langue, on apperçoit quelques traits de cette grande & touchante image si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère*? il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les Dieux, mais par des sacrifices
 De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale & froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de *Phénix*; mais ce n'était pas la peinture des prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue; tous les hommes de goût en conviennent; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas

voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte Grec, dit que „ c'est une vaste campagne, mais brute, où l'on „ rencontre des beautés naturelles de toute espèce „ qui ne se présentent pas aussi régulièrement que „ dans un jardin régulier ; que c'est une abondante „ pépinière qui contient les semences de tous les „ fruits ; un grand arbre qui pousse des branches „ superflues qu'il faut couper. “

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, & qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari ; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec Mr. de *La Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collège ; & *La Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très mal l'*Iliade* ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée* ; nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'*Arioste*.

D E V I R G I L E.

Il me semble que le second livre de l'*Enéide*, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous les poëtes Grecs & de tous les Latins sans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est-là qu'il est lui-même, c'est-là qu'il est touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail

terrible mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'*Enéide*.

Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure camæna.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne fais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse & attendrissante, dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Certainement le chant de la descente aux enfers ne ferait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit

Permistos heroas, & ipse videbitur illis...

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans dans les trois beaux chants de l'*Enéide*.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

Diffimulare etiam sperasti perfide tantum

Posse nefas, tacitusque mea discedere terra!

Nec te noster amor nec te data dextera quondam,

Nec moritura tenet crudeli funere Dido...

Conscendit furibunda rogos, enseque recludit

Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante & noble à la fois!

*No pueri ne tanta animis affuescite bella
Tuque prior tu parce, genus qui ducis Olimpo
Projice tela manu sanguis meus.*

Enfin, on fait combien de larmes fit verser à l'empereur *Auguste*, à *Livie*, à tout le palais ce seul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poète est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'âme & qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, *non comme bon, mais comme mien.*

DE L U C A I N.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très sec, & dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique & sublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter - Hammon, si ce n'est la réponse de *Caton* même.

*Heremus cuncti superis; temploque tacente
Nil facimus non sponte Dei.*

..... Steriles non legit arenas

Ut caneret paucis; misit ne hoc pulvere verum?

Estne Dei sedes nisi terra & pontus & aer,

Et cælum & virtus? Superas quid querimus ultra?

Jupiter est quocumque vides quocumque moveris.

Mettez ensemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des Dieux ; ce sont des discours d'enfans en comparaison de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaste tableau où l'on voit cent personnages , il ne suffit pas qu'il y en ait un ou deux supérieurement dessinés.

D U T A S S E.

Boileau a dénigré le clinquant du *Tasse* ; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or , on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le savait , le sentait , & il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoye le lecteur à ce qu'on a dit du *Tasse* , dans l'*Essai sur le poëme épique*. Mais il faut dire ici qu'on fait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise , dans une barque , quelqu'un récite une strophe de la *Jérusalem délivrée* ; la barque voisine lui répond par la strophe suivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts , il n'aurait eu rien à repliquer.

On connaît assez le *Tasse* ; je ne répéterai ici ni les éloges , ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioste*.

D E L' A R I O S T E.

L'*Odyssée* d'*Homère* semble avoir été le premier modèle du *Morgante* , de l'*Orlando amoroso* , & de l'*Orlando furioso* ; & ce qui n'arrive pas toujours , le dernier de ces poëmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulysse* changés en pourceaux , les vents enfermés dans une peau de chèvre , des musiciennes qui ont des queues de poisson , & qui

mangent ceux qui approchent d'elles , *Ulyffe* qui fuit tout nud le chariot d'une belle princesse qui venait de faire la grande lessive ; *Ulyffe* déguisé en gueux qui demande l'aumône , & qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme , aidé seulement de son fils & de deux valets , sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioste* est si plein & si varié , si fécond en beautés de tous les genres , qu'il m'est arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier , de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poésie naturelle ? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poëme dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a surtout charmé dans ce prodigieux ouvrage , c'est que l'auteur toujours au-dessus de sa matière , la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort ; & il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'*Iliade* , l'*Odyssée* & *Don Quichotte* ; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros Espagnol , & est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus , on s'intéresse à *Roland* , & personne ne s'intéresse à *Don Quichotte* , qui n'est représenté dans *Cervantes* que comme un insensé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui rassemble tant de choses , est précisément celui de notre roman de *Cassandre* , qui eut tant de vogue autrefois parmi nous , & qui a perdu cette vogue absolument , parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioso* il n'a aucune de ses beautés ; & quand il les aurait en prose française , cinq ou six stances de l'*Arioste* les éclipsaient toutes. Ce fond du poëme est que la plupart des héros & les princesses qui n'ont pas péri pendant la

guerre , se retrouvent dans Paris après mille aventures , comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioso* un mérite inconnu à toute l'antiquité ; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté dont le vestibule est toujours dans un goût différent , tantôt majestueux , tantôt simple , même grotesque. C'est de la morale , ou de la gayeté , ou de la galanterie , & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatrième chant , de ce poëme qui en contient quarante-six , & qui cependant n'est pas trop long , de ce poëme qui est tout en stances rimées , & qui cependant n'a rien de gêné ; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes , de ce poëme charmant qui démontre surtout la stérilité & la grossièreté des poëmes épiques barbares , dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter ; comme disait *Pope* , & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raison alors.

*Spesso in poveri alberghi , e in picciol tetti ,
Nelle calamitadi , e nei disagi ,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti ,
Che fra ricchezze invidiose , ed agi
Delle piene d'insidia , e di sospetti
Corti regali , e splendidi palagi ,
Dove la caritate è in tutto estinta ;
Ne si vede amicizia se non finta.
Quindi avien , che tra principi , e signori
Patti , e convenzion' sono si frali .
Fan' lega oggi rè , papi , imperatori ;
Doman' saran' nemici capitali ;*

*Perché , qual l'apparenze esteriori ,
Non hanno i cor , non han gli animi tali ,
Che non mirando al torto , più ch'al dritto
Attendon solamente al lor profitto.*

On a imité ainsi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié sous le chaume habita quelquefois ;
On ne les trouve point dans les cours orageuses ,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois ,
Séjour des faux sermens , des caresses trompeuses ,
Des sourdes factions , des effrénés desirs ;
Séjour où tout est faux , & même les plaisirs.

Les papes , les césars apaisant leur querelle ,
Jurent sur l'évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis ,
Nul serment n'est gardé , nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient , ils bravaient le courroux ;
L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer
qu'*Astolphe* alla dans le paradis reprendre le bon sens
de *Roland* , que la passion de ce héros pour *Angeli-
que* lui avait fait perdre , & qu'il le lui rendit très pro-
prement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est une al-
lusion à cette aventure.

*Chi salira per me , Madona , in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'uscì da' be' vostri occhi il telo ,
Che'l cor mi fisse , og'nor perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;*

*Purchè non cresca , ma stia a questo segno.
 Ch'io dubito , se più si va scemando ,
 Di venir tal , qual' ho descritto Orlando.*

*Per riuver l'ingegno mio mè aviso ,
 Che non bisogna , che per l'aria io poggi
 Nel cerchio della luna , o in paradiso ,
 Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
 Nè bei vostri occhi , e nel sereno viso ,
 Nel sen d'avorio , e alabastrini poggi
 Se ne vada errando ; ed io con questa labbia
 Lo corro ; se vi par , ch'io l'o r'abbia.*

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire
 quelque idée de ces strophes par la version française.

*Oh si quelqu'un voulait monter pour moi
 Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
 Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !...
 Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi ;
 Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
 C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
 Pour retrouver mon esprit égaré
 Il ne faut pas faire un si long voyage.
 Tes yeux l'ont pris , il en est éclairé ,
 Il est errant sur ton charmant visage.
 Sur ton beau sein ce trône des amours
 Il m'abandonne. Un seul regard peut-être ;
 Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
 Mais sous tes loix il restera toujours.*

Ce molle & facetum de l'*Arioste*, cette urbanité,
 cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans
 tous ses chants, n'ont été ni rendues ni même sen-
 ties par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas
 douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imagina-

tions. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant.

*Chi mette il piè sù l'amorosa pania
 C'erchi ritrarlo e non v'invecchi l'ale.
 Che non e in somma amor se non infania
 A giudicio dè savii , universale.
 E se ben , come Orlando , ogni un' Smanìa ,
 Suo furor mostra a qualche altro segnale
 E quale è di pazzia segno più espresso
 Che per altri voler , perde se stesso ?*



*Vari gli effetti son' ; ma la pazzia
 E tutta una pero che gli fa uscire.
 Gl'è come una gran selva ove la via
 Convieni a forza à chi va fullire.
 Chi sù , chi giù , qui quà , qui là travia
 Per concludere in somma , io vi vo dire
 A chi in amor s'invecchia , oltre ogni pena
 Si convengon i ceppi , e la catena.*



*Ben me si potria dir , frate du vai
 L'altrui mostrando , e non vedi il tuo fallo.
 Jo vi respondo che comprendo assai
 Or che di mente ho lucido intervallo
 Ed ho gran' cura (e espero farlo omai)
 Di riposar mi , e d'uscir fuor di ballo.
 Ma tosto far come vorrei , no'l posso.
 Che'l male è penetrato infino all'osso.*

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie.

„ Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de
„ l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y
„ pas laisser engluer ses ailes ; car au jugement unanime des plus sages, l'amour est une vraie folie.
„ Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme
„ *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a
„ cependant pas un seul qui ne fasse voir combien
„ sa raison est égarée.

„ Les effets de cette manie sont différens, mais
„ une même cause les produit, c'est comme une
„ épaisse forêt où l'un prend à droite, l'autre prend à
„ gauche ; sans compter enfin toutes les autres peines que l'amour fait souffrir, il nous ôte encor
„ la liberté & nous charge de fers.

„ Quelqu'un me dira peut-être, Eh mon ami, prenez pour vous-même les avis que vous donnez
„ aux autres. C'est bien aussi mon dessein à présent
„ que la raison m'éclaire ; je songe à m'affranchir
„ d'un joug qui me pèse, & j'espère que j'y parviendrai. Il est pourtant vrai que le mal étant fort enraciné, il me faudra pour en guérir beaucoup plus
„ de tems que je ne voudrais. “

Je crois reconnaître davantage l'esprit de l'*Arioste* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glû du tendre amour s'empêtre,
De s'en tirer n'est pas longtems le maître ;
On s'y démène, on y perd son bon sens,
Témoin *Roland* & d'autres personnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans,
Ils sont tous fous ; ainsi l'ont dit les sages.

Cette folie a différens effets,
Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,
A droite, à gauche errer à l'aventure,
Des pèlerins au gré de leur monture,

Leur grand plaisir est de se fourvoier ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira , Frère ,
C'est bien prêché ; mais il fallait te taire.
Corrige-toi sans sermonner les gens.
Oui , mes amis , oui , je suis très coupable ,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le tems ,
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans la
description des combats , je n'en veux pour preuve
que ces vers.

*Suona l'un brando , e l'altro , or basso , or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelunca affumicata , dove
Batteu all'incute i folgori di giove.*

*Aspro concento , orribile armonia
D'alte querele , d'ulali , e di strida
Della misera gente , che peria
Nel fondo , per cagion della sua guida ;
Isstranamente concordar s'udia
Col fiero suon della fiamma omicida.*

*L'alto rumor delle sonore trombe
Di timpani , e di barbari stromenti
Giunte al continuo suon d'archi , di frombe
Di machine , di ruote , e di tormenti ,
E quel , di che più par che'l ciel ribombe
Gridi , tumulti , gemiti , e lamenti*

Rendono

*Rendono un' altro suon , ch'a quel s'accorda
Con che i vicin , cadendo , il nilo afforda.*

*Alle squallide ripe dell'acheronte
Sciolta del corpo , piu freddo che ghiaccio ,
Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
Che fù sì altera al mondo , e sì orgogliosa.*

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère !
Moins violens , moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux ,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

Concert horrible , exécration harmonie ,
De cris aigus & de longs hurlemens ,
Du bruit des cors , des plaintes des mourans ;
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées :
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort ,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur emplissent ce rivage ,
Que n'en ressent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur ,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde ;
Sur cent rochers précipiter son onde.

Alors , alors cette ame si terrible ,
Impitoyable , orgueilleuse , inflexible
Fuit de son corps & sort en blasphémant ;
Superbe encor à son dernier moment ,
Et défiant les éternels abîmes
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses , & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encor , c'est d'intéresser vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle , quoi qu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'événemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques ; & son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure , qu'il passe de l'une à l'autre sans en être étonné.

Je ne fais quel plaissant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est , *Messer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie ?* Le cardinal aurait dû ajouter , *Dove avete pigliato tante cose divine ?* Aussi est-il appelé en Italie *Il divino Ariosto*.

Il fut le maître du *Tasse*. L'*Armide* est d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont disenchanter *Renaud* , est absolument imité du voyage d'*Astolphe*. Et il faut avouer encor que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le poëme de *Roland le furieux* , sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaissant , qu'au poëme sérieux du *Tasse* , dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'*Arioste* ; je veux parler des charmans prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poëtes épiques ; je ne l'avais regardé que comme le

premier des grotesques ; mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaissant ; & je lui fais très humblement réparation. Il est très vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne , ou plutôt c'est un rare mérite dans le *Tasse* & dans l'*Arioste* que des poëmes si longs , non-seulement rimés , mais rimés en stances , en rimes croisées , ne fatiguent point l'oreille , & que le poëte ne paraisse presque jamais gêné.

Le *Trissin* au contraire , qui s'est délivré du joug de la rime , semble n'en avoir que plus de contrainte , avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en stances son poëme de *la fée Reine* ; on l'estima , & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible , marquée par les longues & par les brèves , & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* , pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son *Paradis perdu* ; & qu'il me répondit , *Because he could not* , parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant , pour ainsi dire , à tout moment le génie , lui donne autant d'élanemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières , elle l'oblige aussi de penser avec plus de justesse , & de s'exprimer avec plus de

correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs , & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent , croit y suppléer par des images gigantesques qui ne font point dans la nature. Enfin , il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poèmes en prose , je ne fais ce que c'est que ce montre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre* de *La Calprenède* sera , si l'on veut , un poème en prose ; j'y consens ; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

D E M I L T O N .

Si *Boileau* , qui n'entendit jamais parler de *Milton* , absolument inconnu de son tems , avait pu lire le *Paradis perdu* , c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse* :

Quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Une épiſode du *Tasse* est devenue le sujet d'un poème entier chez l'auteur Anglais ; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jetté avec discrétion dans la fabrique de son poème.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant.

*Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar né cristiani ultima doglia ;
Che sia comanda il popol suo raccolto ,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (abi stolto)
Il repugnare alla divina voglia :*

*Stolto , ch'al ciel s'agguaglia , e'n oblio pone ,
Come di dio la destra irata tuone.*



*Chiama gli abitor' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Tréman le spaziose atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regione del cielo il folgor piomba ;
Nè si scossa giamai trema la terra ,
Quand i vapori in sen gravida serra.*



*Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce , e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi ; e di veneno infetto ,
Come infausta cometa , il guardo splende.
Gli involve il mento , e sù l'irsuto petto
Ispida , e folta la gran barba scende.
Ed in guisa di voragine profonda ,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.*



*Quali i fumi sulfurei , ed infiammati
Escon di mongibello , e'l puzzo , e'l tuono ;
Tal della fera bocca i negri fiati ,
Tale il fetore , e le faville sono.
Mentre ei parlava , Cerbero i latrati
Ripresse , e l'Idra si fe' muta al suono :
Restò Cocito , e ne tremar' gli abissi ,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.*



*Tartarei nuni , di seder più degni
 Là sovra il sole , ond'è l'origin vostra ,
 Che meco già da' più felici regni
 Spinse il gran caso in questa orribil chiostra ;
 Gli antichi altrui sospetti , e i fieri sdegni
 Noti son troppo , e l'alta impresa nostra.
 Or colui regge a suo voler le stelle ,
 E noi siam giudicate alme rubelle.*



*Ed in vece del di sereno , e puro ,
 Dell'aureo sol , degli stellati giri ,
 N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro ;
 Ne' vol , ch'al primo onor per noi s'aspiri.
 E poscia (abi quanto a ricordarlo è duro ,
 Questo è quel , che più inaspra i miei martiri.)
 Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato ,
 L'uom' vile , e di vil fango in terra nato.*

Tout le poëme de *Milton* semble fondé sur ces vers , qu'il a même entièrement traduits. Le *Tasse* ne s'appesantit point sur les ressorts de cette machine , la seule peut-être que l'austérité de sa religion , & le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut , pour présenter son *Armide* aux lecteurs ; l'admirable *Armide* , digne de l'*Alcine* de l'*Arioste* dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à *Belial* , à *Mammon* , à *Belzébut* , à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une salle pour les diables ; il n'en fait pas des géants pour les transformer en pygmées , afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les savans de l'ingénieuse Italie , si le *Tasse* , avant d'envoyer l'esprit

de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance , se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la mort & le péché ; si le péché lui avait appris qu'il était sa fille , qu'il avait accouché d'elle par la tête ; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille ; qu'il en eut un enfant qu'on appella *la mort* ; que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le péché , (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles , & qui en sortent.

De tels rendez-vous , de telles jouissances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés , & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud , pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée , de la gigantomachie de *Claudien* ? *Gabriel* consomme deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même ; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes ; & quels épisodes ! C'est *Gabriel* & *Satan* qui se disent des injures ; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel , & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel* , *Ariel* , *Arioc* , *Rimiel* , combattent *Moloch* , *Belzébuth* , *Nisroch* ; on se donne de grands coups de fabre ; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent , & les neiges qui couvrent leurs cimes , & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là , comme on voit , la belle & simple nature !

On se bat dans le ciel à coups de canons ; encor cette imagination est-elle prise de l'*Arioste* ; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienfaisance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs Italiens & Français. Nous n'avons garde de porter

notre jugement; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géants contre les Dieux, semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géants de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces Dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géants, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier siècle de notre ère vulgaire, livre digne de toute l'extravagance du rabinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, & qui se rejoignent sur le champ; là c'est la mort qui lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de sa massue pétrifique sur le froid & sur le sec. Plus loin c'est le froid, le chaud, le sec & l'humide qui se disputent l'empire du monde, & qui conduisent en bataille rangée des embrions d'atomes. Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scholastique, sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes mêmes de l'école. Des diables en enfer s'amuse à disputer sur la grâce, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions , il foumet son imagination poétique , & la restraint à paraphrafer dans deux chants , les premiers chapitres de la Genèse.

God saw the light was good.

And light from darknes divided

Light the day and darknes night be nam'd.

Again god said let be the firmament . . .

And saw that it was good

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien Testament , ce fondement de notre sainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton* , & nous n'en avons point. On a retranché , ou entièrement altéré plus de deux cent pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu' *Adam* & *Eve* ont récité le psaume CXLVIII , l'ange *Raphaël* descend du ciel sur ses six ailes , & vient leur rendre visite ; & *Eve* lui prépare à diner.
 „ Elle écrase des grappes de raisins & en fait du vin
 „ doux qu'on appelle *moust* ; & de plusieurs graines ,
 „ & des doux pignons pressés , elle tempéra de dou-
 „ ces crèmes. . . . L'ange lui dit , Bonjour , & se
 „ servit de la sainte salutation dont il usa longtems
 „ après envers *Marie* la seconde *Eve* ; Bonjour , mère
 „ des hommes , dont le ventre fécond remplira le
 „ monde de plus d'enfans qu'il n'y a de différens
 „ fruits des arbres de DIEU entassés sur ta table.
 „ La table était un gazon & des sièges de mousse
 „ tout autour , & sur son ample quarré d'un bout à
 „ l'autre tout l'automne était empilé , quoique le prin-
 „ tems & l'automne dansassent dans ce lieu par la
 „ main. Ils firent quelque tems conversation sans crain-
 „ dre que le diner se refroidit. (d) Enfin , notre pre-
 „ mier père commença ainfi.

(d) Mot pour mot : *Nor fear'd least dinner cool'd.*

„ Envoyé céleste , qu'il vous plaise goûter des pré-
„ sents que notre nourricier , dont descend tout bien
„ parfait & immense , a fait produire à la terre pour
„ notre nourriture & pour notre plaisir ; alimens
„ peut-être insipides pour des natures spirituelles.
„ Je fais seulement qu'un père céleste les donne
„ à tous.

„ A quoi l'ange répondit , Ce que celui , dont
„ les louanges soient chantées , donne à l'homme en
„ partie spirituel , n'est pas trouvé un mauvais mets
„ par les purs esprits ; & ces purs esprits , ces sub-
„ stances intelligentes , veulent aussi des alimens ainsi
„ qu'il en faut à votre substance raisonnable. Ces
„ deux substances contiennent en elles toutes les fa-
„ cultés basses des sens par lesquelles elles enten-
„ dent , voyent , flairent , touchent , goûtent , digè-
„ rent ce qu'elles ont goûté , en assimilent les par-
„ ties , & changent les choses corporelles en incor-
„ porelles. Car , vois-tu , tout ce qui a été créé doit
„ être soutenu & nourri ; les élémens les plus gros-
„ siers alimentent les plus purs ; la terre donne à
„ manger à la mer , la terre & la mer à l'air ; l'air
„ donne de la pâture aux feux éthérés , & d'abord à
„ la lune , qui est la plus proche de nous ; c'est de-là
„ qu'on voit sur son visage rond ses taches & ses
„ vapeurs non encor purifiées , & non encor tour-
„ nées en sa substance. La lune aussi exhale de la
„ nourriture de son continent humide aux globes
„ plus élevés. Le soleil qui départ sa lumière à tous ,
„ reçoit aussi de tous en récompense son aliment en
„ exaltations humides , & le soir il soupe avec l'o-
„ céan. Quoique dans le ciel les arbres de
„ vie portent un fruit d'ambrosie , quoique nos vi-
„ gnes donnent du nectar ; quoique tous les matins
„ nous broignons les branches d'arbres couvertes d'une
„ rosée de miel , quoique nous trouvions le terrain
„ couvert de graines perlées , cependant DIEU a
„ tellement varié ici ses présens , & de nouvelles dé-

„ lices , qu'on peut les comparer au ciel. Soyez fûrs
„ que je ne serai pas assez délicat pour n'en pas tâter
„ avec vous.

„ Ainsi ils se mirent à table , & tombèrent sur les
„ viandes ; & l'ange n'en fit pas seulement semblant ;
„ il ne mangea pas en mystère , selon la glose com-
„ mune des théologiens , mais avec la vive dépêche
„ d'une faim très réelle , avec une chaleur concoctive
„ & transubstantive ; le superflu du diner transpire ai-
„ sément dans les pores des esprits ; il ne faut pas
„ s'en étonner puisque l'empirique alchymiste avec
„ son feu de charbon & de suie peut changer , ou
„ croit pouvoir changer l'écume du plus grossier métal
„ en or aussi parfait que celui de la mine.

„ Cependant *Eve* servait à table toute nue , & cou-
„ ronnait leurs coupes de liqueurs délicieuses ; ô
„ innocence ! méritant paradis ! c'était alors plus que
„ jamais que les enfans de DIEU auraient été excu-
„ sables d'être amoureux d'un tel objet ; mais dans
„ leurs cœurs l'amour régnait sans débauche. Ils ne
„ connaissaient pas la jalousie , enfer des amans ou-
„ tragés. “

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts , & atténué tout le reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakespeare* ; elles sont toutes mutilées , & entièrement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de son *Jules César* , imprimée à la suite de *Cinna* , dans l'édition du *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les destinées des descendans d'*E-née* , & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le destin des enfans d'*Adam* ; c'est un objet plus

grand , plus intéressant pour l'humanité ; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple Juif dans l'onzième & douzième chants ; & voici mot-à-mot ce qu'il dit du reste de la terre.

„ L'ange *Michel & Adam* montèrent dans la vi-
„ sion de DIEU ; c'était la plus haute montagne du
„ paradis terrestre , du haut de laquelle l'hémisphère
„ de la terre s'étendait dans l'aspect le plus ample
„ & le plus clair. Elle n'était pas plus haute , ni ne
„ présentait un aspect plus grand que celle sur la-
„ quelle le diable emporta le second *Adam* dans le
„ désert , pour lui montrer tous les royaumes de la
„ terre & leur gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient
„ commander de-là toutes les villes d'ancienne &
„ de moderne renommée ; sur le siège du plus puis-
„ sant empire , depuis les futures murailles de Com-
„ balu capitale du grand-kan du Catai , & de Sa-
„ marcande sur l'Oxus , trône de *Tamerlan* , à Pé-
„ kin des rois de la Chine , & de-là à Agra , & de-là
„ à Lahor du grand-mogol jusqu'à la Chersonèse d'or ,
„ où jusqu'au siège du Persan dans Ecbatane , & de-
„ puis dans Ispahan , ou jusqu'au czar Russe dans
„ Moscou , ou au sultan venu du Turkestan dans
„ Bifance. Ses yeux pouvaient voir l'empire du Né-
„ gus jusqu'à son dernier port Ercoco , & les roya-
„ umes maritimes Mombaza , Quiloa & Melinde , &
„ Sofala qu'on croit Ophir , jusqu'au royaume de
„ Congo & Angola plus au sud. Ou bien de-là il
„ voyait depuis le fleuve Niger jusqu'au mont Atlas ,
„ les royaumes d'Almanzor , de Fez & de Maroc ,
„ Sus , Alger , Tremizen , & de-là l'Europe à l'endroit
„ d'où Rome devait gouverner le monde. Peut-être
„ il vit en esprit le riche Mexique siège de *Mote-
„ zume* , & Cusco dans le Pérou plus riche siège
„ d'*Atabalipa* , & la Guiane non encor dépouillée ,
„ dont la capitale est appelée *Eldorado* par les Es-
„ pagnols. “

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre aussi-tôt un hôpital ; & l'auteur ne manque pas de dire , que c'est un effet de la gourmandise d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où gisait nombre de malades ,
„ spasmes hideux , empreintes douloureuses , maux de
„ cœur , d'agonie , toutes les sortes de fièvres , con-
„ vulsions , epilepsies , terribles cathares , pierres &
„ ulcères dans les intestins , douleurs de coliques ,
„ frénésies diaboliques , mélancolies soupirantes ,
„ folies lunatiques , atrophies , marasmes , peste
„ dévorante au loin , hydropisies , asthmes , rhu-
„ mes , &c. “

Toute cette vision semble une copie de l'*Arioste* ; car *Astolphe* , monté sur l'hypogriphe , voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe & sur toute l'Afrique. Peut-être , si on l'ose dire , la fiction de l'*Arioste* est plus vraisemblable que celle de son imitateur ; car en volant il est tout naturel qu'on voye plusieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne savait pas l'optique ; mais cette critique est injuste ; il est très permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendans. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La mort & le péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan* , quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin ; il vient rendre compte à ses vas-

faux du succès de sa commission ; il harangue les diables , mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. DIEU le change en grand serpent , & ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage , au milieu de ses beautés , je ne fais quel esprit de fanatisme & de férocité pédantesque qui dominaient en Angleterre du tems de *Cromwell* , lorsque tous les Anglais avaient la bible & le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques dont l'ingénieux *Buttler* auteur d'*Hudibras* s'est tant moqué , furent traitées sérieusement par *Milton*. Aussi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque tems secrétaire pour la langue latine du parlement appelé le *rump* , ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I* ; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le stile que détestable par la matière ; livre où l'auteur raisonne à - peu - près , comme lorsque , dans son *Paradis perdu* , il fait digérer un ange , & fait passer les excréments par insensible transpiration ; lorsqu'il fait coucher ensemble le péché & la mort , lorsqu'il transforme son *Satan* en cormoran & en crapaud , lorsqu'il fait des diables géants , qu'il change ensuite en pygmées pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise & parler de controverse , &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux , en voici quelques - uns. *Sauvaise* avait commencé son livre en faveur de la maison *Stuart* & contre les régicides , par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre , a blessé depuis peu nos oreilles & encor plus nos cœurs.

Milton répond à Saumaïse , *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St. Pierre qui coupa une oreille à Malchus , ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye ; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après ce singulier préambule , Milton traite de *pusillanimes* & de *lâches* , les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes & sensibles. *Ce sont* , dit - il , *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis , qui produisirent la fontaine dont les eaux énermaient les hommes , les dépouillaient de leur virilité , leur ôtaient le courage , & en faisaient des hermaphrodites.* Or Saumaïse s'appellait *Salmasius* en latin. Milton le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite* , quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère , & qu'ils l'ont rendu infame.

*Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.*

On peut juger si un tel pédant atrabilaire , défenseur du plus énorme crime , put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II* , aux lords *Rocheſter* , *Roscommon* , *Bukingham* , aux *Waller* , aux *Couley* , aux *Congrèves* , aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même fut - on que le *Paradis perdu* existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines* , aux *Despréaux* , aux *Molières* , aux *La Fontaine* d'un poëme épique sur *Adam & Eve* ? Quand les Italiens l'ont connu , ils ont peu estimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique , où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* & le *Tasse* , n'ont pu écouter les sons durs

de *Milton*. Il y a trop de distance entre la langue italienne & l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France , avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de son *Essai sur le poëme épique*. Il fut même le premier (si je ne me trompe) qui nous fit connaître les poètes Anglais , comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les sentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il pensait du génie de *Milton* , il répondit , *Les Grecs recommandaient aux poètes de sacrifier aux graces , Milton a sacrifié au diable*.

On songea alors à traduire ce poëme épique anglais dont Mr. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il est difficile de savoir précisément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble ; mais on peut affurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement. Nous l'avons déjà fait voir , & il n'y a qu'à jeter les yeux sur le début du poëme pour en être convaincu.

„ Je chante la défobéissance du premier homme ,
 „ & les funestes effets du fruit défendu. La perte
 „ d'un paradis , & le mal de la mort triomphant sur
 „ la terre , jusqu'à-ce qu'un DIEU-homme vienne juger les nations , & nous rétablisse dans le séjour
 „ bienheureux.

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot-à-mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

„ La première défobéissance de l'homme , & le fruit
 „ de l'arbre défendu , dont le goût porta la mort dans
 „ le

„ le monde , & toutes nos misères avec la perte
 „ d'Eden , jusqu'à-ce qu'un plus grand-homme nous
 „ rétablit (e) & regagnât notre demeure heureuse ;
 „ Muse céleste , c'est-là ce qu'il faut chanter. “

Il y a de très beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve , c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan* , lorsque s'échappant du fond des enfers , & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du créateur , il s'écrie :

„ Toi , sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits ,
 „ Soleil , astre de feu , jour heureux que je hais ,
 „ Jour qui fais mon supplice , & dont mes yeux s'étonnent ,
 „ Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent ,
 „ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit ,
 „ Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
 „ Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,
 „ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 „ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi ,
 „ Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
 „ Je suis tombé , l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.
 „ Hélas ! je fus ingrat , c'est-là mon plus grand crime.
 „ J'osai me révolter contre mon créateur ,
 „ C'est peu de me créer , il fut mon bienfaiteur ;
 „ Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle
 „ D'appesantir son bras sur ma tête rebelle ;
 „ Je l'ai rendu barbare en sa sévérité ,
 „ Il punit à jamais , & je l'ai mérité.

(e) Il y a dans plusieurs éditions , *Restore us and regaind*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original , *La première désobéissance de*

l'homme , &c. *Chantez , muse céleste*. Mais cette invasion ne peut être adoptée dans notre langue.

„ Mais si le repentir pouvait obtenir grace ! . . .
 „ Non , rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
 „ Non , je déteste un maître ; & sans doute il vaut mieux
 „ Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* sont traités avec une mollesse élégante & même attendrissante , qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur , & du stile souvent raboteux de *Milton*.

DU REPROCHE DE PLAGIAT FAIT À MILTON.

Quelques-uns l'ont accusé d'avoir pris son poëme dans la tragédie du *Bannissement d'Adam* de Grotius , & dans la *Sarcotis* du jésuite Mazénius , imprimée à Cologne en 1654 & en 1661 , longtems avant que *Milton* donnât son *Paradis perdu*.

Pour *Grotius* , on savait assez en Angleterre que *Milton* avait transporté dans son poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'*Adam*. Ce n'est point du tout être plagiaire ; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point *Enripide* de plagiat pour avoir imité dans un chœur d'*Iphigénie* le second livre de l'*Iliade* ; au contraire , on lui fut très bon gré de cette imitation , qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes Grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un Ecossais nommé *Mr. Lauder* , très attaché à la mémoire de *Charles I* , que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier , se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame

fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike* ; livre longtems cher aux royalistes , & que *Charles I* avait , dit-on , composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc vers l'année 1752 commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire , avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois ; il se procura des éditions du poème de *Sarcotis*. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux , comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là ; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du *Paradis perdu* du poète Anglais ; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius* , il crut rendre par-là l'accusation plus grave , & la honte de *Milton* plus complete. Ce fut en quoi il se trompa lourdement ; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer *Milton* pour un faussaire , & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poème de *Mazénius* , dont il n'y avait alors que très peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoffais , n'en demanda pas davantage. L'accusateur confondu fut obligé de désavouer sa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce tems on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut surpris du grand nombre de très beaux vers dont la *Sarcotis* était parsemée. Ce n'est à la vérité qu'une longue déclamation de collègue sur la chute de l'homme. Mais l'exorde , l'invocation , la description du jardin d'Eden ; le portrait d'*Eve* , celui du diable , sont précisément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus , c'est le même sujet , le même nœud , la même catastrophe. Si le diable veut dans *Milton*

M ij

se venger sur l'homme du mal que DIEU lui a fait ,
il a précisément le même dessein chez le jésuite *Mazénius* ; & il le manifeste dans des vers dignes peut-être du siècle d'*Auguste*.

*Semel excidimus crudelibus astris ,
Et conjuratus involvit terra cohortes.
Fata manent , tenet & superos oblivio nostri ;
Indecore premimur , vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ , caloque fruuntur aperto.
Nos divum soboles , patriaque in sede locandi
Pellimur exilio , mæstoque Acheronte tenemur.
Heu ! dolor & superum decreta indigna ! fatiscat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu ,
Ac redeat deforme cahos ; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat , fatoque impellat eodem
Et cælum , & cæli cives ; ut inulta Cadamus
Turba , nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam , invisum caput , involvamus ? ut astris
Regnantem , & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur ? adhuc tamen , improba , vivit !
Vivit adhuc , fruiturque Dei secunda favore !
Cernimus ! & quicquam furiarum absconditur orco ?
Vah ! pudor , æternumque probrium stygis , occidat , amens
Occidat , & nostræ subeat consortia culpæ.
Hæc mihi secluso cælis , solatia tantum
Excidii restant ; juvat hac consorte malorum
Posse frui , juvat ad nostram seducere penam
Frustra exultantem , patriaque ex sorte superbam.
Æruinas exempla levant ; minor illa ruina est ,
Quæ caput adversi labens oppræssit hostis.*

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épisodes , des légères excursions absolument sem-

blables ; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ses vaisseaux.

*Quantus erat Xerxes mediū qui contrahit orbem
Urbis in excidium.*

Tous deux parlent sur le même ton de la tour de Babel ; tous deux font la même description du luxe , de l'orgueil , de l'avarice , de la gourmandise.

Ce qui a le plus persuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton* , c'est la parfaite ressemblance du commencement des deux poèmes. Plusieurs lecteurs étrangers , après avoir lu l'exorde , n'ont pas douté que tout le reste du poème de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'est une erreur bien grande , & aisée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poète Anglais ait imité en tout plus de deux cent vers du jésuite de Cologne ; & j'ose dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cent vers sont fort beaux ; ceux de *Milton* le sont aussi ; & le total du poème de *Mazénius* , malgré ces deux cent beaux vers , ne vaut rien du tout.

Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Ces deux scènes sont bonnes , disait-il en plaisantant avec ses amis , elles m'appartiennent de droit , je reprends mon bien. On aurait été après cela très mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* & du *Misanthrope*.

Il est certain qu'en général *Milton* , dans son *Paradis* , a volé de ses propres ailes en imitant ; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jésuite de Cologne , ils sont confondus dans la foule des choses originales qui sont à

lui ; il est toujours regardé en Angleterre comme un très grand poëte.

Il est vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cent vers d'un jésuite ; mais de son tems , dans la cour de *Charles II* , on ne se fouciait ni des jésuites , ni de *Milton* , ni du *Paradis perdu* , ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

E P R E U V E.

Toutes les absurdités qui avilissent la nature humaine , nous sont donc venues d'Asie , avec toutes les sciences & tous les arts ! C'est en Asie , c'est en Egypte qu'on osa faire dépendre la vie & la mort d'un accusé , ou d'un coup de dez , ou de quelque chose d'équivalent ; ou de l'eau froide , ou de l'eau chaude , ou d'un fer rouge , ou d'un morceau de pain d'orge. Une superstition à-peu-près semblable existe encor , à ce qu'on prétend , dans les Indes , sur les côtes de Malabar , & au Japon.

Elle passa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre , dans lequel tout homme qui se parjurait , mourait sur le champ d'apoplexie. *Hippolite* dans la tragédie de *Phèdre* parle ainsi à sa maîtresse *Aricie*.

Aux portes de Trezène , & parmi ces tombeaux ,
Des princes de ma race antiques sépultures ,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable ,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Le savant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque sur les épreuves de *Trezène*.

„ Mr. de *la Motte* a dit qu'*Hippolite* devait proposer à son frère de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on n'osait jurer en vain. Il est vrai que *Thésée* n'aurait pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de *Phèdre*, & c'est ce qu'*Hippolite* ne voulait pas faire. Mr. de *la Motte* aurait dû se défier un peu de son goût, en soupçonnant celui de *Racine*, qui semble avoir prévenu son objection. En effet, *Racine* suppose que *Thésée* est si prévenu contre *Hippolite*, qu'il ne veut pas même l'admettre à se justifier par serment. “

Je dois dire que la critique de *La Motte* est de feu Mr. le marquis de *Lacé*. Il la fit à table chez Mr. de *la Faye*, où j'étais avec feu Mr. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait usage ; & en effet, dans ses discours sur la tragédie, (a) il fait honneur de cette critique à Mr. le marquis de *Lacé*. Cette réflexion me parut très judicieuse, ainsi qu'à Mr. de *la Faye* & à tous les convives, qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convinmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Thésée* l'épreuve du temple de *Trezène*, d'autant plus que *Thésée* immédiatement après, parle assez longtems à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père, & justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni Mr. de *Lacé*, ni Mr. de *la Motte* ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que *Thésée* a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

(a) *La Motte*, tome IV. page 308.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre , & un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si *Aricie* avait dit un mot , *Thésée* n'avait aucune excuse de ne pas conduire *Hippolite* dans ce temple ; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolite ne devait donc pas parler de la vertu du temple de Trezènc à son *Aricie* ; il n'avait pas besoin de lui faire serment de l'aimer ; elle en était assez persuadée. C'est une légère faute qui a échappé au tragique le plus sage , le plus élégant & le plus passionné que nous ayons eu.

Après cette petite digression je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république Romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons , l'usage de faire dépendre les grandes entreprises , de la manière dont les poulets sacrés mangeaient des vesces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites sur les hommes. On ne proposa jamais aux *Manlius* , aux *Camilles* , aux *Scipions* , de se justifier en mettant la main dans de l'eau bouillante sans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admises sous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire , (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette jurisprudence qu'ils tenaient des Perses. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jusqu'à *Justinien* , malgré la détestable superstition qui régnait alors. Mais depuis ce tems , les épreuves dont nous parlons , y furent reçues. Cette manière de juger les hommes est si ancienne , qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les tems.

Coré , *Dathan* & *Abiron* disputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le désert ; *Moïse* leur or-

donne d'apporter deux cent cinquante encensoirs , & leur dit , que DIEU choisira entre leurs encensoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve , qu'ils furent engloutis dans la terre , & que le feu du ciel frappa deux cent cinquante de leurs principaux adhérens ; (*b*) après quoi le Seigneur fit encor mourir quatorze mille sept cent hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël & *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges , chacun présenta sa verge ; & celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au son des trompettes , il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué* ; il consulta le Seigneur qui lui répondit , qu'Israël avait péché , que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathème dans Jérico. En effet , tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes , les femmes , les enfans & les bêtes , & quiconque avait trouvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (*c*) *Josué* , pour découvrir le coupable , soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de Juda , ensuite sur la famille de *Zaré* , puis sur la maison ou demeurait *Zabdi* , & enfin sur le petit - fils de *Zabdi* , nommé *Acaz*.

L'Ecriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain , par le texte , qu'*Acaz* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or , un manteau d'écarlate & deux cent cycles d'argent , fut brûlé avec ses fils , ses brebis , ses bœufs , ses ânes & sa tente même dans la vallée d'Achor.

(*b*) Nombres chap. XVI. (*c*) Josué chap. VII.

La terre promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice , (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il falut élire *Saül* pour roi , (*f*) on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de Benjamin , la famille de *Métri* dans cette tribu , & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le sort tomba sur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête. (*h*) Le sort leur apprit que c'était *Jonas* , & ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le sort , qui n'étaient que des superstitions prophanes chez les autres nations , étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri , & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au sort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrents étaient *St. Mathias* & *Barfabas*. La providence se déclara pour *St. Mathias*.

Le pape *Honorius* troisième du nom , défendit par une décrétale que l'on se servit dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune , c'est ce que les payens appelaient *sortilegium* , sortilège. *Caton* dit dans la *Pharsale* :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs , comme les eaux de jalousie. (*k*) Une

(*d*) Josué chap. XIV.

(*e*) Levit. chap. XVI.

(*f*) Liv. I. des Rois ch. X.

(*g*) Liv. I. des Rois ch.

XIV. v. 42.

(*h*) Jonas chap. I.

(*i*) Actes des apôtres ch. I.

(*k*) Nombres ch. V. v. 17.

femme soupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre , & consacrée par le grand - prêtre. Si elle était coupable , elle enflait sur le champ & mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accusations juridiques , ne sachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Testament , n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves , & elle a duré jusqu'au seizième siècle. Celui qui tuait son adversaire avait toujours raison.

La plus terrible de toutes était de porter , dans l'espace de neuf pas , une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'*Histoire du moyen âge* , quelque fabuleuse qu'elle soit , ne rapporte aucun exemple de cette épreuve , ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres , ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple , il était très aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément ; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche & y verser juridiquement de la chaude , moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans de l'eau tiède jusqu'au coude , & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau ; l'huile commence à s'élever , à jaillir , à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir ; & cette huile n'a encor acquis que très peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante ; & on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jetté dans le feu , sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler , n'est pas un grand tour d'adresse quand on passe fort vite , & qu'on s'est bien pommadé le visage & les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible Pierre Aldobrandin , *Petrus Igneus* , (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux buchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU , que son archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans ! charlatans ! disparaîsez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge , qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge sur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuse. Le juge était à table , & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut ; il prend la bouteille & le verre du juge ; il vide la bouteille , & lui dit , Monsieur , je veux que ce vin-là me serve de poison , si j'ai fait ce dont on m'accuse.

EQUIVOQUE.

(Voyez *Abus des mots.*)

Faute de définir les termes , & surtout faute de netteté dans l'esprit , presque toutes les loix qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie , sont obscures comme des logoglyphes. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le sens des loix , entendues presque toujours différemment par les plaideurs , les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques , à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique ? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent

comptant , d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre ?

Les citoyens de Rome saluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'Austrasien , du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là , Nous vous conférons tous les droits d'*Ottave* , de *Tibère* , de *Caligula* , de *Claude* ? nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient ? Mais ils ne pouvaient le donner , puisque loin d'en être les maîtres , ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque , & elle l'était tellement qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome *Léon III* , qui , dit-on , déclara *Charlemagne* empereur , comprenait-il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait son maître ; la date rie a prétendu qu'il voulait dire , qu'il ferait maître de *Charlemagne*.

Les choses les plus respectables , les plus sacrées , les plus divines n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils sont ; l'un & l'autre répond : Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un est de la grecque , l'autre de la latine , & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage , il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel* ; & qu'en ce cas universel a signifié *partie*.

L'ame de *St. François* est au ciel , est en paradis. Un de ces mots signifie l'*air* , l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent , extrait , pensée , brandevin rectifié , apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice nécessaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *bazard* & par l'habitude , que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condescendre à la manière de parler de son peuple , c'est ce qui fait qu'*beloim* signifie en quelques endroits des *juges* , d'autrefois des *Dieux* , & d'autrefois des *anges*.

Tu es Pierre &c sur cette pierre je bâtirai mon assemblée , serait un équivoque dans une langue & dans un sujet prophane ; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce & du sujet auquel elles sont appliquées.

Je suis le DIEU d'Abraham , d'Isaac &c de Jacob ; or DIEU n'est pas le DIEU des morts , mais des vivans. Dans le sens ordinaire ces paroles pouvaient signifier , je suis le même DIEU qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob* , comme la terre qui a porté *Abraham* , *Isaac* & *Jacob* , porte aussi leurs descendans ; le soleil qui luit aujourd'hui est le soleil qui éclairait *Abraham* , *Isaac* & *Jacob* ; la loi de leurs enfans est leur loi. Et cela ne signifie pas qu'*Abraham* , *Isaac* & *Jacob* soient encor vivans. Mais quand c'est le Messie qui parle , il n'y a plus d'équivoque ; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'*Abraham* , *Isaac* & *Jacob* ne sont point au rang des morts , mais qu'ils vivent dans la gloire , puisque cet oracle est prononcé par le Messie ; mais il fallait que ce fût lui qui le dit.

Les discours des prophètes Juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens ; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques ; l'un prédit à *Crésus* qu'un puissant empire succombera ; mais sera-ce le sien ? sera-ce celui de *Cyrus* ?

L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre , & qu'il peut vaincre les Romains. Il est impossible que cet oracle mente.

Lorsque *Septime Sévère* , *Pescennius Niger* & *Claudius Albinus* disputaient l'empire , l'oracle de Delphes (consulté malgré le jésuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient cessé) répondit , *Le brun est fort bon , le blanc ne vaut rien , l'Africain est passable*. On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* consulta le Dieu de Palmire , (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon*. Quelque chose qui arrivât , le Dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des souverains ont employé l'équivoque aussi-bien que les Dieux. Je ne fais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer , ordonna qu'on ne lui donnât point à manger , disant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir , mais non de contribuer à le faire vivre.

ESCLAVAGE.

Dialogue entre un Français & un Anglais.

LE FRANÇAIS.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins , des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône , & des marionnettes dans le préau.

L' A N G L A I S.

Tout cela est de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme , sur sa nature , sur le développement de son intelligence , sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard , elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi , je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

L E F R A N Ç A I S.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde , il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves , & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des Nègres. Il est bien comique , il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

L' A N G L A I S.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade , comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté , il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval , je le nourris mal , je l'habille de même , il est battu quand il défobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le
nègre

négre & le guerrier, c'est que, le guerrier coûte bien moins. Un beau négre revient à présent à cinq cent écus au moins, & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné, l'un & l'autre font battus pour la moindre faute. Le salaire est à-peu-près le même; & le négre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

L E F R A N Ç A I S.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

L' A N G L A I S.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin.

L E F R A N Ç A I S.

Il me semble que Grotius (Liv. II. chap. V.) approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

L' A N G L A I S.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt
Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. N

à le tuer ; il me dit , Brave Anglais ne me tue pas , & je te servirai. J'accepte la proposition , je lui fais ce plaisir , je le nourris d'ail , & d'oignons ; il me lit les soirs Don Quichotte à mon coucher , quel mal y a-t-il à cela , s'il vous plaît ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions , quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met , comme dit l'empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre , comme par exemple les Russes ?

LE FRANÇAIS.

Il est vrai qu'il le dit (a) , & qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire. (b) Voici ses propres mots , *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave , son golup ; mais seulement raab qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel ; car il est encor aujourd'hui esclave.*

En effet , tous les cultivateurs , tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres , elle rendra par-là son nom immortel.

Aureste , à la honte de l'humanité , les agriculteurs , les artisans , les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encor esclaves , serfs de glèbe , en Pologne , en Bohême , en Hongrie , en plusieurs provinces de l'Allemagne , dans la moitié de la Franche - Comté , dans le quart de la Bourgogne & du Bourbonnais ; & ce qu'il y a de contradictoire , c'est ,

(a) Liv. XV. chap. VI. (b) Page 228.

qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main-morte, dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux, chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

L' A N G L A I S.

Par ma foi si des évêques, & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

L E F R A N Ç A I S.

Il serait mieux que personne n'en eût.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre sera signée par le grand Turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

D I A L O G U E S E C O N D.

Des esprits serfs.

L E F R A N Ç A I S.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

L' A N G L A I S.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu

N ij

être esclave que d'être tué , en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou , & que le père nègre qui vend son nègrillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt , est qu'il se porte bien , afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui , & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval , à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre , il falait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac , & qu'il eût oublié de le nourrir.

LE FRANÇAIS.

Et si votre esclave vous est inutile ?

L'ANGLAIS.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit , dût-il s'aller faire moine.

LE FRANÇAIS.

Mais l'esclavage de l'esprit comment le trouvez-vous ?

L'ANGLAIS.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

LE FRANÇAIS.

J'entends cet usage où l'on est , de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes pétrifient la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bou-

che à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises , dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote , pusillanime , & barbare ; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire , de parler , & même de penser , comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui , & faire d'Agnès une imbécille afin de jouir d'elle.

L' A N G L A I S.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre , ou je ferais une belle conspiration pour les abolir , ou je fuirais pour jamais de mon isle après y avoir mis le feu.

L E F R A N Ç A I S.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit , ni dans ses discours , les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouit de sa fortune , de sa liberté , & de toutes les douceurs de la vie.

L' A N G L A I S.

Non sans doute ; & il faut punir le séditieux téméraire ; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'usage ? J'aimerais autant qu'on vous rendit muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues , faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des sottises & des injures , faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls ; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement , elle vous siffle ; si séditieusement , elle vous punit ; si sagement & noblement , elle vous aime , & vous récompense. La liberté de

parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces-Unies ; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suisse , sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

LE FRANÇAIS.

Et si vous étiez né dans Rome moderne !

L' ANGLAIS.

J'aurais dressé un autel à Cicéron & à Tacite , gens de Rome l'ancienne. Je ferais monté sur cet autel ; & le chapeau de Brutus sur la tête , & son poignard à la main ; j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunal , comme fit Nicolas Rienzi.

LE FRANÇAIS.

Et vous auriez fini comme lui.

L' ANGLAIS.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémisais en voyant des récollets au capitolé. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmyre & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral Black. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance roi de Portugal , ce prince s'excusa de conclure , parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques.

Laissez - moi faire , lui dit Black. , il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs, de tyranniser les âmes & de brûler les corps ; comme les Persans , & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

L E F R A N Ç A I S.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

L' A N G L A I S.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez - vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain ?

L E F R A N Ç A I S.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

L' A N G L A I S.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

L E F R A N Ç A I S.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

L' A N G L A I S.

Oui , comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour , & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

E S C L A V E S.

S E C T I O N P R E M I È R E.

Pourquoi appellons nous *esclaves* ceux que les Romains appellaient *servi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie est ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui lègue à l'évêque *Frédelon* son esclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bienheureux d'appartenir à deux évêques de suite.

Il n'est pas hors de vraisemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire Romain avait ravi aux nations, & surtout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *schiavitù* le malheur de tomber entre leurs mains, & *schiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'*Histoire du moyen âge*, c'est que du tems des Romains notre univers connu se divisait en hommes libres & en esclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Ostrogoths, Visigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des esclaves diminuât; d'anciens maîtres se virent réduits à la servitude; le très petit nombre enchaina le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on employe les nègres, & comme il se pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les esclaves des Assyriens & des Egyptiens.

Le livre où il est le plus parlé d'esclaves, est l'*Iliade*. D'abord la belle *Briseïs* est esclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & surtout les princesses, craignent d'être esclaves des Grecs & d'aller filer pour leurs femmes.

L'esclavage est aussi ancien que la guerre ; & la guerre aussi ancienne que la nature humaine.

On était si accoutumé à cette dégradation de l'espèce, qu'*Epistète*, qui assurément valait mieux que son maître, n'est jamais étonné d'être esclave.

Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude ; au contraire, les peuples les plus entoufflés de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les loix les plus dures contre les serfs. Le droit de vie & de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* est la plus juste, & peut-être la seule juste.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblerait, pour servir toutes les nations tour-à-tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi. Il est prononcé dans leurs loix (a) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Esaü* devaient être les serfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, sous une autre économie, les Arabes qui se disaient enfans d'*Esaü*, réduisirent les enfans de *Jacob* à l'esclavage.

(a) Exode chap. XXI. Levitiq. chap. XXV. &c. Genèse chap. XXVII - XXXII.

Les Evangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une seule parole qui rappelle le genre-humain à sa liberté primitive, pour laquelle il semble né. Il n'est rien dit dans le nouveau Testament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'église pour changer des bêtes de somme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième siècle. S'il est parlé de l'esclavage, c'est de l'esclavage du péché.

Il est difficile de bien comprendre comment dans St. Jean (b) les Juifs peuvent dire à JESUS, *Nous n'avons jamais servi sous personne*, eux qui étaient alors sujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la prise de Jérusalem; eux, dont dix tribus emmenées esclaves par *Salmanazar*, avaient disparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babiloniens soixante & dix ans; eux sept fois réduits en servitude dans leur terre promise de leur propre aveu; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père *Dom Calmet* dit, qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Seville *Opas* & le comte *Julien* appellèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens *Visigoths* qui régnaient de-là les Pyrénées; les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples

(b) Chap. VIII.

de se faire circoncire , ou de se battre , ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu , il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans , les mâles pour être circoncis & pour servir d'icoglans & de janissaires , les filles pour être élevées dans les fers. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guères d'esclaves pour le service intérieur des maisons que ceux qu'ils achètent des Circassiens , des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains musulmans , & les Européans chrétiens , la coutume de piller , de faire esclave tout ce qu'on rencontre sur mer a toujours subsisté. Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres ; Algériens , Maroquins , Tunisiens vivent de piraterie. Les religieux de Malthe , successeurs des religieux de Rhodes , jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de musulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens , ou sont prises sur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui se disent blancs vont acheter des nègres à bon marché , pour les revendre cher en Amérique. Les Pensilvaniens seuls ont renoncé depuis peu solennellement à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

SECTION SECONDE.

J'ai lu depuis peu au mont Krapac où l'on sait que je demeure , un livre fait à Paris , plein d'esprit , de paradoxes , de vues & de courage , tel à quelques égards que ceux de *Montesquieu* , & écrit contre *Montesquieu*. Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité , & surtout à l'état libre .

de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme est né , & qui est le gardien de l'innocence comme le consolateur de la vie. Personne , dit l'auteur , n'est chargé de les nourrir , de les secourir , au-lieu que les esclaves étaient nourris & soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai ; mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre ; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raison que les ouvriers perdent beaucoup de journées , dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie ; mais ce n'est pas parce qu'ils sont libres , c'est parce que nous avons quelques loix ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il est très justement , que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude , puisque cette charité les a resserrées pendant plus de douze siècles ; (c) & il pouvait encor ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes , tout charitables qu'ils sont , possèdent encor des esclaves réduits à un état affreux sous le nom de *mortaillables* , de *main-mortaibles* , de *serfs de glèbe*.

Il affirme , ce qui est très vrai , que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet pour avoir l'argent amassé par ces malheureux , qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté , ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les serfs de Spire & de Worms au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix est la liberté , puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très chèrement.

(c) Voyez la sect. III.

Enfin , c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute , à décider quel est l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manoeuvre couvert de haillons , nourri de pain noir , dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez - lui s'il voudrait être esclave , mieux nourri , mieux vêtu , mieux couché , non-seulement il répondra en reculant d'horreur , mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition.

Demandez ensuite à un esclave s'il désirerait d'être affranchi , & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée.

Considérez encor que le manoeuvre peut devenir fermier , & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conseiller du roi , s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier , nommer un député au parlement ; en Suède devenir lui - même un membre des états de la nation. Ces perspectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'un étable de son maître.

S E C T I O N T R O I S I È M E.

Puffendorf dit (d) que l'esclavage a été établi par un libre consentement des parties , & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir ? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser ! la nature décide contre *Grotius*.

(d) Liv. VI. chap. III.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'*Esprit des loix*, (e) après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

„ Mr. *Perri* dit que les Moscovites se vendent aisément ; j'en fais bien la raison ; c'est que leur liberté „ ne vaut rien. “

Le capitaine *Jean Perri* Anglais, qui écrivait en 1714 *Pétat présent de la Russie*, ne dit pas un mot de ce que l'*Esprit des loix* lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : „ Le czar a ordonné que dans „ tous ses états personne à l'avenir ne se dirait son „ golup ou esclave, mais seulement raab qui signifie „ *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré aucun „ avantage réel ; car il est encor aujourd'hui effective- „ ment esclave. “ (f)

L'auteur de l'*Esprit des loix* ajoute que suivant le récit de Guillaume Dampier, *tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'Achem*. Ce serait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le *Voyage de Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit ait hasardé tant de choses, & cité faux tant de fois.

SERFS DE CORPS, SERFS DE GLÈBE, MAIN-MORTE, &c.

Section quatrième.

On dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des francs ; qu'esclave & franc sont contradictoires. Qu'on y est si franc,

(e) Liv. XV. chap. VI.

(f) Pag. 228. édition d'Amsterdam 1717.

(g) Voyez à l'article *Loix*

les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques méprises de *Montesquieu*.

que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation Française d'être si franche ! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main - morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que sa famille est encor esclave mortuaire, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur ; les autres deux. S'ils meurent sans enfans leur bien appartient à ce seigneur ; s'ils laissent des enfans le seigneur prend seulement les plus beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout son bien & il demeure encor esclave, c'est-à-dire, que s'il gagne quelque bien par son industrie, ce pécule à sa mort appartiendra au seigneur.

Voici bien mieux ; un bon Parisien va voir ses parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maison main-mortable & s'en retourne à Paris, tous ses biens, en quelque endroit qu'ils soient situés, appartiendront au seigneur foncier, en cas que cet homme meure sans laisser de lignée.

On demande à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche* avec une telle servitude. C'est, sans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux , le plus consolant de toute cette jurisprudence , c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hazard un prince du sang , ou un ministre d'état , ou un chancelier , ou quelqu'un de leurs secrétaires jettait les yeux sur cet article , il serait bon que dans l'occasion il se ressouvint que le roi de France déclare à la nation , dans son ordonnance du 18 May 1731 , *que les moines & les bénéficiers possèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'Argenson dans le *Droit public ecclésiastique* , auquel il eut la meilleure part , dit qu'en Artois , de dix-huit charrues , les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte* , & ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles , on nous a répondu : Il y a six cent ans qu'ils jouissent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons répliqué humblement , Il y a trente ou quarante mille ans , plus ou moins , que les fouines sont en possession de manger nos poulets , mais on nous accorde la permission de les détruire quand nous les rencontrons.

NB. C'est un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton , mais il peut en sûreté de conscience manger la substance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voisinage hériter cent mille écus d'un de leurs esclaves main-mortable , lequel avait fait cette fortune à Francfort par son commerce. Il est vrai que la famille dépouillée a eu la permission de venir demander l'aumône à la porte du couvent , car il faut tout dire.

Difons

Difons donc que les moines ont encor cinquante ou foixante mille esclaves main - mortables dans le royaume des Frانس. On n'a pas pensé jusqu'à présent, à réformer cette jurisprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les états du roi de Sardaigne; mais on y pensera. Attendons seulement quelques siècles, quand les dettes de l'état seront payées.

E S P A C E.

Q' est - ce que l'espace ? *Il n'y a point d'espace, point de vide*, disait Leibnitz, après avoir admis le vide; mais quand il l'admettait il n'était pas encor brouillé avec *Newton*. Il ne lui disputait pas encor le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Epicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton* ou pour *Descartes & Robaut*, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel.

Que Robaut vainement sèche pour concevoir

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Robaut* séchera. L'espace pur, dites - vous, ne peut être ni matière, ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière & esprit, donc il n'y a point d'espace.

Eh ! messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & esprit, à nous qui connaissons si imparfaite-
Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. O

ment l'un & l'autre ? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses , lesquelles nous ne connaissons pas.* Du moins Montezume raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de Dryden : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde , celui du Pérou & moi.* Montezume parlait de deux choses qu'il connaissait ; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atomes. Nous faisons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appellons *esprit* la faculté que l'Etre suprême , universel , éternel , tout-puissant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau , large de six doigts tout-au-plus , nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toujours DIEU à notre image , bonnes gens !)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fussent toute autre chose que notre matière , dont nous ne connaissons que les apparences , & toute autre chose que notre esprit , notre souffle idéal , dont nous ne favons précisément rien du tout ! & qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas ? & qui pourra soupçonner que DIEU , démontré existant par ses effets , n'est pas infiniment différent de tous ces êtres-là , & que l'espace n'est pas un de ces êtres ?

Nous sommes bien loin de dire avec *Lucrèce* ,

*Ergo prater inane & corpora tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura referri.*

Hors le corps & le vide il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe ?

A-t-on jamais pu répondre à son argument ? *Lancez une flèche des bornes du monde , tombera-t-elle dans le rien , dans le néant ?*

Clarke , qui parlait au nom de Newton , prétend que l'espace a des propriétés , qu'il est étendu , qu'il est mesurable , donc il existe. Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien , que répliqueront *Newton & Clarke* ?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois , car j'étais jeune ; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU , l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui aussi.

Il crut , au rapport de *Locke* , (a) qu'on pouvait expliquer la création , en supposant que DIEU par un acte de sa volonté & de son pouvoir , avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

E S P R I T.

CE mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages , du chaos où elles sont encore , & du hazard qui a dirigé presque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs , ainsi qu'à d'autres nations , d'appeler vent , souffle , *pneuma* , ce qu'ils entendaient vaguement par respiration , vie , ame. Ainsi , ame , & vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité.

(a) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'*Essai sur l'entendement humain* , tom. IV. pag. 175.

O ij

Et si nous disions que l'homme est une machine pneumatique , nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent , & se servirent du mot *spiritus* , esprit , souffle. *Anima* , *spiritus* , furent la même chose.

Le *roubak* des Phéniciens , & , à ce qu'on prétend , des Caldéens , signifiait de même *souffle* & *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin , on employa toujours indifféremment le mot *souffle* , esprit , vent , ame. *Spiritus DEI ferebatur super aquas* , le vent de DIEU , l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vite , le souffle de la vie , l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum , ou *spiritum vite* , & il souffla sur sa face un souffle de vie. Et , selon l'hébreu , il souffla dans ses narines un souffle , un esprit de vie.

Hac cum dixisset , insuflavit , & dixit eis , accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela , il souffla sur eux , & leur dit , Recevez le souffle saint , l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat , & vocem ejus audis , sed nescis unde veniat , l'esprit , le vent souffle où il veut , & vous entendez sa voix ; (son bruit) mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de-là à nos brochures du quai des augustins & du pont-neuf , intitulées *Esprit de Merivaux* , *Esprit de Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par esprit , bel esprit , trait d'esprit , &c. signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium* , les Grecs *euphria* , ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent *agudo* , *agudezza*.

Les Italiens employent communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verstandig*; & quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives, agréables, ils disent riche en sensations, *fin reich*. C'est de-là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique & française, disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, sont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, est tiré de ce qui engendre; l'*agudeza* de ce qui est pointu, le *fin reich* des sensations, l'esprit du vent, & le *wit* de la sagesse.

En toute langue ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes; & quand vous dites, Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander duquel ?

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé *Synonymes français*, conclut ainsi :

Il faut dans le commerce des dames de l'esprit, ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) L'entendement est de mise avec les politiques & les courtisans.

Il me semble que l'entendement est nécessaire partout, & qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement de mise.

Le génie est propre avec les gens à projets & à dépense.

Ou je me trompe , ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs ; le génie de *Boffuet* pour tous les auditeurs , encor plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus* , esprit , vent , souffle , donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air , elles supposèrent toutes que notre faculté de penser , d'agir , ce qui nous anime , est de l'air ; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De -là les *miânes* , les esprits , les revenans , les ombres furent composés d'air. (Voyez *Ame* .)

De-là nous disions , il n'y a pas longtems , *Un esprit lui est apparu , il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château ;* & la populace le dit encore.

Il n'y a guères que les traductions des livres hébreux en mauvais latin , qui ayent employé le mot de *spiritus* en ce sens.

Manes , *umbra* , *simulacra* , sont les expressions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands disent *geest* , les Anglais *ghost* , les Espagnols *duende* , *trasgo* ; les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme* , *imagination* , *rêverie* , *sottise* , *fripoumerie*.

S E C T I O N S E C O N D E .

Bel esprit , esprit.

Quand une nation commence à sortir de la barbarie , elle cherche à montrer ce que nous appellons de *l'esprit*.

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous *François I* , vous voyez dans *Marot* des pointes , des

jeux de mots , qui seraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin fa perte rememore ,
Cognac s'en cogne en fa poitrine blême ,
Anjou fait joug , Angoulême est de même.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé ; mais tenons - nous - en à celui - ci qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France , au tems de *Balzac* , de *Mairet* , de *Rotrou* , de *Corneille* , on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles qu'on appelait *esprit*. On reçut très bien ces vers de la tragédie de *Pyrame* :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître ,
Est encor tout sanglant ; il en rougit , le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard , à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille* quand dans sa tragédie d'*Andromède* , *Phinée* dit au soleil :

Tu luis , soleil , & ta lumière
Semble se plaîre à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens , soleil , viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

O iiij

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grace devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté ayent longtems séduit.

Non - seulement on admirait cette traduction de l'espagnol ;

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-seulement on trouvait une finesse très spirituelle dans ce vers d'*Hippocrate* à *Médée* dans la *Toison d'or* ;

Je n'ai que des attraites & vous avez des charmes.

Mais on ne s'apercevait pas, & peu de connaisseurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie* l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car* :

César, car le destin que dans tes fers je brave,

M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave ;

Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur

Jusqu'à te rendre hommage & te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée & fautive. Jamais une citoyenne Romaine ne fut esclave d'un citoyen Romain ; jamais un Romain ne fut appelé *seigneur* ; & ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur & de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,

Romaine, mon courage est encor au - dessus.

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Cornéille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire, Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire *encor plus*, elle dit beaucoup moins. Etre Romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime* assassin de *Pompée*, était Romain comme elle. Mille Romains étaient des hommes très médiocres ; mais être femme & fille du plus grand des Romains, c'était là une vraie supériorité. Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux & déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse & déplacée.

Ensuite elle dit après *Lucaïn*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant* après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucaïn après le beau siècle d'*Auguste*, cherchait de l'esprit, parce que la décadence commençait ; & dans le siècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon goût n'était pas *encor* entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente ! *César* ne doit point, selon elle, écouter le bruit de sa victoire. Il n'a vaincu à *Pharsale* que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie* ! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce.

C'est le *bis nocui mundo* de Lucain. Ce vers présente une très grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
 Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison ;
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine ;
 Et quoi que ta captive, un cœur tel que le mien,
 De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encor du *Lucain* ; elle souhaite dans la *Pharsale* d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

*Atque utinam in thalamis inuisti Caesaris effera
 Infelix conjux & nulli leta marito.*

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque & puérile ; mais du moins ce n'est pas à *César* que *Cornélie* parle ainsi dans *Lucain*. *Cornélie* au contraire fait parler *Cornélie* à *César* même ; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme, pour porter dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé* ; car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, & je t'ai déjà dit que je suis Romaine, & je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement ; je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encor que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu donner de l'esprit à *Cornélie*, il ne serait pas tombé dans ces défauts qui se font sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si longtems. Les actrices ne peuvent plus guères les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade ;

Encor ai-je sujet de rendre grace aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & sous quel astre , ô ciel ! m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince ,
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de stile , & considérons combien ce discours est décent & douloureux ; il va au cœur , tout le reste éblouit l'esprit un moment & ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs ;

O vous ! à ma douleur , objet terrible & tendre ,
Eternel entretien de haine & de pitié ,
Restes du grand Pompée écoutez sa moitié , &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût , & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (Voyez *Goût.*)

Cléopâtre dans la même tragédie s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion* :

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée ,
Quand elle dit qu'elle aime est sûre d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
Ne sauraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre ; Madame , je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées , je fais toujours le rôle de confidente à la comédie , & vingt princesses m'ont avoué leurs beaux feux sans être sûres de rien , & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *César* , *César* lui-même , ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais , ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ,
Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être si contraire.
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ,
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux.
Et dans *Pharfale* même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre *Pompée*.

Voilà donc *César* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre* , mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; & ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence que son bras ambitieux a donné la bataille de *Pharfale*.

On dit que cette sorte d'esprit , qui n'est , il faut le dire , que du galimatias , était alors l'esprit du tems. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses *Précieuses ridicules*.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *La Bruière* désigna en disant , (e) *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs , intelligibles pour les acteurs , pour le parterre & l'amphithéâtre , que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes , & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.*

Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *La Motte* dans son abrégé de l'*Iliade* , en faisant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême ,
Que ne vaincra-t-il point , il s'est vaincu lui-même !

C'est-là un trait d'esprit , une espèce de pointe & de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus ? ou , si l'on veut , un bon mot ?

SECTION TROISIÈME.

En Angleterre , pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit , on dit qu'il a de grandes parties , *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français , peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très communément dans ce sens-là. *Clélie* , *Cassandre* , nos

(a) *Caractères de La Bruière* , chap. des ouvrages de l'esprit.

autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit. L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit, pourquoi ? c'est qu'il est très nécessaire de passer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux ; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cent enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances ; en un mot les esprits diffèrent plus que les visages.

E S P R I T F A U X.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas exprimer si le principe est vrai lors-même qu'on en déduit des conséquences justes , & cette manière est commune. (Voyez *Conséquences.*)

2°. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple , un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre , par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie ; s'il était assez sot pour leur dire la vérité sous prétexte qu'il ne faut pas mentir , il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'un principe très vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin parce que l'homieide est défendu , serait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit , l'esprit juste est celui qui les démêle ; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques ; non que le cœur des juges fût méchant , mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

E S S É N I E N S.

PLus une nation est superstitieuse & barbare , obstinée à la guerre malgré ses défaites , partagée en factions , flottante entre la royauté & le sacerdoce , enivrée de fanatisme , plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en tems de peste un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se

préserve de la contagion qui régné ; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes ; telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs ; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce , & les thérapeutes en Egypte ; tels sont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers* , & les *dunkards* en Pensilvanie ; & tels furent à-peu-près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient ; de se donner des chaînes perpétuelles , de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté ; de faire enfin ce que nous appellons des *vœux*. Ce fut *St. Basile* qui le premier imagina ces vœux , ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre , & il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le Juif *Philon* qui nous le dit (dans le *Traité de la liberté des gens de bien*.) La Syrie fut toujours superstitieuse & factieuse , toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés , quelques-uns plus humains & plus sages que les autres , se soient éloignés du commerce des grandes villes , pour vivre en commun dans une honnête pauvreté , loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asyles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées* ; & lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Egypte , les thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac Mœris.

Il paraît très probable qu'il y eut des thérapeutes Grecs, Egyptiens & Juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philosophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi.

„ On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays ;
 „ la Grèce & d'autres contrées jouissent de cette con-
 „ solation : elle est très commune en Egypte dans
 „ chaque nôme, & surtout dans celui d'Alexandrie.
 „ Les plus gens de bien, les plus austères se sont reti-
 „ rés au-dessus du lac Mœris dans un lieu désert,
 „ mais commode, qui forme une pente douce. L'air
 „ y est très sain ; les bourgades assez nombreuses
 „ dans le voisinage du désert, &c. “

Voilà donc partout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs. Toutes, sans exception, eurent la guerre en horreur ; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol & l'assassinat sur les grands chemins.

Tels furent à-peu-près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui désolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiscopaux*, s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque tems dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Palestine, était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

P

Evangelies reçus , ni dans les apocryphes , ni dans les *Actes des apôtres* , ni dans leurs lettres , on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas , la ressemblance s'y trouve en plusieurs points , confraternité , biens en commun , vie austère , travail des mains , détachement des richesses & des honneurs , & surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand , que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet , & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles , sans autels , sans temples , sans magistratures , tous exerçant des métiers , tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressembloient en cela parfaitement à nos Pensilvains , à nos anabatistes , à nos memnonistes d'aujourd'hui , qui se piquent de fuivre l'Evangile à la lettre. Car quoi qu'il y ait dans l'Evangile plusieurs passages qui étant mal entendus , peuvent inspirer la violence , comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple , le *contrain-les d'entrer* , les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un , ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale ; quoique , dis-je , toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique , cependant , il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au-lieu de combattre , qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécution pendant environ deux cent ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des Pensilvains , ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables* , ce n'est pas par leur aversion pour la splendeur de l'é-

glise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix que je respecte.

Le grand philosophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers tems serait un très mauvais soldat, ou qu'un soldat serait un très mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît sans réplique; & c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme & l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément, Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à sang, égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mammelle, tuez jusqu'aux animaux, faccagez tout, brûlez tout, c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt; & il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes; il établit sa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les tems de *Moïse* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la souffrance, meurt du dernier supplice, & veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne foi si *St. Bartelemi*, *St. André*, *St. Matthieu*, *St. Barnabé* auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'empereur, ou dans les trébans de *Charles XII*? *St. Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être *St. Paul* accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être

un persécuteur sanguinaire , est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament & la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à se venger de *Ganahiel* par les armes. Il ne fit point comme les *Juda* , les *Tbeudas* , les *Barcokebas* qui levèrent des troupes ; il suivit les préceptes de JESUS , il souffrit , & même il eut , à ce qu'on prétend , la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc , dans les premiers tems , une contradiction dans les termes.

Il est clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'esprit qui les animait , fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les temples , les autels , les cierges , l'encens , l'eau lustrale ; *Porpbire* les comparait aux renards qui disent , *ils sont trop verts*. Si vous pouviez avoir , disait-il , de beaux temples brillans d'or avec de grosses rentes pour les desservans , vous aimeriez les temples passionnément. Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes , ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens dès le tems de *Dioclétien* , furent aussi différens des chrétiens du tems des apôtres , que nous sommes différens des chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé & aussi hardi que celui de *Montesquieu* , a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien , & combattre cette vérité annoncée par Bayle , (c) *qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble , mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

„ Ce seraient , dit *Montesquieu* , des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs , & qui auraient un

(c) *Continuation des pensées diverses* , article CXXIV.

„ très grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient
 „ très bien les droits de la défense naturelle. Plus
 „ ils oiroient devoir à la religion , plus ils pense-
 „ raient devoir à la patrie. Les principes du chris-
 „ tianisme bien gravés dans le cœur seraient infini-
 „ ment plus forts que ce faux honneur des monar-
 „ chies , ces vertus humaines des républiques , &
 „ cette crainte fervile des états despotiques. “

Affurément l'auteur de l'*Esprit des loix* ne songeait pas aux paroles de l'Evangile quand il dit , que les vrais chrétiens sentiraient très bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau , & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très clairement anéantis. Ceux que nous appellons *quakers* ont toujours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756 s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (Voyez l'article *Primitive église.*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs , se battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des loix* , me paraissent fausses. *Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts* , &c. Oui , plus forts pour les empêcher de manier l'épée , pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain , pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait , dit Bayle , *comme des brebis au milieu des loups* , *si on les faisait aller repousser de vieux corps d'infanterie , ou charger des régimens de cuirassiers.*

Bayle avait très grande raison. *Montesquieu* ne s'est pas aperçu qu'en le réfutant , il ne voyait que les

chrétiens mercenaires & sanguinaires d'aujourd'hui , & non pas des premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a essuyé des fanatiques , en leur sacrifiant *Bayle* ; & il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands - hommes qui paraissent d'avis différent , & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux bonheur des monarchies , les vertus humaines des républiques , la crainte servile des états despotiques. Rien de tout cela ne fait les soldats , comme le prétend l'*Esprit des loix*. Quand nous levons un régiment dont le quart déserte au bout de quinze jours , il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie ; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paye , & non la vertu républicaine , de laquelle on ne parle jamais dans la place St. Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte servile que les Turcs & les Russes se battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres ; on n'a point ainsi du courage par crainte. Ce n'est pas non plus par dévotion que les Russes ont battu les armées de *Moustapha*. Il serait à désirer , ce me semble , qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai , qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes , & n'avoir en vue que la vérité.

É T E R N I T É.

J'Admirais dans ma jeunesse tous les raisonnemens de *Samuel Clarke* ; j'aimais sa personne quoi qu'il fût un arien déterminé ainsi que *Newton* , & j'aime encor sa mémoire parce qu'il était bon homme ; mais

le cachet de ses idées qu'il avait mis sur ma cervelle encor molle, s'effaça quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde qu'il avait mal établi la réalité de l'espace infini.

J'ai tant de respect pour la Genèse & pour l'église qui l'adopte, que je la regarde comme la seule preuve de la création du monde depuis cinq mille sept cent dix - huit ans, selon le comput des Latins, & de sept mille deux cent soixante & dix-huit ans selon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philosophes attribuèrent aussi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils se sont tous trompés, comme on fait; mais on peut croire sans blasphème que l'Eternel formateur de toutes choses fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit sur ces mondes & sur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aisément se perdre, & qu'il est peut-être bon de conserver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les désavoue de tout son cœur.

Mes compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce Li, ce Chang-ti, ce Tien, que les Seres, les antiques habitants du Catai adorent depuis cinq mille ans, selon leurs annales publiques; annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre &

P iiii

les tems antiques par la petite mesure de leur province , sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Seres reconnaissaient dans des tems encor plus reculés , sous le nom de Birmah père de Brama & de toutes choses , & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé Oromaze chez les anciens Perses. Adorons ce Dëmiourgos que Platon célébra chez les Grecs , ce DIEU très bon & très grand , optimum maximum , qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains , lorsque dans le sénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit , & tout exista ; mais il le dit avant les tems ; il est l'Etre nécessaire : donc il fut toujours. Il est l'Etre agissant , donc il a toujours agi : sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'Etre inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours ; car alors il ne serait que l'Etre capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans , ni depuis cent mille , que ses créatures lui dirent leurs hommages ; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit , quelle absurdité grossière ! de dire le chaos était éternel , & l'ordre n'est que d'hier. Non , l'ordre fut toujours parce que l'Etre nécessaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand St. Thomas dans la Somme de la foi catholique , lib. II. capite III. „ DIEU „ a eu la volonté pendant toute l'éternité , ou de pro- „ duire l'univers , ou de ne le pas produire ; or il est „ manifeste qu'il a eu la volonté de le produire ; donc

„ il l'a produit de toute éternité , l'effet suivant tous les jours la puissance d'un agent qui agit par volonté. “

A ces paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans St. Thomas , j'ajoute , qu'un effet d'une cause éternelle & nécessaire , doit être éternel & nécessaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison ainsi que l'a chanté Lucrèce , grand peintre à la vérité des choses communes qu'il est aisé de peindre , mais physicien de la plus complète ignorance.

Cet Etre suprême n'a pas pris des cubes , des petits dès pour en former la terre , les planètes , la lumière , la matière magnétique , comme l'a imaginé le chimérique Descartes , dans son roman , appelé philosophie.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raison directe de sa masse , & en raison inverse du carré de sa distance à ce centre ; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le soleil , & que toutes nos planètes tournassent autour de lui , de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les carrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne observent ces loix en parcourant leurs orbites ; & les satellites de Saturne & de Jupiter obéissent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorèmes réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes , n'ont été découverts que de nos jours ; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'Euclide.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux ; mille milliards de soleils qui la remplissent , ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil , & des mondes innom-

brables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, & que la fabuleuse Grèce nommait la voie lactée, en imaginant qu'un enfant nommé Jupiter, Dieu de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tétant sa nourrice, cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils & de mondes on voit des espaces dans lesquels on distingue encor des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire ;

*Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin ;
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces cieux le Dieu des cieux réside.*

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doivent être partout ; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi ! la force active serait en tous lieux, & le grand Être ne serait pas en tous lieux !

Virgile a dit :

Mens agitât molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit :

Jupiter est quodcumque vides quocumque moveris.

St. Paul a dit :

In Deo vivimus movemur & sumus.

Tout se meut , tout respire & tout existe en Dieu.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet , & des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux.

Illic secum habitans in penetralibus

Se rex ipse suo contuitu beat.

Dans son appartement ce monarque suprême

Se voit avec plaisir & vit avec lui-même.

C'est au fond peindre DIEU comme un fat qui se regarde au miroir & qui se complait dans sa figure ; c'est bien alors que l'homme a fait DIEU à son image.

Pensons donc comme Platon , Virgile , Caton , St. Paul , St. Thomas , sur ce grand sujet , & non comme l'auteur de cette hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre nécessaire , de l'Etre formateur , produit tout , remplit tout , vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous , ombres passagères , à nous atomes d'un moment , à nous atomes pensans , il nous faut une portion d'intelligence bien rare , bien exercée pour comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cent vingt années outre son cours dans son orbite & sa rotation sur elle-même ? comment l'astre de nos nuits se balance-t-il , & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer ? Le nombre des hommes

qui s'élèvent à ces connaissances divines , n'est pas une unité sur un million dans le genre-humain : tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre , ou consomment leur vie dans de petites intrigues , ou tuent les hommes leurs frères , & en sont tués pour de l'argent.

C'est au petit nombre de sages que je m'adresse pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses ; la puissante intelligence qui respire dans elles , & l'éternité dans laquelle elles nagent , éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent , qui sentent , & qui pensent. (Voyez Infini.)

E V A N G I L E.

C'Est une grande question de savoir quels sont les premiers Evangiles. C'est une vérité constante , quoiqu'en dise *Abadie* , qu'aucun des premiers pères de l'église inclusivement jusqu'à *Irénée* , ne cite aucun passage des quatre Evangiles que nous connaissons. Au contraire , les alloges , les théodosiens rejetteront constamment l'*Evangile de St. Jean* , & ils en parlaient toujours avec mépris , comme l'avance *St. Epiphane* dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encor que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos Evangiles ; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejetés du canon.

St. Clément , par exemple , rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le tems où son royaume aviendrait , répondit , *Ce sera quand deux ne feront qu'un , quand le dehors ressemblera au dedans , & quand il n'y aura ni mâle ni femelle*. Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de

nos Evangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. *Freret* secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant *Fabricius* s'est donné la peine de rassembler les anciens Evangiles que le tems a conservés, celui de *Jacques* paraît le premier. Il est certain qu'il a encor beaucoup d'autorité dans quelques églises d'Orient. Il est appelé *premier évangile*. Il nous reste la passion & la résurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet *Evangile de Nicodème* est cité par *St. Justin* & par *Tertullien*, c'est-là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caiphas*, *Soumar*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Nephtali* ; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adversaires ont conclu que puisqu'on supposait tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc, disent-ils, des faussaires, des séducteurs & des gens séduits qui moururent pour l'erreur ; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'Evangile de *Jean*, ou à l'Evangile de *Jacques* ? Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques chrétiens très injustement comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous *Dioclétien* ; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable, irrémissi-

fible à un chrétien de faire voir un Evangile à un gentil. Cela est si vrai , que vous ne rencontrez le mot d'*Evangile* dans aucun auteur profane.

Les fociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins Evangiles que comme des ouvrages clandestins fabriqués environ un siècle après JESUS-CHRIST , & cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle ; ouvrages , disent-ils , grossièrement écrits par des hommes grossiers qui ne s'adressèrent longtems qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphèmes. Cette secte , quoiqu'assez répandue , est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir , qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contr'eux que par la voix sainte de l'Ecriture : ainsi il est impossible que les uns & les autres étant toujours ennemis , puissent jamais se rencontrer.

Pour nous ; restons toujours inviolablement attachés à nos quatre Evangiles , avec l'église infaillible. Réprouvons les cinquante Evangiles qu'elle a réprouvés. N'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fit cinquante Evangiles faux , cinquante histoires fausses de sa vie ; & soumettons-nous à nos pasteurs qui sont les seuls sur la terre éclairés du St. Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière en regardant comme authentiques les lettres , si ridiculement supposées , de *Pilate* à *Tibère* , & la prétendue proposition de *Tibère* au sénat de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* est un mauvais critique & un très mauvais raisonneur , l'église est-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins soumis ?

E U C H A R I S T I E.

DANS cette question délicate , nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'esprit à la religion dans laquelle nous sommes nés , aux loix sous lesquelles nous vivons , nous n'agiterons point la controverse ; elle est trop ennemie de toutes les religions qu'elle se vante de soutenir , de toutes les loix qu'elle feint d'expliquer , & surtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les tems.

Une moitié de l'Europe anathématise l'autre au sujet de l'eucharistie , & le sang a coulé des rivages de la mer Baltique au pied des Pyrénées , pendant près de deux cent ans , pour un mot qui signifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le système de la transsubstantiation catholique. Elles crient que ce dogme est le dernier effort de la folie humaine. Elles attestent ce fameux passage de *Cicéron* , qui dit, (a) que les hommes ayant épuisé toutes les épouvantables démences dont ils sont capables , ne se sont point encor avisés de manger le DIEU qu'ils adorent. Elles disent que presque toutes les opinions populaires étant fondées sur des équivoques , sur l'abus des mots , les catholiques romains n'ont fondé leur système de l'eucharistie & de la transsubstantiation que sur une équivoque ; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré , & que la terre depuis seize cent ans a été ensanglantée pour des logomachies , pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires , leurs savans dans leurs livres , les peuples dans leurs discours répè-

(a) Voyez la *Divination* de *Cicéron* citée à l'article.

tent sans cesse que JESUS-CHRIST ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire manger à ses apôtres ; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois dans du pain & dans un calice ; que du pain qu'on rend en excréments , & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le DIEU formateur de l'univers. Que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples , au mépris & à l'exécration du reste du genre-humain.

C'est-là ce que disent les *Tillotson* , les *Smaldrigés* , les *Turretins* , les *Claudes* , les *Dailé* , les *Amyrauts* , les *Mestrezat* , les *Dumoulin* , les *Blondel* , & la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle ; tandis que le mahométan paisible , maître de l'Afrique , de la plus belle partie de l'Europe & de l'Asie rit avec dédain de nos disputes , & que le reste de la terre les ignore.

Encor une fois , je ne controverse point ; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apostolique enseigne sur l'eucharistie , sans y comprendre un seul mot.

Voici mon seul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein possible. Les stoïciens disaient , qu'ils portaient DIEU dans leur cœur ; ce sont les expressions de *Marc-Aurèle* & d'*Épictète* les plus vertueux de tous les hommes , & qui étaient , si on ose le dire , des dieux sur la terre. Ils entendaient par ces mots , *je porte DIEU dans moi* , la partie de l'âme divine universelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin ; elle dit aux hommes , Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire , ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est DIEU que je vous donne ; il est dans votre estomac.

mac. Votre cœur le fouillera-t-il par des injustices, par des turpitudes ? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est faisie & attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair & dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retint plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI* en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en faisant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*, & tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer quiconque possède deux arpens de terre à leur bienfaisance.

Jules II fait & mange DIEU ; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se fouille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

Troll archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangal* évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé N. . . est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

Q

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU , qu'ils ont encor moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang. Qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac ; que s'ils l'avaient cru fermement , ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis ; qu'en un mot , le remède le plus fort contre les atrocités des hommes , a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime , plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non - seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné , mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en sous - ordre , n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles , mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils faisaient , & qu'ils conféraient , a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation , l'insolence , la violence , la calomnie , la persécution ? De bien persuader l'existence de DIEU au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac , il pourra croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté. Poura - t - il dire que l'existence d'un DIEU rémunérateur & vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin , s'il ne s'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit , Voilà DIEU qu'un homme , consacré par moi , a mis dans ta bouche ; résistera - t - il à la voix de tous les astres , & de tous les êtres animés , qui lui crient , C'est DIEU qui nous a formés ?

E V Ê Q U E.

S *Anuel Ornik* natif de Bâle , était , comme on fait , un jeune homme très aimable , qui d'ailleurs savait par cœur son nouveau Testament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris du tems de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché ; le Suisse lui dit , que monseigneur ne voit personne. Camarade , lui dit *Ornik* , vous êtes rude à vos compatriotes ; les apôtres laissèrent approcher tout le monde ; & JESUS-CHRIST voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître , au contraire je viens lui apporter. Entrez donc , dit le Suisse.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf , il attaque de conversation un domestique qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche , dit *Ornik* , pour avoir cette foule de pages & d'estafiers que je vois courir dans la maison. Je ne fais pas ce qu'il a de revenu , répond l'autre ; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier* , qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra , dit *Ornik* , qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet , & qui passe ? C'est madame de *Pomereu* l'une de ses maîtresses. — Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher les matins. — Ah ! voilà , je crois , monsieur qui va donner audience. — Dites sa grandeur , monseigneur. — Hélas ! très volontiers. *Ornik* salue sa grandeur , lui présente ses livres , & en est reçu avec un sourire très gracieux. On lui dit quatre mots , & on monte en car-

Q ij

rosse escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaine. *Ornik* est tout étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard, lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard quand on va au parlement. Voilà une plaisante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville ; de - là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très honnête ; il lui offre une place dans sa cambiatrice. Vous allez sans doute, monseigneur, consoler quelque malade ? — Monsieur ? j'allais chez mon maître. — Votre maître ! c'est JESUS-CHRIST sans doute ? — Monsieur, c'est le cardinal *Azolin*, je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres ; mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. — Quoi ! vous êtes aux gages d'un cardinal ! mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du tems de JESUS-CHRIST & de *St. Jean* ? — Est-il possible ? s'écria le prélat Italien. — Rien n'est plus vrai ; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, repliqua l'évêque, je ne fais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux, ni évêques ; & quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. — *Ste. Vierge*, dit l'Italien, je n'en savais rien. Et des papes ? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque se signa ; il crut être avec l'esprit malin, & sauta en bas de la cambiatrice.

EUPHÉMIE.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, les personnes peu instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Livie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette *Euphémie*, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'Est le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cent ans, les cerfs neuf cent, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les psaumes, *Omnis homo mendax*.

Q iij

Quiconque fait un récit , a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes , s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs ; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison , l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poésie est surtout le champ de l'exagération. Tous les poètes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'*Iliade* , il est au bout du monde à la troisième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place ; il fallait les faire sauter comme des chèvres , ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les tems a été consacrée à l'exagération. Aussi plus une nation devient philosophe , plus les odes à entousiasme , & qui n'apprennent rien aux hommes , perdent de leur prix.

De tous les genres de poésie celui qui charme le plus les esprits instruits & cultivés , c'est la tragédie. Quand la nation n'a pas encor le goût formé , quand elle est dans ce passage de la barbarie à la culture de l'esprit , alors presque tout dans la tragédie est gigantesque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla précisément dans le tems de ce passage , & qui donna dans l'année 1656 son *Hercule mourant* , commence par faire parler ainsi son héros :

Père de la clarté , grand astre , ame du monde ,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde ;
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?

J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière ,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière :
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas ,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ses tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom ,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé étaient encor à la mode ; & c'est ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à se rapprocher de la vraisemblance & du naturel dans sa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-seulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'est la naïveté & la familiarité qui ne sont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Massinisse* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive qui veut plaire à son vainqueur, eut un prodigieux succès. On trouva même très bon que de deux suivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette scène, l'une dit à l'autre, en voyant *Massinisse* attendri, *Ma compagne, il se prend*. Ce trait comique était dans la nature ; & les discours ampoulés n'y sont pas ; aussi cette pièce resta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération espagnole reprit bientôt sa place dans l'imitation du *Cid* que donna *Pierre Corneille* d'après *Guillain de Castro* & *Baptista Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce sujet avec succès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

*Su sangre señor que en humo
Su sentimiento explicava ,
Por la boca que la vierté
De verse allí derramada
Por otro , que por su rey.*

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille ,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

Le prince , pour essai de générosité ,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-seulement ces rodomontades étaient intolérables , mais elles étaient exprimées dans un stile qui faisait un énorme contraste avec les sentimens si naturels & si vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images boursofflées ne commencèrent à déplaire aux esprits bien faits , que lors qu'enfin la politesse de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laisser aux autres le soin de nous louer ; que ni les guerriers , ni les ministres , ni les rois ne parlent

avec emphase ; & que le stile boursoufflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'Auguste parle de l'empire absolu qu'il a sur tout le monde , & de son pouvoir souverain sur la terre & sur l'onde ; on n'entend plus qu'en souriant Emilie dire à Cinna :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas longtems que des chevaliers Romains des plus anciennes familles , un *Septime* , un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome , comme celui de maître , *dominus* , mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu , que *César* l'ambitionna , & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même , dans cette tragédie , dit à *Cinna* :

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie

Ce digne objet des vœux de toute l'Italie ;

Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins ,

Qu'en te couronnant ROI , je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré , mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue , & qui s'est donnée à soixante lieues d'Alexandrie , il décrit des fleuves teints de sang rendus plus rapides par le débordement des parricides , des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes que la nature force à se venger eux-mêmes , & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans ; & la déroute orgueilleuse de *Pompée* qui croit que l'Egypte , en dépit de la guerre , ayant sauvé le ciel pourra sauver la terre , & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Ce n'est point ainsi que *Racine* fait parler *Mitbridate* d'une bataille dont il fort.

. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le désordre partout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poète ampoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver ; on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans *Bosquet*, d'avoir su attendre & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

E X P I A T I O N.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'Est peut-être la plus belle institution de l'antiquité que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes, en avertissant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le désespoir des coupables en leur faisant racheter leurs transgressions par des espé-

ces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords ayent prévenu les expiations : car les maladies sont plus anciennes que la médecine ; & tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme , quand il eut dans son ignorance ou dans son emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami , un frère a tué son frère , un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux , un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés , s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit ; rien n'est plus vrai ; & c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis , ou la réparation , ou l'affermissement dans le crime. Toutes les âmes sensibles cherchent le premier parti , les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies , il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en se baignant ? Nous avons déjà remarqué cet excès de démençe & d'absurdité , d'avoir imaginé que ce qui lave le corps , lave l'âme , & enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encor plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs , & tiraient au sort lequel des deux on jetterait enbas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel* , l'expiateur. Quel rapport , je vous prie , entre un bouc & le crime d'un homme ?

Il est vrai que depuis , DIEU permit que cette cérémonie fût sanctifiée chez les Juifs nos pères , qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais fans doute , c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jafon ayant tué *Absyrthe* son beau-frère , vient , dit-on , avec *Médée* plus coupable que lui , se faire absoudre par *Circé* reine & prêtresse d'*Æa* , laquelle passa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les absout avec un cochon de lait & des gâteaux au fel. Cela peut faire un assez bon plat ; mais cela ne peut guères ni payer le sang d'*Absyrthe* , ni rendre *Jafon* & *Médée* plus honnêtes gens ; à moins qu'ils ne témoignent un repentir sincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreste* qui avait vengé son père par le meurtre de sa mère , fut d'aller voler une statue chez les Tartares de Crimée. La statue devait être bien mal faite ; & il n'y avait rien à gagner sur un pareil effet. On fit mieux depuis , on inventa les mystères : les coupables pouvaient y recevoir leur absolution en subissant des épreuves pénibles , & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'est de ce serment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés , *qui ineunt vitam novam* , qui commencent une nouvelle carrière , qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu à l'article *Batême* que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lors qu'ils étaient batisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes , dans ces mystères , que par le serment d'être vertueux : cela est si vrai , que l'hiérophante dans tous les mystères de la Grèce , en congédiant l'assemblée , prononçait ces deux mots égyptiens ; *Koth , ompbeth* ;

Veillez , foyez purs ; ce qui est à la fois une preuve que les mystères viennent originairement d'Egypte , & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les sages dans tous les tems firent donc ce qu'ils purent pour inspirer la vertu , & pour ne point réduire la faiblesse humaine au désespoir ; mais aussi il y a des crimes si horribles , qu'aucun mystère n'en accorda l'expiation. *Néron* , tout empereur qu'il était , ne put se faire initier aux mystères de *Cérès*. *Constantin* , au rapport de *Zozime* , ne put obtenir le pardon de ses crimes : il était souillé du sang de sa femme , de son fils & de tous ses proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de si grands forfaits demeurassent sans expiation , afin que l'absolution n'invitât pas à les commettre , & que l'horreur universelle pût arrêter quelquefois les scélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Austérités* quel fut l'abus d'une institution si salutaire.

Par les loix des barbares qui détruisirent l'empire Romain , on expiait les crimes avec de l'argent ; cela s'appellait composer , *componat cum decem , viginti , triginta solidis*. Il en coûtait deux cent sous de ce tems-là pour tuer un prêtre , & quatre cent pour tuer un évêque : de sorte qu'un évêque valait précisément deux prêtres.

Après avoir ainsi composé avec les hommes , on composa ensuite avec DIEU , lorsque la confession fut généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII* , qui faisait argent de tout , rédigea le tarif des péchés.

L'absolution d'un inceste , quatre tournois pour un laïque ; *ab incestu pro laico in foro conscientia tuonenfes quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont

commis l'inceste , dix-huit tournois , quatre ducats & neuf carlins. Cela n'est pas juste ; si un seul ne paye que quatre tournois , les deux ne devaient que huit tournois.

La sodomie & la bestialité font mises au même taux avec la clause inhibitoire au titre XLIII : cela monte à quatre-vingt-dix tournois , douze ducats & six carlins : *cum inhibitione turonenses 90. ducatos 12. carlinos 6. &c.*

Il est bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'assure ; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrasement qu'exciterent depuis les réformateurs , que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples , & négligeait de couvrir ses exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences , qui suivit bientôt après , fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'église romaine éclatèrent , elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe , je crois que les éditions ne sont pas fidelles ; les prix ne sont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'*Aubigné* , grand-père de madame de *Maintenon* , dans la *Confession de Sanci* : il évalue un pucelage à six gros , & l'inceste avec sa mère & sa sœur à cinq gros ; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient se faire abfoudre à Rome , ou marchander des dispenses ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuse. Con-

sultez Bayle aux articles *Banket*, *Pinet*, *Claude Despenfes*, *Drelincourt*, *Jurieu*.

Ce qui est très certain , c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice & respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainsi presque personne ne réclama jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

E X T R Ê M E .

Nous essayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la jurisprudence il n'est pas très avantageux de s'accommoder quand on a raison , & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à sa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux.

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique , en histoire , en morale.

Si le goût est arbitraire , & s'il est en effet un bon & un mauvais goût , &c. &c.

Pour décider tout-d'un-coup toutes ces questions , prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune ; comparez les deux extrémités opposées , & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre ; voyez le cas le plus extrême , les situations les plus opposées où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes ; votre général le fait , il fait une marche forcée , il s'empare des hauteurs , il tient les ennemis enfermés dans un défilé , il faut qu'ils périssent ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne ; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse , mais moins décisive ; le succès n'est pas si certain , mais il est toujours très probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées , qui décidera alors ? la fortune , c'est-à-dire , un événement imprévu : un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important , un corps qui s'ébranle sur un faux bruit , une terreur panique , & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reste toujours certain qu'il y a un art , une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine , de cet art d'opérer de la tête & de la main , pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui saigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie , le premier qui imagina de plonger

plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou , & de refermer la plaie ; le premier qui fut prévenir la gangrène dans une partie du corps , étaient sans doute des hommes presque divins , & ne ressembaient pas aux médecins de *Molière*.

Descendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques ; vous voyez des fièvres , des maux de toute espèce , qui se guérissent sans qu'il soit bien prouvé si c'est la nature ou le médecin qui les a guéries ; vous voyez des maladies dont l'issue ne peut se deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'esprit , le coup d'œil plus juste , devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; & l'homme supérieur en connaît les finesse. Ainsi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait causé un ulcère , & le mettait en danger de mort. Ainsi *Boerhaave* devina la cause de la maladie aussi inconnue que cruelle d'un comte de *Vassenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mévinus*.

Dans la jurisprudence , prenez une cause nette , dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre de change bien faite , bien acceptée ; il faudra par tout pays que l'accepteur soit condamné à la payer. Il y a donc une jurisprudence utile , quoique dans mille cas , les jugemens soient arbitraires pour le malheur du genre-humain , parce que les loix sont mal faites.

Voulez-vous savoir si les belles-lettres font du bien à une nation , comparez les deux extrêmes , *Cicéron* , & un ignorant grossier. Voyez si c'est *Plinie* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande si l'on doit encourager la superstition dans le peuple , voyez surtout ce qu'il y a de plus
Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. R

extrême dans cette funeste matière , les St. Barthelemy , les massacres d'Irlande , les croisades ; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique ? Saisissez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais ; quelque chose existe , donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même ; cet Etre peut n'être ni méchant , ni inconsequent. Il faut se rendre à ces vérités ; presque tout le reste est abandonné à la dispute , & l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût ? Comparez les extrêmes ; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave ose accuser le destin d'injustice ,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice ,
Et que par ton exemple à ta perte guidés ,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc , lorsqu'Othon s'est offert à Camille ,
A-t-il été content , a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris , & comment l'a-t-il fait ?

Par cette comparaison des deux extrêmes , il est bientôt décidé qu'il existe un bon & un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs , les plus mauvais yeux distinguent le blanc & le noir , les yeux meilleurs , plus exercés , discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeo quod tangit idem est ; tamen ultima distant.

EZOURVÉDAM.

Q U'est-ce donc que cet Ezourvédam qui est à la bibliothèque du roi de France ? c'est un ancien commentaire qu'un ancien brame composa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* sur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shasta. Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac où j'observe les neiges depuis longtems, & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter, verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appellait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens, ou peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux esprits se rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les bracmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous est pas permis de penser sur *Adam* autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, & je ne pense point.

F A B L E.

IL est vraisemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Esôpe*, & qui sont plus anciennes que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours besoin de déguiser la vérité : on ne peut guères parler à un tyran qu'en paraboles, encor ce détour même est-il dangereux.

Il se peut très bien aussi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. Quoi qu'il en soit, telle est la nature de l'homme, que la fable est plus ancienne que l'histoire.

Chez les Juifs qui sont une peuplade toute nouvelle (a) en comparaison de la Caldée & de Tyr ses voisines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes semblables à celles d'*Esôpe* dès le tems des juges ; c'est-à-dire mille deux cent trente-trois ans avant notre ère ; si on peut compter sur de telles supputations.

Il est donc dit dans les Jugés, que *Gédéon* avait soixante & dix fils, qui étaient sortis de lui parce qu'il avait plusieurs femmes, & qu'il eut d'une servante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écrasa sur une même pierre soixante & neuf de ses frères, selon la coutume ; & les Juifs

(a) Il est prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Palestine que dans un tems où le Canaan avait déjà d'assez puissantes villes ; Tyr, Sidon, Berith, florissaient. Il est dit que *Jesué* détruisit Jé-

rico & la ville des lettres, des archives, des écoles appelée *Cariath Sepher* ; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

pleins de respect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier; & lui dirent, régne: l'olivier répondit; Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit, qu'il aimait mieux ses figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins. Enfin les arbres s'adressèrent au buisson; le buisson répondit, *Je régnerai sur vous, je vous offre mon ombre; & si vous n'en voulez pas, le feu sortira du buisson & vous dévorera.*

Il est vrai que la fable pêche par le fonds; parce que le feu ne sort point d'un buisson; mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac & des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cent ans, est ingénieuse & sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer; *Vénus* naît de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philomètos*: y a-t-il une image plus sensible?

Cette *Vénus* est la déesse de la beauté; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les grâces;

R iij

la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes , il vient vite & fuit de même.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des Dieux sous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme est un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée* , qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables font ou la corruption des histoires anciennes , ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui sont charmans ; il en est qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par des peuples grossiers ; néanmoins celles de *Bacchus* , d'*Hercule* , de *Prométhée* , de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confusément , les firent entrer dans leur mythologie sauvage ; & ensuite ils osèrent dire , c'est nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans , qui n'avez connu aucun art ni agréable , ni utile , chez qui même le nom de *Géométrie* ne parvint jamais , pouvez - vous dire que vous avez inventé quelque chose ? Vous n'avez su ni trouver des vérités , ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de *Psiché*. La plaissante fut celle de la matrone d'Ephèse.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie , qui ayant crevé les yeux à l'amour , est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esopé* sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingt qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de graces, de finesse, quelquefois même de poésie ; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *La Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisaient honneur à ce grand siècle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encor excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du stile ; fautes que *La Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine, qui lui dit, qu'elle la payera avant l'ouït, foi d'animal, intérêt & principal, & à qui la fourmi répond ; Vous chantiez, j'en suis fort aise ; eh bien dansez maintenant.

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit, *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor*. Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la race escarbote qui est au quartier d'hiver comme la marmote.

C'était l'astrologue qui se laissa cheoir, & à qui on dit, *pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très bien lu au-dessus de leur tête ; & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel : il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies , ou mal écrites , pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée , dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* , est une fable qui , pour être ancienne , n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoyent point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un fatyre qui reçoit chez lui un passant , ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts , parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'écuelle aux dents il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très grande raison , & le fatyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit , & la fille qui lui répond que sa mère va tortu , n'a pas paru une fable agréable.

Le buisson & le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises , ayant des comptoirs , des facteurs , des agents , payant le principal & les intérêts , & ayant des sergens à leur porte , n'a ni vérité , ni naturel , ni agrément.

Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer , est une de ces imaginations froides & hors de la nature que *La Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens , & des chats *vivant entr'eux comme cousins* , se brouillant pour un pot de potage , semble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encor pire ; l'aigle lui dit , qu'elle n'a que faire de sa compagnie , parce qu'elle parle trop. Sur quoi *La Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses*.

Que signifie un milan présenté par un oïseleur à un roi , auquel il prend le bout du nez avec ses griffes ?

Un singe qui avait épousé une fille Parisienne & qui la battait , est un très mauvais conte qu'on avait fait à *La Fontaine* , & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient sans doute justifier *Boileau* : il se pouvait même que *La Fontaine* ne fût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *La Fontaine* un *fablier* , qui portait naturellement des fables , comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un stile , & qu'il écrivait un opéra de ce même stile dont il parlait de *Janot Lapin* , & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de *Daphné* ;

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette ,
Pouvait sans peur aller au bois seulette :
Maintenant , maintenant les bergers sont loups.
Je vous dis , je vous dis , filles gardez-vous.



Jupiter vous vaut bien ;
Je ris aussi quand l'amour veut qu'il pleure :

Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui sans vous étonner s'ose défendre une heure.



Que vous êtes reprenante
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre justice au mérite singulier du bon homme ; c'est ainsi qu'il l'appellait ; & être enchanté avec tout le public du stile de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime , un homme d'un goût toujours sûr , un des premiers génies du grand siècle ; & c'est encor un défaut très remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très inférieur à *Phèdre* ; mais c'est un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre , ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes , à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guères qu'aux gens de lettres.

DE QUELQUES FANATIQUES QUI ONT VOULU PROSCRIRE LES ANCIENNES FABLES.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs & creux , qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité , substituer *St. Prosper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus , les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel , ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jésuites & contre des protestans , (Mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux , par une épine de la cou-

ronne de JESUS-CHRIST , arrivée de Jérusalem à Port-royal) le conseiller *Carré de Montgeron* présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de St. Médard , & *St. Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères , *Fénelon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis* , à l'exemple du poëme impie de l'*Enéide*.

Pluche à la fin de sa fable du ciel intitulée *Histoire* , fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide* ; & que *Zéphire & Flore* , *Vertumne & Pomone* devraient être bannis des jardins de Versailles. (*b*) Il exhorte l'académie des belles - lettres à s'opposer à ce mauvais goût , & il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres.

Voici une petite apologie de la fable , que nous présentons à notre cher lecteur pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux-arts.

A P O L O G I E D E L A F A B L E .

Savante antiquité , beauté toujours nouvelle ,

Monumens du génie , heureuses fictions ,

 Environnez - moi des rayons

 De votre lumière immortelle :

Vous savez animer l'air , la terre & les mers ;

 Vous embellissez l'univers.

Cet arbre à tête longue , aux rameaux toujours verts ,

 C'est *Atis* aimé de *Cibèle* ;

La précoce *Hyacinthe* est le tendre mignon

Que sur ces prés fleuris caressait *Apollon*.

(*b*) *Hist. du ciel* , tom. II. pag. 398.

Flöre avec le zéphire a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.

Des baifers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes péchers nouvellement écloses.
Ces montagnes , ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.

Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante ,
C'est la fille de Pandion ,
C'est Philomèle gémissante.

Si le soleil se couche il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante ,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède & Persée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée ;
Tout l'olympé est peuplé de héros amoureux ;
Admirables tableaux ! séduisante magie !
Qu'Hésiode me plait dans sa théologie !
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos ,
S'élançant dans les airs & planant sur les flots !
Vantez-nous maintenant , bienheureux légendaires ,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc.

Vos reliques , vos scapulaires
Et la guimpe d'Ursule & la crasse du froc ;
Mettez la Fleur des saints à côté d'un Homère :
Il ment ; mais en grand-homme ; il ment , mais il fait plaisir.
Sottement vous avez menti ,

Par lui l'esprit humain s'éclaire :
Et si l'on vous croyait , il serait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce ,
Toujours Ovide charmera.

Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe ,

Ils sont payens à l'opéra.

L'almanach est payen ; nous comptons nos journées
Par le seul nom des Dieux que Rome avait connus
C'est Mars & Jupiter , c'est Saturne & Vénus ,
Qui président au tems , qui font nos destinées.
Ce mélange est impur , on a tort ; mais enfin
Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin ;
Le matin catholique & le soir idolâtre ,
Déjeunant de l'autel , & soupant du théâtre.

F A C U L T É.

Toutes les puissances du corps & de l'entendement
ne font-elles pas des facultés , & qui pis est des
facultés très ignorées , de franches qualités occultes ,
à commencer par le mouvement dont personne n'a
découvert l'origine ?

Quand le président de la faculté de médecine dans
le *Malade imaginaire* , demande à Thomas Diafoi-
rus *quare opium facit dormire* ? Thomas répond très
pertinemment , *quia est in eo virtus dormitiva qua*
facit sopire , parce qu'il y a dans l'opium une faculté
soporative qui fait dormir. Les plus grands physiciens
ne peuvent guères mieux dire.

Le sincère chevalier de *Jaucour* avoue à l'article
Sommeil , qu'on ne peut former sur la cause du som-
meil que de simples conjectures. Un autre *Thomas*
plus révérent que *Diafoirus* , n'a pas répondu autre-
ment que ce bachelier de comédie , à toutes les ques-
tions qu'il propose dans ses volumes immenses.

Il est dit à l'article *Faculté* du grand dictionnaire
encyclopédique , que la faculté vitale une fois établie

dans le principe intelligent qui nous anime , on conçoit aisément que cette faculté excitée par les impressions que le *sensorium vital* transmet à la partie du *sensorium commun* , détermine l'influx alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux , pour faire contracter alternativement ces organes.

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin Thomas , *quia est in eo virtus alternativa que facit alternare*. Et ce Thomas Diafoirus a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut , celle de se ressouvenir du passé , celle d'user de ses cinq sens , toutes nos facultés en un mot , ne font-elles pas à la Diafoirus ?

Mais la pensée ! nous disent les gens qui savent le secret ; la pensée , qui distingue l'homme du reste des animaux !

Sanctius his animal mentisque capacius altæ.

Cet animal si saint , plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira ; c'est ici que Diafoirus triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia est in eo virtus pensativa que facit pensare*. Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne fais s'il n'y aurait pas dans cet abîme même une preuve de l'existence de l'Être suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres , à commencer par un galet des bords de la mer , & à finir par l'anneau de Saturne & par la voie lactée. Or comment ce secret sans que personne le fût ? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans , pour éclairer notre ignorance , nous disent qu'il faut faire des systèmes , qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver , qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse , nous crient-ils ; non , c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout , philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente ; & chimères métaphysiques.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

SI cette expression tient encor à son origine , ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable , il signifiait *deservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires , comme le dit le dictionnaire de Trévoux , ont retrouvé des inscriptions dans lesquelles des Romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de Cicéron *pro domo sua* , il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le séditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir sauvé la république ; non-seulement avait pillé & démoli les maisons de ce grand - homme. Mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome , il en avait consacré le terrain ; & les prêtres y avaient bâti un temple à la liberté , ou plutôt à l'esclavage dans lequel *César* , *Pompée* , *Crassus* & *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les tems a servi à persécuter les grands-hommes.

Lorsqu'enfin dans un tems plus heureux *Cicéron* fut rappelé , il plaida devant le peuple pour obt-

nir que le terrain de sa maison lui fût rendu , & qu'on la rebâtît aux frais du peuple Romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius*.

Aspicite pontifices , aspicite hominem religiosum , monete eum modum esse religionis nimium , esse superstitiosum , non oportere ; quid tibi necesse fuit anili superstitione homo fanatice sacrificium quod alienae domi fieret inviserere ?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place , insensé fanatique , impitoyable fanatique , abominable fanatique comme on l'entend aujourd'hui ? ou bien signifie-t-il pieux , consécrateur , homme religieux , dévot zéléteur des temples ? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique ? je n'en fais pas assez pour décider ; mais je vais traduire.

„ Regardez , pontifes , regardez cet homme religieux , avertissez-le que la religion même a ses bornes , qu'il ne faut pas être si scrupuleux. Quel besoin vous consécrateur , vous fanatique , quel besoin avez-vous de recourir à des superstitions de vieille pour assister à un sacrifice qui se faisait dans une maison étrangère ? “

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille pour entrer dans la maison de *César* , & pour y coucher avec sa femme : c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce passage. Il se sert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable , comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur , de pieux , de zélé desservant d'un temple.

On

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don ,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raison ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent Clovis *fanatique & payen*. Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatisme* une folie religieuse , sombre & cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens raffiné. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles , ses yeux sont en feu , & ce feu se communique ; ses tons , ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : DIEU vous regarde , sacrifiez ce qui n'est qu'humain ; combattez les combats du Seigneur : & on va combattre.

Le fanatisme est à l'entousiasme du superstitieux ce que le transport est à la fièvre.

Celui qui a des extases , des visions , qui prend des songes pour des réalités , & ses imaginations pour des prophéties , est un fanatique novice qui donne de grandes espérances ; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encor qu'en-
Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. S

touffiafte luthérien , vivement convaincu que le pape est l'antechrist , ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encor plus vivement persuadé que le pape est DIEU en terre , part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère ; il l'assassine : voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu justice à ce *Diaz*.

Polycucle qui va au temple dans un jour de solennité renverser & casser les statues & les ornemens , est un fanatique moins horrible que *Diaz* , mais non moins sot. Les assassins du duc *François de Guise* , de *Guillaume* prince d'Orange , du roi *Henri III* , & du roi *Henri IV* , de tant d'autres , étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatisme , est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner , égorger , jeter par les fenêtres , mettre en pièces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. *Guion* , *Patouillet* , *Chaudon* , *Nonotte* , l'ex-jésuite *Paulian* ne sont que des fanatiques du coin de la rue , des misérables à qui on ne prend pas garde. Mais un jour de St. Barthelemi , ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de sang-froid ; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux ; & ces juges-là sont d'autant plus coupables , d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain , que n'étant pas dans un excès de fureur , comme les *Cléments* , les *Châtels* , les *Ravaillacs* , les *Damiens* , il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique , qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes , & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès , il faut fuir , & attendre que l'air soit

purifié. Les loix & la religion ne fussent pas contre la peste des ames : la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire , se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod* , qui assassine le roi *Eglon* ; de *Judith* , qui coupe la tête d'*Holopherne* en couchant avec lui ; de *Samuel* qui hâche en morceaux le roi *Agag* ; du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux , &c. &c. &c. Ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité , sont abominables dans le tems présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit saint qui les pénètre , est au-dessus des loix , que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes , & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Je les ai vus les convulsionnaires ; je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient , *il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais ; & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques , & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait , dit-on , goûter les joies du paradis à des imbécilles , & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs , dont il leur avait donné un avant-goût , à condition qu'ils iroient assassiner tous ceux

qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été fouillée par le fanatisme , c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste , mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille ; & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale , c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le requit pour son salut ,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD *évêque de Sées.*

S E C T I O N S E C O N D E .

Les fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur ; ils n'affassinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres , mais on y voit encor plus de renards.

Quel tissu de fourberies , de calomnies , de larcins , tissu par les fanatiques de la cour de Rome , contre les fanatiques de la cour de *Calvin* , des jésuites contre les jansénistes & *vicissim* ! & si vous remontez plus haut , l'histoire ecclésiastique qui est l'école des vertus , est aussi celle des scélératesses employées par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux , soit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adversaires , égorger les habitans , les condamner aux supplices , soit quand il faut simplement tromper , s'enrichir & dominer ; le même fanatisme les aveugle ; elles croient bien faire : tout fanatique est fripon en

conscience, comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez, si vous pouvez, les cinq ou six mille volumes de reproches que les jansénistes & les molinistes se sont faits pendant cent ans sur leurs friponneries; & voyez si *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous assure dans la relation que c'était un évêque Biscayen. Nous trouverons bien un jour son nom & son évêché) son diocèse était partie en Biscaye & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan : il est très bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

Mr. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye, & qu'un honnête Maroquin pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Être suprême qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidèle en basse-Bretagne, ou en basse-Normandie, selon le bon plaisir de sa majesté, afin qu'il n'infestât plus les Basques de ses mauvaises plaifanteries.

Le roi de France & son conseil se moquèrent, comme de raison, de cet extravagant.

Notre pasteur Biscayen ayant appris quelque tems après que sa brebis Française était malade, défendit aux confesseurs du canton de la confesser, à moins qu'elle ne donnât un billet de confession, par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet*, & toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme & le jansénisme, & qu'il pensait en tout comme lui évêque Biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un yvrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel après la cérémonie déclara hautement devant témoins, que le pasteur Biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane; qu'il était bon chrétien, & que le Biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit pardevant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit Biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé & par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de fausfaire, comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée , un acte signé par des inconnus quinze jours après l'événement , un acte défavoué par les témoins véritables , était visiblement un crime de faux ; & comme il s'agissait de matière de foi , ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde , & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain qui était goguenard & point méchant , eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables : il ne voulut point les traduire devant la justice humaine , & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son Biscayen avec les preuves , pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes , & point du tout pour instruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers , qui s'imaginent rendre l'univers attentif , qui croient l'univers occupé d'eux , que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de prosélytisme , cette fureur d'amener les autres à boire de son vin , qui amena le jésuite *Castel* & le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition & de la grace suffisante. Nous l'avons converti , disaient-ils ; c'était dans le fond une bonne ame ; il aimait fort la compagnie de Jésus. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales ; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'esprit plus net , nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatisme de convertisseur est si fort , que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

S iiij

Nous avons vu le père *Poisson* cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées. C'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques; comme les pèlerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer de *visages tristes* sur leur chemin.

SECTION TROISIÈME.

Ludlow, entouffiafte de la liberté plutôt que fanatique de religion; ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du tems de la Fronde contre le grand *Condé*; *Cromwell* dit au général *Fairfax*, comment voulez-vous que des porte-faix de Londre, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas , il composa son régiment des frères rouges , de fous mélancoliques ; il en fit des tigres obéissans. *Mabomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme , il faut que l'esprit du tems vous seconde. Un parlement de France essaye-rait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères ; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi , nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

F E M M E.

P H Y S I Q U E E T M O R A L E.

EN général elle est bien moins forte que l'homme , moins grande , moins capable de longs travaux ; son sang est plus aqueux , sa chair moins compacte , ses cheveux plus longs , ses membres plus arrondis , les bras moins musculeux , la bouche plus petite , les fesses plus relevées , les hanches plus écartées , le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre , chez toutes les espèces depuis la Lapponie jusqu'à la côte de Guinée , en Amérique comme à la Chine.

Plutarque dans son troisième livre des *propos de table* , prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes ; & voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me fers de la traduction d'*Amiot*.

„ Le tempérament des femmes est fort humide. Ce
 „ qui leur rend la charnure ainsi molle , lissée & lui-
 „ fante , avec leurs purgations menstruelles. Quand
 „ donc le vin vient à tomber en une si grande humi-
 „ dité , alors se trouvant vaincu il perd sa couleur
 „ & sa force , & devient décoloré & éveux ; & en
 „ peut-on tirer quelque chose des paroles mêmes
 „ d'*Aristote* : car il dit que ceux qui boivent à grands
 „ traits sans reprendre haleine , ce que les anciens
 „ appellaient *amufizein* , ne s'enyvrent pas si facile-
 „ ment , parce que le vin ne leur demeure guères de-
 „ dans le corps ; ains étant pressé & poussé à force ,
 „ il passe tout outre à travers. Or le plus commu-
 „ nément nous voyons que les femmes boivent ainsi ,
 „ & si est vraisemblable que leurs corps , à cause de
 „ la continuelle attraction des humeurs qui se fait
 „ par contre bas pour leurs purgations menstruelles ,
 „ est plein de plusieurs conduits , & percé de plu-
 „ sieurs tuyaux & échevaux esquels le vin venant à
 „ tomber en fort viteement & facilement sans se pou-
 „ voir attacher aux parties nobles & principales , les-
 „ quelles étant troublées , l'ivresse s'en ensuit. “

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes ,
 c'est-à-dire qu'en une génération on trouve plus de
 vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer
 en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts
 des naissances & des morts. Il est à croire qu'il en
 est ainsi dans l'Asie & chez les nègresses , les rouges ,
 les cendrées comme chez les blanches. *Natura est
 semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal
 de la Chine , qui porte qu'en l'année 1725 la femme
 de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux
 pauvres femmes de la Chine qui passaient soixante &

dix ans , (a) on compta dans la seule province de Kanton , parmi celles qui reçurent ces présens , 98220 femmes de soixante & dix ans passés , 48893 âgées de plus de quatre - vingt ans , & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes , pour les récompenser de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans , de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'est pas à croire que la nature donne des récompenses ; mais il est probable que le sang des femmes étant plus doux , leurs fibres s'endurcissent moins vite.

Aucun anatomiste , aucun physicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau assurer , *Mariam & spiritum sanctum emisit semen in copulatione & ex semine amborum natum esse Jesum*. Cette abominable impertinence de *Sanchez* , d'ailleurs très savant , n'est adoptée aujourd'hui par aucun naturaliste.

Les femmes sont la seule espèce femelle qui répande du sang tous les mois. On a voulu attribuer la même évacuation à quelques autres espèces , & surtout aux guenons ; mais le fait ne s'est pas trouvé vrai.

Ces émissions périodiques de sang qui les affaiblissent toujours pendant cette perte , les maladies qui naissent de la suppression , les tems de grossesse , la nécessité d'allaiter les enfans & de veiller continuellement sur eux , la délicatesse de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il est vrai , comme nous l'avons dit , qu'on a vu dans tous les tems & presque dans tous les pays , des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires , qui combattirent avec les hommes , qui soutinrent de prodigieux

(a) Lettre très instructive du jésuite *Constantin* au jésuite *Souciet* , dix - neuvième recueil.

travaux ; mais après tout , ces exemples sont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous , ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres , ne pouvant guères travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie , de la charpente , de la métallurgie , de la charrue , étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison , & surtout du soin des enfans , menant une vie plus sédentaire , elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine ; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai , que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu dans son *Esprit des loix* , (b) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens , avance que chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour , & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire. Il cite *Plutarque* pour son garant.

C'est une méprise qui n'est guères pardonnable qu'à un esprit tel que *Montesquieu* , toujours entraîné par la rapidité de ses idées , souvent incohérentes.

Plutarque dans son chapitre de l'amour , introduit plusieurs interlocuteurs. Et lui - même , sous le nom de *Daphneus* , réfute avec la plus grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

(b) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque tems dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne apprenant que son mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit, *j'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du soleil au faite de la puissance*. Plutarque affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire ; il s'enonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps & même de l'esprit.

On a vu des femmes très savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrice.

L'esprit de société & d'agrément est communément leur partage. Il semble généralement parlant qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles régneront dans presque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Espagne, à Naples, en Angleterre,

dans plusieurs états du Nord , dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi salique* , les a exclues du royaume de France ; & ce n'est pas , comme le dit *Mézerai* , qu'elles fussent incapables de gouverner , puis qu'on leur a presque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume , & qu'il ajoutait , qu'il était toujours à craindre qu'elles ne le laissassent subjugué par des amans incapables de gouverner douze poules. Cependant *Isabelle* en Castille , *Elizabeth* en Angleterre , *Marie - Thérèse* en Hongrie , ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce , de l'Asie mineure , de la Syrie & de l'Egypte , est peu estimé.

L'ignorance a prétendu longtems que les femmes sont esclaves pendant leur vie chez les mahométans , & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce sont deux grandes erreurs , telles qu'on en a débité toujours sur le mahométisme. Les épouses ne sont point du tout esclaves. Le sura ou chapitre I V du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles , elles partagent entr'elles les deux tiers de la succession , & le reste appartient aux parens du mort ; ces parens en auront chacun la sixième partie , & la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves , qu'elles ont permission de demander le divorce , qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur , leur nièce , leur sœur de lait , leur belle-

filles élevées sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens , qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages , qu'ils pourraient faire gratis.

P O L Y G A M I E.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition , il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilège. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux états musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent , & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hazard.

Les Juifs par un ancien usage , établi selon leurs livres depuis *Lamech* , ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. *David* en eut dix-huit ; & c'est depuis ce tems que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois , quoiqu'il soit dit que *Salomon* en eut jusqu'à sept cent.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent toujours plus fort que la loi , donne quelquefois en Orient & en Afrique aux Juifs qui sont riches , la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que *Lélius Cinna* tribun du peuple , publia après la mort de *César* , que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *César* odieux ? Il ressemble à cet autre conte qu'un sénateur

Romain avait proposé en plein sénat de donner permission à *César* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait. De pareilles inepties deshonnorent l'histoire, & font tort à l'esprit de ceux qui les croient. Il est triste que *Montesquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en est pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, se disant chrétien, épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des rois Francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic* eurent plusieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans son palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Ostregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroisède*, *Marcovèse*, & *Théodégile*. Il est difficile de concevoir comment l'ex-jésuite nommé *Nonotte* a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, & jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque tems dans les provinces où les jésuites ont encor un parti ; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père *Daniel* plus savant & plus judicieux, avoue la polygamie des rois Francs sans aucune difficulté ; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I* ; il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie* quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages souffrir l'impudence d'un
igno-

ignorant qui parle en maître , & qui ose dire en débittant de si énormes sottises , que c'est pour la défense de la religion , comme s'il s'agissait dans un point d'histoire de notre religion vénérable & sacrée que des calomnieurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures !

DE LA POLYGAMIE PERMISE PAR QUELQUES PAPES
ET PAR QUELQUES RÉFORMATEURS.

L'abbé *Fleuri* auteur de l'*Histoire ecclésiastique* , rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les loix & les usages de l'église. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne , ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes , *Grégoire II* lui répondit le 22 Novembre de la même année ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal , le mari peut se marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique ; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison , ni selon la politique , ni selon la nature , c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de biens de son mari ne peut avoir un autre époux , ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable , ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU , si....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des états & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II* , qui permet en certains cas la bigamie ,

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. T

prive à jamais de la société conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'église dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles , c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté , c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait , c'est détruire la liberté naturelle , c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse , dans la communion luthérienne en 1539 , est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne , dont le père ayant épousé une luthérienne , eut permission du pape de se marier à une catholique , & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre , & on voudrait le nier en vain , que le chancelier *Comper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encor le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les loix permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui partout ont fait les loix , sont nés avec trop d'amour-propre , sont trop jaloux de leur autorité , ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes , pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire , surtout dans les anciens voyageurs , c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Esprit des loix* prétend (c) que sur la côte de Malabar , dans la caste des Naires , les hom-

(c) Liv. XVI. chap. V.

mes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris ; il cite des auteurs suspects, & surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été longtems témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant ; mais quel est l'esprit vif qui sache douter ?

La lubricité des femmes, dit-il, (d) est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à Patane. Mr. *Linguet* ne remarque-t-il pas très judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs ? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

PLURALITÉS DES FEMMES.

Il semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les loix, surtout en Orient. C'est-là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, & leur commande despotiquement.

Ben-About-Kiba dans son *Miroir des fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand *Soliman* tint ce discours à un agent du grand *Charles-Quint*.

(d) Liv. XVI. chap. X.

T ij

„ Chien de chrétien , pour qui j'ai d'ailleurs une
„ estime toute particulière , peux-tu bien me repro-
„ cher d'avoir quatre femmes selon nos saintes loix ,
„ tandis que tu vides douze quarts par an , & que
„ je ne bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu
„ au monde en passant plus d'heures à table que je
„ n'en passe au lit ? Je peux donner quatre enfans
„ chaque année pour le service de mon auguste maître ;
„ à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'en-
„ fant d'un yvrogne ? Sa cervelle sera offusquée des
„ vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-
„ tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes
„ femmes font en couche ? ne faut-il pas que j'en
„ serve deux autres ainsi que ma loi me le com-
„ mande ? Que deviens-tu , quel rôle joues-tu dans
„ les derniers mois de la grossesse de ton unique
„ femme , & pendant ses couches & pendant ses ma-
„ ladies ? Il faut que tu restes dans une oisiveté hon-
„ teuse , ou que tu cherches une autre femme. Te
„ voilà nécessairement entre deux péchés mortels
„ qui te feront tomber tout roide après ta mort du
„ pont-aigu au fond de l'enfer.

„ Je suppose que dans nos guerres contre les chiens
„ de chrétiens , nous perdions cent mille soldats ; voilà
„ près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux
„ riches à prendre soin d'elles ? Malheur à tout musul-
„ man assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui
„ à quatre jolies filles en qualité de ses légitimes épou-
„ ses , & pour ne les pas traiter selon leurs mérites.

„ Comment sont donc faits dans ton pays la trom-
„ pette du jour que tu appelles *coq* , l'honnête be-
„ lier prince des troupeaux , le taureau souverain
„ des vaches ? chacun d'eux n'a-t-il pas son ferrail ?
„ Il te sied bien , vraiment de me reprocher mes
„ quatre femmes , tandis que notre grand prophète
„ en a eu dix-huit , *David* le juif autant ; & *Salomon*
„ le juif sept cent de compte fait avec trois cent

„ concubines ! tu vois combien je suis modeste. Cesse
„ de reprocher la gourmandise à un sage , qui fait
„ de si médiocres repas. Je te permets de boire ;
„ permets-moi d'aimer. Tu changes de vins , souffre
„ que je change de femmes. Que chacun laisse
„ vivre les autres à la mode de leur pays. Ton
„ chapeau n'est point fait pour donner des loix à
„ mon turban. Ta fraise & ton petit manteau ne
„ doivent point commander à mon doliman. Achève
„ de prendre ton café avec moi & va-t-en caresser
„ ton Allemande , puisque tu es réduit à elle
„ seule. “

RÉPONSE DE L'ALLEMAND.

„ Chien de musulman , pour qui je conserve une
„ vénération profonde , avant d'achever mon café
„ je veux confondre tes propos. Qui possède quatre
„ femmes possède quatre harpies , toujours prêtes
„ à se calomnier , à se nuire , à se battre. Le logis
„ est l'ancre de la discorde ; aucune d'elles ne peut
„ t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta personne ,
„ & ne pourrait tout-au-plus te donner que le quart
„ de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie
„ agréable , ce sont des prisonnières qui n'ayant jamais
„ rien vu n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent
„ que toi , par conséquent tu les ennuyes.
„ Tu es leur maître absolu , donc elles te haïssent.
„ Tu es obligé de les faire garder par un eunuque
„ qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop
„ de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! mais
„ jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un
„ chapon. Prends tes exemples chez les animaux ,
„ ressemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux
„ aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur
„ & qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de
„ cet entretien ce soir à ma femme ; & j'espère qu'elle
„ en sera contente. A l'égard du vin que tu me re-
„ proches , apprends que s'il est mal d'en boire en

„ Arabie , c'est une habitude très louable en Allemagne. Adieu. “

F E R R A R E.

C E que nous avons à dire ici de Ferrare , n'a aucun rapport à la littérature , principal objet de nos questions ; mais il en a un très grand avec la justice qui est plus nécessaire que les belles-lettres , & bien moins cultivée , surtout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'empire ainsi que Parme & Plaifance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonse d'Est* premier du nom , souverain de Ferrare , de Modène , d'Est , de Carpi , de Rovigno , avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Eustochia* , dont il avait eu trois enfans avant son mariage , reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les loix. Son successeur *Alphonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbain* fille de *François* duc d'Urbain , dont il eut cet infortuné *César d'Est* , héritier incontestable de tous les biens de la maison , & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 Octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin* , originaire d'une famille de négocians de Florence , osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble , & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un évêque ; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car si le duc

n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres états ; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance , il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fit pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est* ; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens , le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'église. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable , c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII* , moins excusable , s'était deshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécration bâtard le duc *Borgia*. Il falut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin* , qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons* , les *Metellus* , les *Scipions* , les *Fabricsius* , n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce tems Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna

la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de fel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de *Modène* a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare , dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant , mon cher lecteur , supposons que cette scène se fût passée du tems où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses apôtres , & que *Simon Barjone* surnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des états de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au seigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher sur le champ *Simon* , & qui lui dit , *Simon* fils de *Jone* , je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on fait comme ces clefs sont faites , mais je ne t'ai pas donné celles de la terre ? Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu est dans le contenant , t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent , & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déjà défendu de dégainer. Tu me parais un composé fort bizarre , tantôt tu coupes , à ce qu'on dit , une oreille à *Malchus* , tantôt tu me renies ; sois plus doux & plus honnête , ne prends ni le bien , ni les oreilles de personne , de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1^o. JE propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel tems il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerke ; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maitres & tous les livres.

Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du bled , parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres ; & non de celle des grains. Il en est du bled comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de la lessive , vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons , de médiocres & de mauvais terroirs. Le seul moyen , peut-être , de rendre les bons encor meilleurs , de fertiliser les médiocres , & de tirer parti des mauvais , est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains , & surtout les mauvais , ne pourront jamais être amendés par des fermiers ; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté ; ils afferment à vil prix , font très peu de profit , & laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions , a trouvé dans un très mauvais pays un vaste terrain inculte , qui appartenait à des colons. Il leur a dit ; je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de deshérence , je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruières en pâturages , nous y engraisserons des bestiaux ; ce petit canton sera plus riche & plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité & la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes , le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls seront longtems en état d'employer le semoir. Cet instrument est coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; & si vous lui en donnez un il épargnera trop la semence , & fera de médiocres récoltes.

Cependant , cet instrument employé à propos , doit épargner environ le tiers de la semence , & par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très important de le rendre d'usage , & de longtems il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du van-ribleur , qui , quand il est bien conditionné , épargne beaucoup de bras & de tems. En un mot , il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner , c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes que quelques sophistes mettent à la mode , est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître , la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue , a besoin de deux valets & de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune , plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras , il faut que les seigneurs soient sur les lieux.

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende en faisant cultiver sa terre sous ses yeux , à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée , mais il vivra dans la plus honorable abondance. (Voyez *Agriculture*.)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon , il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera , & l'état aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les genisses pour être en état de payer le roi & son maître , le même seigneur fait élever ces genisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le tems affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes , des dommages , des pertes , le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'état que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient , ils feraient du bien aux campagnes ; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre , que les autres peuvent aisément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos espèces peuvent passer chez l'étranger , les biens fictifs peuvent se perdre , la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du tems de *Henri IV* d'infester leurs nez d'une poudre noire & puante , & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure , qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeuner de leurs

pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine , des roseaux qui croissent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées , & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant , peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce , & qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi , peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a , par exemple , trop peu de ruches , tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants ; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire ; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident , les manœuvres , les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays se peuple insensiblement , il se forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne , au contraire , fortifient & produisent des générations robustes , pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la sobriété.

15°. On fait assez quelles sont les funestes suites de l'oïseuse intempérance attachée à ces jours qu'on croit

consacrés à la religion , & qui ne le sont qu'aux cabarets. On fait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oisiveté & la débauche ne sont pas si précieuses devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ , des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières , où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger , il arrive trop souvent , soit par contradiction , soit par une infame politique , que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs , à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de St. Roc ; mais au fond , ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi , & dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers DIEU qu'en le priant le matin , & en obéissant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres , j'en ai établi moi-même ; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire , à écrire , à chiffrer ; mais que le grand nombre , surtout les enfans des manœuvres ne sachent que cultiver , parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cent bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles , & les leur rendre nécessaires.

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les bleds de sortir du royaume , c'est dire aux étrangers que nous en manquons , & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France , mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton , à proposer des vues à ceux qui voyent & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse , est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques , qui font à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très utiles pour les chemins de traverse ; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de tems avec un cheval , y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures , parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux , de combler une ornière , de porter un peu de gravier ; & ce peu de peine qu'il s'est épargnée , lui cause à la fin de très grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendiants est prodigieux , & , malgré les loix , on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir & faire travailler à un prix raisonnable , tous les mendiants robustes , hommes & femmes qui mendieront sur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales , je répéterais ici combien le célibat est per-

nicienx. Je ne fais s'il ne ferait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ferait pas marié à vingt-cinq ans. Je ne fais s'il ne ferait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père & les sept enfans vivraient ensemble. Mr. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive si rarement, que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes sur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les améliorations, sur les bleds, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques, & sur mille secrets presque tous chimériques. Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

SECTION SECONDE.

Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.

Je passai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, & de l'autre par une vaste étendue d'eau saine & claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature; il termine les frontières de plusieurs états; la terre y est couverte de bétail, & elle le ferait de fleurs & de fruits toute l'année sans les vents & les grêles qui désolent souvent cette contrée délicieuse & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis, Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour? Nous, monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre; nous les chargeons de fers: notre

emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc ; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par-le-roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand sac qu'ils se faisaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; & depuis plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nuds qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés

charnés qu'eux un fol encor plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES DES SAINTS.

LETTRE d'un ouvrier de Lyon , à Messieurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS ,

JE suis ouvrier en soie , & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement , & aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme qui travaille en passemens , en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son tems ; mais comme les soins du ménage , les maladies de couchés ou autres , la détournent étrangement , je réduis son profit à dix sous , ce qui fait quarante-cinq sous journallement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes , l'on aura deux cent quatre-vingt-quatre jours profitables , qui à quarante-cinq sous font six cent trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans , & ma femme est sur le point d'accoucher du onzième , car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de batême , cent huit livres pour l'année de deux nourrices , ayant communément deux enfans.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

V

en nourrice , quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante - sept livres , & d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cent trente - six livres , ou à vingt - cinq sous trois deniers par jour , avec lesquels il faut se vêtir , se meubler , acheter le bois , la chandelle , & faire vivre ma femme & six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très peu , je vous en fais ma confession , que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées , disais-je , que par les commis des aides , par les cabaretiers , & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde , & voulait à toute force que je fusse moine , me faisant entrevoir dans cet état un asyle assuré contre le besoin ; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société , & que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié , & qui était le garçon le plus paresseux du collège , posséder les premières places chez les prémontrés , je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je suis à la troisième fête de Noël , j'ai engagé le peu de meubles que j'avais , je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois , je manque de pain , comment passer la quatrième fête ? Ce n'est pas tout ; j'en entrevois encor quatre autres dans la semaine prochaine. Grand DIEU ! huit fêtes dans quinze jours ! est-ce vous qui l'ordonnez ?

Il y a un an que l'on me fait espérer que les loyers vont diminuer par la suppression d'une des maisons des capucins & des cordeliers. Que de maisons inu-

tiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins , les dames de St. Pierre &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les fauxbourgs si on les juge nécessaires ? que d'habitans plus nécessaires encor tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous , Messieurs , qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs , combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi ? Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'état plusieurs millions. Ces considérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être , &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête , qui a été réellement présentée , pourrait figurer dans un ouvrage utile,

SECTION SECONDE.

On connaît assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple Romain ; la fête des vingt-deux mille tables , servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c. , n'ont pas été imitées par les seigneurs Hérules , Lombards ou Francs , qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un Welche nommé *Cabusac* , n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit , *que le ballet de Casandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit , du goût pour*

les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie ; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli. Ce Louis XIV, né avec des attitudes & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau stîle qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cabusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska*. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un Allemand yvre, qui dit, *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau ?* A quoi un Gascon répondit : *Eh sandis, je meurs de faim ; on vit donc de l'air à la cour des rois de France.*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

F E U.

LE feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous chauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoi que le feu ne soit pas toujours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raison ?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combustibles, n'est-il pas toujours grossier, toujours chargé des corps qu'il embrase, & très différent du feu élémentaire ?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature dont il est l'ame ?

*Ignis ubique latet naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit renovat dividit unit alit.*

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reste rien à nos yeux , quoi que rien ne se soit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours en parlant des rayons de la lumière , *de natura radiorum , lucis utrum corpora sint nec ne non disputans* ; n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il est évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire , & qu'il doutait avec raison.

Le feu élémentaire est-il un corps à la manière des autres , comme l'eau & la terre ? Si c'était un corps de cette espèce , ne graviterait-il pas comme toute matière ? s'échapperait-il en tout sens du corps lumineux en droite ligne ? aurait-il une progression uniforme ? Et pourquoi jamais la lumière ne se meut-elle en ligne courbe quand elle est libre dans son cours rapide ?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connues , & d'autres propriétés de substances à nous entièrement inconnues ?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des substances d'un autre genre ? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances ? Je ne dis pas que cela soit , mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu & un point rouge sur une toile blanche , tous deux sur une même ligne , tous deux à une égale distance de mes yeux , tous deux également exposés à la lumière , tous deux me réfléchissant la même

quantité de rayons , & faisant le même effet sur les yeux de cinq cent mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer sans se croiser ; & s'ils se croisent comment puis-je voir ? Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les autres. On a adopté ma difficulté & ma solution dans le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *Lumière* ; mais je ne suis point du tout content de ma solution. Car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin ; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir , ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent , & qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraye , j'en conviens ; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps , & qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très difficile de croire , il y a environ cent ans , que les corps agissaient les uns sur les autres , non-seulement sans se toucher & sans aucune émission , mais à des distances effrayantes ; cependant cela s'est trouvé vrai , & on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent : mais qui fait ce qui arrivera ?

Quoi qu'il en soit , je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin , qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encor plus pures.

A mon secours *Empedocle* , à moi *Démocrite* ; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez si

ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil font de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur , & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations , & si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées , quoi que des pédans ignorans & insolens ayent condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême qui préside à toute la nature , ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux.
Igneus est ollis vigor & celestis origo.

Le célèbre *Le Cat* appelle ce fluide vivifiant , (a) un être amphibie , affecté par son auteur d'une nuance supérieure , qui le lie avec l'être immatériel , & par-là l'annoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise , & fait la source de toutes ses propriétés.

Vous êtes de l'avis de *Le Cat* ; j'en serais aussi si j'osais : mais il y a tant de fots & tant de méchans que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapac. Les autres penseront comme ils pourront , soit à Salamanque , soit à Bergame.

F I C T I O N .

UNE fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves , n'est-elle pas une belle chose ? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de tems pût paraître très long , & qui disputait sur la nature du tems avec son

(a) Dissertation de *Le Cat* sur le fluide des nerfs , pag. 36.

V iiii

derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussi-tôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie , il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche qui lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise que quand il fait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée* , qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome ; & celle qui développe dans l'*Elisée* les grandes destinées de l'empire Romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus* , qui est si charmante aux yeux de ses amans , qui les enivre de voluptés si ravissantes , qui réunit tous les charmes & toutes les graces ? Quand elle est enfin réduite à elle-même , & que l'enchantement est passé , ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien , qui n'enseignent rien , dont il ne résulte rien , sont-elles autre chose que des mensonges ? & si elles sont incohérentes , entassées sans choix , comme il y en a tant , sont-elles autre chose que des rêves ?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes , fort peu ingénieuses , & assez absurdes , qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire , plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer : mais

voulez-vous être sifflé de toute l'Europe , & ensuite oublié pour jamais ; donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

F I É V R E .

C E n'est pas en qualité de médecin , mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre.

Il faut quelquefois parler de ses ennemis : celui - là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante*. On pourrait définir ainsi la petite vérole , la rougeole , la diarrhée , les vomissemens , les éruptions de la peau , & vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal , il agissait bien. Il guérissait , parce qu'il avait de l'expérience , & qu'il savait attendre.

Boerhaave , dans ses aphorismes , dit : *la contraction plus fréquente , & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires donnent une idée absolue de toute fièvre aiguë*.

C'est un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes : quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche : où est ce foyer qui s'éteint , & se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On fait à-peu-près qu'on aura la fièvre après des excès , ou dans l'intempérie des saisons. On sait que le quinquina pris à propos la guérira : c'est bien assez : on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique.

Dieu meurt à Moka dans le golphe arabique
Ce café nécessaire aux pays des frimats :
Il met la fièvre en nos climats ,
Et le remède en Amérique.

Tout animal , qui ne meurt pas de mort subite , périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang , ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux , les minéraux , les marbres durent si longtems , & les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout tems jouir d'une très courte vie. Les théologiens ont eu , ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens , les médecins ont raison *in sensu humano* ; & les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deuteronome (chap. 28. v. 22.) que *si les Juifs n'observent pas la loi , ils tomberont dans la pauvreté ; ils souffriront le froid & le chaud , & ils auront la fièvre*. Il n'y a jamais eu que le Deuteronome & le Médecin malgré lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé , dans lequel circulent tant de liqueurs , comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chute d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère , à chaque membre , à la peau , à l'extrémité

des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chile. Ce chile est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice produit ce même chile, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chile est sujet à s'agrir. Lui seul formant le sang, & ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cent cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant que l'homme n'ait pas plus souvent la fièvre; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque passage il y a un danger de mort; mais aussi, il y a autant de secours que de dangers. Presque toute membrane s'élargit & se resserre selon le besoin. Toutes les veines ont des écluses qui s'ouvrent & qui se ferment; qui donnent passage au sang; & qui s'opposent à un retour par lequel la machine serait détruite. Le sang gonflé dans tous ses canaux s'épure de lui même: c'est un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la transpiration, par les sueurs, par toutes les sécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre est elle-même un secours; elle est une guérison, quand elle ne tue pas.

L'homme, par sa raison, accélère la cure, avec des amers & surtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raison est un aviron avec lequel il peut courir quelque tems la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, son ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre est presque toujours la compagne. Comment & pourquoi tant de désordres avec tant d'ordre: la destruction par tout à côté de la formation!

Cette difficulté me donne souvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. Peut-être vous soupçonneriez alors que l'incompréhensible artisan des mondes , des animaux , des végétaux , ayant tout fait pour le mieux , n'a pu faire mieux.

F I G U R E.

SI on veut s'instruire , il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie , au mot *Figure*.

Figure de la terre par Mr. d'Alembert ; ouvrage aussi clair que profond , & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figures de rhétorique par César Dumarfais ; instruction qui apprend à penser & à écrire ; & qui fait regretter comme bien d'autres articles , que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix excessif , devraient être entre les mains de tous les étudiants pour trente sous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la sculpture ; excellente leçon donnée par Mr. Vatelet à tous les artistes.

Figure : en physiologie ; article très ingénieux , par Mr. d'Abbés de Caberoles.

Figure : en arithmétique & en algèbre , par Mr. Mallet.

Figure : en logique , en métaphysique & belles-lettres , par Mr. le chevalier de Jaucour , homme au-

dessus des philosophes de l'antiquité , en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvaient lui procurer sa naissance , dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste , excepté à l'argent.

FIGURE , OU FORME DE LA TERRE.

Comment *Platon* , *Aristote* , *Eratoſthènes* , *Poſſidonius* & tous les géomètres de l'Asie , de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la sphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes si longtems la terre plus longue que large d'un tiers , & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude ; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juste respect pour la Bible qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires & plus sublimes , fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume CIII , que DIEU a étendu le ciel sur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur , on en avait conclu autant pour la terre.

St. Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes que contre les partisans d'Arius & d'Eusèbe. *Fermous* , dit-il , la bouche à ces barbares , qui parlant sans preuve , osent avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre. Les pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau , la proue était à l'orient & la poupe à l'occident.

On voit encor dans *Cosmas* moine du quatrième siècle , une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato évêque d'Avila sur la fin du quinzième siècle , déclare dans son commentaire sur la Genèse ,

que la foi chrétienne est ébranlée , pour peu qu'on croye la terre ronde.

Colombo , Vespuce & Magellan ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque ; & la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre ; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une méprise de philosophes , & l'erreur d'une terre plate & longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures , on aurait pu juger de cela seul , qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur , par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y sont encor élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées ; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées ; or elles ne le sont pas ; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre ; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur , & ne peut être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus grands génies , parce qu'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On fait qu'en 1672 , *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne , entrepris par l'ordre de *Louis XIV* sous les auspices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer* , dis-je , parmi beaucoup d'observations , trouva que le pendule de son horloge ne faisait plus ses oscillations , ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris , & qu'il fallait absolument raccourcir le pendule d'une ligne & de

plus d'un quart. La physique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence , & que d'une ligne de plus ou de moins , pussent sortir les plus grandes vérités physiques ? On trouva d'abord qu'il fallait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur dans notre latitude , puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre , il fallait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre , plus éloignée du centre ; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent , à propos de ces découvertes , ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion ; on disputa sur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne faisaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur , que parce que la chaleur allongeait ce métal ; mais on vit , que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne sur trente pieds de longueur ; & il s'agissait ici d'une ligne & un quart , d'une ligne & demie , ou même de deux lignes , sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après , Messieurs *Varin* , *Deshayes* , *Feuillée* , *Couplet* , répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le falut toujours raccourcir , quoique la chaleur fût très souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou , qui ont été obligés , vers Quito , sur des montagnes où il gelait , de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes (a).

(a) Ceci était écrit en 1736.

A - peu - près au même tems , les académiciens , qui ont été mesurer un arc , du méridien au nord , ont trouvé qu'à Pello , par - delà le cercle polaire , il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris ; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France , comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au nord , le nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre est donc aplatie vers les poles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens* , par le calcul des forces centrifuges , avait prouvé que la pesanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires , & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux poles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près ; il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe , cette gravité primitive , est partout la même. Il n'avait pas encor vu les découvertes de *Newton* ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles , dans lesquels cette force centrifuge s'exerce , deviennent petits , plus cette force cède à celle de la gravité : ainsi sous le pole même , la force centrifuge qui est nulle , doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale , tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite , & dont nous avons tant parlé ailleurs , qu'un corps transporté , par exemple , à dix diamètres du centre de la terre , pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge , qu'on fait voir
vérita-

véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer, que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne, qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec *Monsieur* son fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vint l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi; cette mesure démentait & celle de *Norwood* & la nouvelle théorie de la terre aplatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point dans son histoire de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les poles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais comme la figure de la terre ne faisait pas encor en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fautive. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés; & le pole, qui par ces mesures devait nécessairement être allongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé *Mr. des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, est plus

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. X

long que l'équateur, & dont les poles sont allongés (b). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut allongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerke; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui faisaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre, que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. Mr. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court, qu'il n'eût été sur un sphéroïde à poles allongés.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés, comme on avait voulu les trouver: elles renversèrent pour un tems en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas, que les poles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord; on ne savait où l'on en était.

(b) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Oassini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable, qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables, que de très bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

Au reste, la différence de la sphère au sphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite: car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de superficie.

Quant à la différence d'un axe à l'autre, elle n'est guères que de cinq de nos lieux; différence immense

pour ceux qui prennent parti , mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guères dans une carte faire appercevoir cette différence , ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant , on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme ! entrez-vous jusques dans les degrés du méridien ?

FIGURÉ , EXPRIMÉ EN FIGURE.

On dit un *ballet figuré* , qui représente ou qu'on croit représenter une action , une passion , une saison , ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux , quatre à quatre : *copie figurée* , parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original : *vérité figurée* par une fable , par une parabole : *l'église figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques : *l'ancienne Rome figurée* par Babilone : *stile figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle , & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente , la passion , le désir , souvent trompé , produisent le stile figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire , car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité , en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce stile. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre ; parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funèbre , une déclamation dans laquelle on exagère.

La poésie d'enthousiasme, comme l'épopée, l'ode, est le genre qui reçoit le plus ce stile. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le stile doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au stile figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian dit, *que les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enrégistrées à la douane de l'entendement.* C'est précisément le stile d'Arlequin. Il dit à son maître, *La balle de vos commandemens a rebondi sur la raquette de mon obéissance.* Avouons que c'est-là souvent ce stile oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du stile figuré est l'entassement des figures incohérentes. Un poète en parlant de quelques philosophes, les a appelés

(c) D'ambitieux pygmées,

Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'argumens entassés,
De jour en jour superbes Encélades
Vont redoublant leurs folles escalades.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'argumens, continuent-ils des escalades? Quelle image fautive & ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cithère*, vous trouvez ces vers-ci :

(c) Vers d'une épître de Jean-Baptiste Rousseau à Louis Racine fils de Jean Racine.

X iij

De toutes parts , autour de l'inconnu ,
 Ils vont tomber comme grêle menue ,
 Moissons de cœurs sur la terre jonchés ;
 Et des Dieux même à son char attachés.
 De par Vénus nous verrons cette affaire.
 Si s'en retourne aux cieux dans son ferrail ,
 En ruminant comment il pourra faire
 Pour ramener la brebis au bercail.

Des moissons de cœurs jonchés sur la terre comme de la grêle menue ; & parmi ces cœurs palpitans à terre des Dieux attachés au char de Pincomme ; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans son ferrail au ciel , comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés ! tout cela forme une figure si fautive , si puérile à la fois & si grossière , si incohérente , si dégoûtante , si extravagante , si platement exprimée , qu'on est étonné qu'un homme qui faisait bien des vers dans un autre genre , & qui avait du goût , ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encor plus surpris que ce stile appelé *marotique* ait eu pendant quelque tems des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur ; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot , honneur de mon pupitre ,
 Mon premier maître , acceptez cette épître
 Que vous écrit un humble nourrisson
 Qui sur Parnasse a pris votre écusson ,
 Et qui jadis en maint genre d'escrime
 Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière* :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne met point sur un pupitre un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible ; tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci.

Au demeurant assez haut de stature ,
Large de croupe, épais de fourniture ,
Flanqué de chair, gabionné de lard ,
Tel en un mot que la nature & l'art ,
En maçonant les remparts de son ame ,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçoient les remparts d'une ame , ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard , sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire St. Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance , par ses places & par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur , qui l'avait secouru de son crédit & de son argent , & qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence & de science que son détracteur , alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; & en louant ce qu'il a de bon , l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fautive & non moins composée d'images , qui se détruisent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
 De tout le vent que peut faire souffler ,
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée ,
 Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée, & mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poétique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte.

Oui, tout auteur qui veut sans perdre haleine
 Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène ,
 Doit s'imposer l'indispensable loi
 De s'éprouver, de descendre chez soi ,
 Et d'y chercher ces semences de flamme
 Dont le vrai seul doit embraser notre ame.
 Sans quoi janiais le plus fier écrivain
 Ne peut prétendre à cet essor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, & y chercher le vrai des semences de feu, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor ? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encor que de figures ; il les exprime souvent avec élégance & sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs, sont dans un stile figuré. Toutes ces

sentences sont des métaphores , de courtes allégories ; & c'est là que le stile figuré fait un très grand effet en ébranlant l'imagination & en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit , *Dans la tem-
pête adorez l'écho* , pour signifier , *dans les troubles
civils retirez-vous à la campagne. N'attisez pas le feu
avec l'épée* , pour dire , *n'irritez pas les esprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le stile figuré.

FIGURE EN THÉOLOGIE.

Il est très certain , & les hommes les plus pieux en conviennent , que les figures & les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane *Rabab* à sa fenê-
tre pour avertir les espions de *Josué* , regardé par quelques pères de l'église comme une figure du sang de JESUS-CHRIST , ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que *St. Ambroise* dans son livre de *Noé* & de l'*Arche* , n'ait fait un très mauvais usage de son goût pour l'allégorie , en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière , par lequel sortent les excréments.

Tous les gens sages ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maber-salal-bas-bas* , prenez vite les dépouilles , sont une figure de JESUS-CHRIST ? Comment *Moïse* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites , peut-il être la figure de JESUS-CHRIST ? Comment *Juda* qui lie son ânon à la vigne & qui lave son manteau dans le vin est-il aussi une figure ? Comment *Ruth* se glissant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'église ?

Comment *Sara* & *Rachel* font-elles l'église , & *Agar* & *Lia* la synagogue ? Comment les baisers de la *Su-namite* sur la bouche figurent-ils le mariage de l'église ?

On ferait un volume de toutes ces énigmes , qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers tems plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri* , auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. C'est un reste de rabinisme , un défaut dans lequel le savant *St. Jérôme* n'est jamais tombé ; cela ressemble à l'explication des songes , à l'*Oneiromancie*. Qu'une fille voye de l'eau bourbeuse en rêvant , elle sera mal mariée ; qu'elle voye de l'eau claire , elle aura un bon mari. Une araignée signifie de l'argent , &c.

Enfin , la postérité éclairée pourra-t-elle le croire ? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

F I G U R E S S Y M B O L I Q U E S.

Toutes les nations s'en sont servies comme nous l'avons dit à l'article *Emblème* ; mais qui a commencé ? font-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau , & qu'il a falu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du Zodiaque , puisque les figures qui désignent les tems de nos semailles & de nos moissons , ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos bleds , leur terre est couverte d'eau ; quand nous semons , ils voyent approcher le tems de recueillir. Ainsi le bœuf de notre Zodiaque , & la fille qui porte des épis , ne peuvent venir d'Egypte.

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations ; & les Egyptiens , d'après les Caldéens , en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes , sont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les signes des métaux différens , la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites dans les tems fabuleux , ont fait perdre un tems irréparable à une multitude prodigieuse de savans , qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches , & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Plutche , dans son histoire , ou plutôt dans sa *Fable du ciel* , nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait personne ; que son fils *Menès* fut le plus grand des législateurs , que *Tbot* était son premier ministre.

Selon lui & selon ses garans , ce *Tbot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge , & les cris de joie *Io bacché* , si fameux chez les Grecs , étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui signifie *sanglots* , & cela dans un tems où le peuple Hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse* , & chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sages ; ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chasse au lieu de faire des systèmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphinx dont l'Egypte était ornée , signifiaient la *surabondance* , parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *span* voulait dire *un excès* ; comme si la langue hébraïque , qui est en grande partie dérivée de la phénicienne , avait servi de leçon à l'Egypte. Et quel rapport d'un sphinx à une abondance d'eau ? Les scholastes futurs soutiendront un jour avec plus de vraisemblance , que nos mascarons qui ornent la clef des ceintres de nos fenêtres , sont des emblèmes de nos mascarades ; & que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

FIGURE , SENS FIGURÉ , ALLÉGORIQUE , MYSTIQUE , TROPOLOGIQUE , TYPIQUE , &c.

C'est souvent l'art de voir dans les livres toute autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple , que *Romulus* fasse périr son frère *Rémus* , cela signifiera la mort du duc de Berri frère de *Louis XI*. *Régulus* prisonnier à Carthage , ce fera *St. Louis* captif à la Maffoure.

On remarque très justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique , que plusieurs pères de l'église ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils sont respectables jusques dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode , on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encor , c'est l'antiquité de cet usage que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères , sont dans un goût différent.

Par exemple , lorsque *St. Augustin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS , annoncées par *St. Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une ; *Augustin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias* , parce que *Jéconias* est la *piierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle , & que *Jéconias* étant ainsi *piierre angulaire* , figure JESUS - CHRIST qui est la *vraie pierre angulaire*.

Le même saint , dans le même sermon , dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer ; & il abandonne *Jéconias* & sa *piierre angulaire* comptée pour deux générations. Le nombre de quarante , dit - il , signifie la vie ; car dix sont la parfaite béatitude , étant multipliés par quatre , qui figurent le tems en comptant les quatre saisons.

Dans le même sermon encor , il explique pourquoi *St. Luc* donne soixante & dix - sept ancêtres à JESUS - CHRIST , cinquante-six jusqu'au patriarche *Abraham* , & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il est vrai que selon le texte hébreu il n'y en aurait que soixante & seize ; car la Bible hébraïque ne compte point un *Caiman* qui est interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *St. Augustin*,

„ Le nombre de *soixante & dix-sept* figure l'abolition de tous les péchés par le batême le
 „ nombre *dix* signifie justice & béatitude résultante
 „ de la créature , qui est sept avec la Trinité qui fait
 „ trois. C'est par cette raison que les commandemens
 „ de D I E U sont au nombre de dix. Le nombre *onze*
 „ signifie le péché , parce qu'il transgresse dix
 „ Ce nombre de *soixante & dix-sept* est le produit

(*d*) Sermon XLI. article IX. (*e*) Article XXII.

» de onze figures du péché multiplié par sept & non
 » pas par dix ; car le nombre *sept* est le symbole
 » de la créature. *Trois* représentent l'ame qui est
 » quelque image de la Divinité, & *quatre* repré-
 » sentent le corps à cause de ses quatre qualités,
 » &c. (f)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très longtems en vogue.

St. Augustin va plus loin sur les dimensions de la matière. (g) La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; la longueur, c'est la persévérance. La hauteur, c'est l'espérance des récompenses. Il pousse très loin cette allégorie ; il l'applique à la croix & en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des juifs aux chrétiens longtems avant *St. Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut sont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études, ne hazardera de telles figures ni dans la chaire, ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poètes.

On trouve seulement dans les *Métamorphoses* d'*Ovide* des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrra & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en font nés. *Ovide* dit :

(f) Article XXIII. (g) Sermon LIII. article XIV.

*Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus qua sumus origine nati.*

Formés par des cailloux , soit fable ou vérité ,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

*Apollon aime Daphné , & Daphné n'aime point Apol-
lon ; c'est que l'amour a deux espèces de flèches , les
unes d'or & perçantes , les autres de plomb & éca-
chées.*

*Apollon a reçu dans le cœur une flèche , Daphné
une de plomb.*

*Ecce sagittifera promittit duo tela pharetra
Diversorum operum ; fugat hoc , facit illud amorem .
Quod facit auratum est ; & Cuspide fulget acuta
Quod fugat obtusum est , & habet sub arundine plumbum &c.*

Fatal amour , tes traits sont différens ,
Les uns sont d'or , ils sont doux & perçans ;
Ils sont qu'on aime ; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère .
O Dieu d'amour ! en qui j'ai tant de foi ,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi .

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus* la déesse de la beauté , ne doit point marcher sans les graces , on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde , ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits , que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire ; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse ; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources , & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guères de prince, d'homme d'état, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'Ecriture sainte. La flatterie & la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape Innocent III, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque François Martorillo de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant Jean d'Autriche après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte, *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes*, & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour Jean Sobieski après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de Candale, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu; *Dix quia soror mea es ut mihi bene eveniat propter te*. Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers poussèrent trop loin ces figures en faveur de St. François d'Assise dans le fameux & très peu connu livre des *Conformités de St. François d'Assise avec JESUS-CHRIST*. On y voit soixante & quatre prédictions de l'avènement de St. François, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau; & chaque prédiction

tion contient trois figures qui signifient la fondation des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre - vingt douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *St. Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons & aux oiseaux, ses ébats avec sa femme de neige, ses passe-tems avec le diable, ses aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de *St. François* n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les siècles de barbarie. (Voyez *Emblème.*)

FILOSOFE, ou PHILOSOPHE.

CE beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poète, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chassa les philosophes ; *Lucien* se moqua d'eux. Mais quels philosophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monstre de *Domitien* ? Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoscopes, des diseurs de bonne aventure, de misérables juifs qui composaient des philtres amoureux & des talismans ; des gens de cette espèce qui avaient un pouvoir spécial sur les esprits malins, qui les évoquaient, qui les faisaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des signes, & qui les en délogaient par d'autres signes & d'autres paroles.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

Y

Quels étaient les philosophes que *Lucien* livrait à la risée publique ? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profession utile, des gens ressemblans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une description aussi vraie que comique ; qui ne savent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuse ; (a) s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins , s'ils se feront soldats ou prêtres , & qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis sur la pièce nouvelle , sur DIEU , sur l'Etre en général , & sur les modes de l'Etre ; puis , vous empruntent de l'argent , & vont faire un libelle contre vous , avec l'avocat *Marchant* ou le nommé *Chaudon* , ou le nommé *Bonneval*. (b)

Ce n'est pas d'une pareille école que sortirent les *Cicérons* , les *Atticus* , les *Epiète* , *Trajan* , *Adrien* , *Antonin Pie* , *Marc - Aurèle* , *Julien*.

Ce n'est pas là que s'est formé ce roi de Prusse qui a composé autant de livres philosophiques qu'il a gagné de batailles , & qui a terrassé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuse qui fait trembler les Ottomans , & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaste que l'empire Romain , n'a été une grande législatrice que parce qu'elle a été philosophe. Tous les princes du nord le sont ; & le nord fait honte au midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de philosophie , ils ne mettraient pas leur patrie , leurs terres , leurs maisons au pillage ; ils n'ensanglanteraient pas leur pays , ils ne se rendraient pas les plus malheureux des hommes ; ils écouterait la

(a) Opuscule d'un abbé d'Etrée , du village d'Etrée.

(b) L'avocat *Marchant*

auteur du Testament politique d'un académicien , libelle odieux.

voix de leur roi philosophe qui leur a donné de si vains exemples & de si vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était philosophe quand il écrivait à ses ministres & à ses pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de sagesse que tous les véritables gens de bien admirent encor aujourd'hui en condamnant ses erreurs.

Constantin n'était pas philosophe quand il assassinait ses proches, son fils & sa femme, & que dégouttant du sang de sa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'est un terrible faut d'aller de *Constantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire Romain. Mais si ces rois avaient été philosophes, l'un n'aurait pas été coupable de la St. Barthelemy, l'autre n'aurait pas fait des processions scandaleuses avec ses gitons; ne se serait pas réduit à la nécessité d'assassiner le duc de *Guise* & le cardinal son frère, & n'aurait pas été assassiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la sainte église.

Si *Louis le juste*, treizième du nom, avait été philosophe, il n'aurait pas laissé trainer à l'échaffaut le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marrillac*; il n'aurait pas laissé mourir de faim sa mère à Cologne; son règne n'aurait pas été une suite continuelle de discordes & de calamités intestines.

Comparez à tant de princes ignorans, superstitieux, cruels, gouvernés par leurs propres passions ou par celles de leurs ministres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de l'Hôpital, ou l'historien de *Thou*, ou *La Motte le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftsburi*, un *Sidney*, un *Herbert*; & voyez

si vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces sages.

Quand je parle des philosophes , ce n'est pas des poissons qui veulent être les singes des *Diogènes* , mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtisans , & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays , vous criez contre la philosophie ; allez , vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchainiez contre *Horace* , & des *Cotins* qui voulez qu'on méprise *Boileau*.

S E C T I O N S E C O N D E .

L'empesé luthérien , le sauvage calviniste , l'orgueilleux anglican , le fanatique janséniste , le jésuite qui croit toujours régenter , même dans l'exil & sous la potence ; le sorboniste qui pense être père d'un concile ; & quelques sottes que tous ces gens-là dirigent , se déchainent tous contre le philosophe. Ce sont des chiens de différente espèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui pait dans une verte prairie , & qui ne leur dispute aucune des charognes dont ils se nourrissent , & pour lesquelles ils se battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philosophique , dictionnaire philosophe-théologique ; & leurs vieux argumens trainés dans les rues , ils les appellent *démonstrations* ; & leurs sottises rebattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires* , comme les faux-monnoieurs appliquent une feuille d'argent sur un écu de plomb.

Ils se sentent méprisés par tous les hommes qui pensent , & se voyent réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état est plus humiliant que

d'avoir été chassés de France, d'Espagne & de Naples. On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël*, (comme il est prouvé) cet esprit-corps si superbe se consola très aisément, parce qu'il savait que les armes sont journalières. Mais quand il fut que *Raphaël* se moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainsi les jésuites ne pardonneront jamais à *Pascal*; ainsi *Jurieu* calomnia *Bayle* jusqu'au tombeau; ainsi tous les tartuffes se déchainèrent contre *Molière* jusqu'à sa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impostures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, est un ex-jésuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philosofie-rapsodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. Cet homme accuse les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit,

„ Que l'homme n'étant par sa naissance sensible
„ qu'au plaisir des sens, ces plaisirs par conséquent
„ sont l'unique objet de ses desirs.

„ Qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni bien ni
„ mal moral, ni juste ni injuste.

„ Que les plaisirs des sens produisent toutes les
„ vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les re-
„ mords, &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes? il fallait citer. As-tu porté l'insolence de ton orgueil & la démence de ton ca-

raclère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ? Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes , ou dans le portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par Mr. *Diderot* , par Mr. d'*Alembert* , par Mr. le chevalier de *Jaucour* , par Mr. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de Mr. le marquis de *Tressan* , ni dans ceux de Mrs. *Blondel* , d'*Argis* , *Marmontel* , *Venel* , *Tronchin* , d'*Aubenton* , d'*Argenville* ; & de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique , & qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié , qui fussent coupables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne fais les distinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes , *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage , il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France , & de vivre à Rome ? *Casimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il fallait qu'ils mourussent en Pologne parce qu'ils étaient Polonais ? *Goldoni* , *Vanlo* , *Cassini* , ont offensé DIEU en s'établissant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance , & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la même classe *Bayle* , *Montesquieu* & le fou de *La Métrie* ? & tu as senti que notre nation est assez douce , assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oses calomnier ta patrie ? (si un jésuite en a une) tu oses dire qu'on n'entend en France qu' des philosophes attribuer au hazard l'union & la dissolution des atomes qui composent l'ame de l'homme ? *Mentiris impudentissime* , je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hazard , qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit , „ qu'il „ se peut que l'ame soit un esprit , mais qu'il n'est „ pas sûr qu'elle le soit , & que nous ne pouvons „ pas décider ce qu'elle peut , & ne peut pas acquiescer ? “

Mentiris impudentissime. *Locke* , le respectable *Locke* dit expressément dans sa réponse au chicaneur *Stillingfleet* , „ Je suis fortement persuadé , qu'encor qu'on „ ne puisse pas montrer (par la seule raison) que „ l'ame est immatérielle , cela ne diminue nullement „ l'évidence de son immortalité , parce que la fidélité de DIEU est une démonstration de la vérité „ de tout ce qu'il a révélé , (c) & le manque d'une „ autre démonstration ne rend pas douteux ce qui „ est déjà démontré. “

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame* , comme *Locke* s'exprime sur les bornes de nos connaissances & sur l'immenfité du pouvoir de l'Etre suprême.

Le grand philosophe lord *Bolingbroke* , déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke* , est un blasphème.

Tous les pères des trois premiers siècles de l'église regardaient l'ame comme une matière légère , & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuistres de collège qui appellent *athées* ceux qui pensent avec les pères de l'église que DIEU

(c) Traduction de *Cofte*.

Y iiii

peut donner, conserver l'immortalité à l'ame, de quelque substance qu'elle puisse être !

Tu pousSES ton audace jusqu'à trouver de l'athéisme dans ces paroles ; *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée dans l'homme ? c'est DIEU.*

On ne peut pas dire ici, *mentiris impudentissime* ; tu mens impudemment ; mais on doit dire, tu blasphèmes la vérité impudemment.

Finissons par remarquer que le héros de l'ex-jésuite *Paulian*, est l'ex-jésuite *Patonillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume sont insultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne restait plus à cet ex-jésuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jésuite *Nonotte* de père de l'église, & à canoniser le jésuite *Malagrida*, le jésuite *Guignard*, le jésuite *Garnet*, le jésuite *Oldcorn* & tous les jésuites à qui DIEU a fait la grace d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphysiciens, de grands filosofo-théologiens.

SECTION TROISIÈME.

Les gens non-pensans demandent souvent aux gens pensans à quoi a servi la philosophie. Les gens pensans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuse, qui fit périr le roi *Charles I* sur un échafaut ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuissance de faire couler le sang de la noblesse une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les disputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Espagne les abominables buchers de l'inquisition.

Welches , malheureux Welches ; elle empêche que des tems orageux ne produisent une seconde Fronde , & un second *Damiens*.

Prêtres de Rome , elle vous force à supprimer votre bulle *In Cæna Domini* , ce monument d'impudence & de folie.

Peuples , elle adoucit vos mœurs. Rois , elle vous instruit.

DE LA FIN DU MONDE.

LA plupart des philosophes Grecs crurent le monde éternel dans son principe , éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde , ce globe de pierre , de boue , d'eau , de minéraux , & de vapeurs , que nous habitons , on ne savait qu'en penser ; on le trouvait très destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois , & qu'il le serait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays , comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de son renouvellement , frappa surtout les peuples soumis à l'empire Romain , dans l'horreur des guerres civiles de *César* & de *Pompée*. *Virgile* , dans ses géorgiques , fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque eternam timuerunt secula noctem.

L'univers étonné , que la terreur poursuit ,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement ; quand il dit :

*Hos , Cæsar , populos si nunc non ufferit ignis ,
Uret cum terris , uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogas.*

Qu'importe du bucher le triste & faux honneur ?
Le feu consumera le ciel , la terre , & l'onde.
Tout deviendra bucher ; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après Lucrèce ?

*Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus ,
Quo mare , quo tellus , correptaque regia cælis
Ardeat , & mundi moles operosa laboret.*

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables.
L'air , la terre , & les mers , & les palais des Dieux ;
Tout fera consumé d'un déluge de feux.

Consultez Cicéron lui-même , le sage Cicéron. Il vous dit dans son livre de la *Nature des Dieux* , (a) le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité , si ce n'est celui des devoirs de l'homme , appelé *les Offices* ; il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id , de quo panætium addubitare dicebant , ut ad extremum omnis mundus ignesceret , cum , humore consumpto , neque terra ali possset , neque remeare aër , cujus ortus , aqua omni exhausta , esse non possset ; ita relinqui nihil præter ignem , à quo rursum animante ac DEO renovatio mundi fieret , atque idem ornatus oriretur.* „ Sui-
„ vant les stoïciens , le monde entier ne fera que du
„ feu ; l'eau étant consumée , plus d'aliment pour la
„ terre ; l'air ne pourra plus se former , puisque c'est
„ de l'eau qu'il reçoit son être : ainsi le feu restera
„ seul. Ce feu étant DIEU , & ranimant tout , renou-
„ vellera le monde , & lui rendra sa première beauté. “

(a) *De naturâ Deorum* , liv. II.

Cette physique des stoïciens est , comme toutes les anciennes physiques , assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Boyle* , (*b*) il croit que l'humidité du globe se dessèche à la longue , & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice , *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands - hommes de l'ancienne Rome , & de l'Angleterre moderne , qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde , qui devait périr , & se renouveler , était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure , de la Syrie , de l'Egypte , depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations , qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre ; & on espérait une nouvelle terre , dont on ne jouirait pas. Les Juifs , enclavés dans la Syrie , & d'ailleurs répandus partout , furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés , quand JESUS leur disait , selon St. Matthieu , & St. Luc , (*c*) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait souvent : *Le règne de DIEU approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

St. Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts , & que la fin du monde approche. *Nous attendons* , dit-il , *de nouveaux cieux , & une nouvelle terre*.

(*b*) Question à la fin de son *Optique*.

(*c*) Matth. chap. XXIV.

Luc. chap. XVI.

(*d*) I. Epître de *St. Pierre* , chap. IV.

St. Jean, dans sa première épître, dit : (e) *Il y a dès-à-présent plusieurs antéchrists, ce qui nous fait connaître que la dernière beure approche.*

St. Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (f)

„ Il y aura des signes dans la lune & dans les
 „ étoiles ; des bruits de la mer & des flots ; les hom-
 „ mes, s'échaut de crainte, attendront ce qui doit
 „ arriver à l'univers entier. Les vertus des cieus se-
 „ ront ébranlées. Et alors ils verront le fils de l'hom-
 „ me venant dans une nuée, avec grande puissance,
 „ & grande majesté. En vérité, je vous dis que la
 „ génération présente ne passera point, que tout cela
 „ ne s'accomplisse. “

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant, que cette prédiction qui paraît si fautive selon la lettre, est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

St. Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde dans son épître à ceux de Thessalonique. „ Nous
 „ qui vivons, & qui vous parlons, nous serons em-
 „ portés dans les nuées, pour aller au-devant du
 „ Seigneur au milieu de l'air. “

(e) Jean, chap. II. v. 18. (f) Luc, chap. XXI.

Selon ces paroles expressees de JESUS , & de St. Paul , le monde entier devait finir sous Tibère , ou au plus tard sous Néron. Cette prédiction de Paul ne s'accomplit pas plus que celle de Luc.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le tems où vivaient les évangélistes , & les apôtres. Elles étaient pour un tems à venir , que DIEU cache à tous les hommes.

*Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem di dederint, Leuconse; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.*

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde , une nouvelle terre , un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots , *Adventante mundi vespero* , &c. *La fin du monde étant prochaine , moi , pour le remède de mon ame , & pour n'être point rangé parmi les boucs &c. , je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les sots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-six mille cinq cent années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'historien *Flavien Joseph* assure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois , l'une par l'eau , & l'autre par le feu , les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce désastre. Ils firent graver des observations astronomiques sur deux colonnes , l'une de briques pour résister au feu qui devait consumer le monde , & l'autre de pierres pour résister à l'eau , qui devait le noyer. Mais que pouvaient penser les Romains quand un esclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier ? ils riaient.

Joseph ajoute que la colonne de pierres se voyait encore, de son tems, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous savons fort peu de choses du passé, que nous savons assez mal le présent, rien du tout de l'avenir; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois tems, & de l'éternité.

F L A T T E R I E.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont point adressés à un Grec élevé en quelque dignité, ou à madame sa femme, comme chaque chant des *Saisons* de *Thompson* est dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, sont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de considération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patronne à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démotbène*. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône commence, si je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis *Auguste*. *Jules-César* eut à peine le tems d'être flatté. Il ne nous reste aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais DIEU merci nous ne les avons pas.

C'est un grand spectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *César* en dignité, parler devant lui en avocat pour

un roi de la Bithinie & de la petite Arménie , nommé *Déjotar* , accusé de lui avoir dressé des embuches , & même d'avoir voulu l'assassiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il est interdit en sa présence. Il l'appelle le vainqueur du monde , *victorem orbis terrarum*. Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas encore jusqu'à la bassesse ; il lui reste quelque pudeur.

C'est avec *Auguste* qu'il n'y a plus de mesure. Le sénat lui décerne l'apothéose de son vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs suivans ; ce n'est plus qu'un stile. Personne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré est devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jusqu'à *Louis XIV* , son père *Louis XIII* fut très peu fêté ; il n'est question de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité selon la coutume , *Roi le plus grand des rois* , comme les poètes espagnols le disent au roi d'Espagne , & les poètes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges est toujours pour le cardinal de *Richelieu* ,

Dont l'ame toute grande est une ame hardie ,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir ,
Que pourvu qu'il soit cru , nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir. (a)

Pour *Louis XIV* , ce fut un déluge de flatteries. Il ne ressemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé sous les feuilles de roses qu'on lui jettait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plausibles , peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit.

(a) Ode de *Malherbe*. Mais | fait-il pas *Malherbe* de la ma-
pourquoi *Richelieu* ne guérif- | ladie de faire des vers si plats?

Elle encourage quelquefois aux grandes choses ; mais l'excès est vicieux comme celui de la fatyre.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Esope* :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ,
Les Dieux , sa maîtresse & son roi.
Esope le difait : j'y souscris quant à moi ,
Ce sont maximes toujours bonnes.

Esope n'a rien dit de cela , & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi , ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend , révérend père Gaillard prédicateur du roi* : Ah ! révérend père , ne prêches-tu que pour le roi ? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautait que pour lui ?

F L E U V E S.

ILs ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-tems qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies , ces pluies par les

les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes , & de-là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsqu'*Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cirène* sa mère , déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie , la rivière se sépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir selon l'ancien usage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont & qui traverse l'Italie , le Teveron qui vient de l'Apennin , le Phase qui tombe du Caucase dans la mer Noire , &c.

Virgile adoptait là une étrange physique : elle ne devait au moins être permise qu'aux poètes.

Ces idées furent toujours si accréditées , que le *Tasse* , quinze cent ans après , imita entièrement *Virgile* dans son quatorzième chant , en imitant bien plus heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide* , comme *Melisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait descendre *Renaud* dans sa grotte d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil , le Danube , la Seine , le Jourdain , le Volga ont leur source dans cette caverne , cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encor à la physique des anciens , c'est que cette

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

Z

caverne est au centre de la terre. C'était là que *Mau-pertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes , & que les unes & les autres font des pièces essentielles à la grande machine , gardons-nous des systèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes , il devait dédier son livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'orient en occident , & que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'occident , on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes , débarquez au cap de Bonne-Espérance , vous trouvez une chaîne de montagnes qui régné du midi au nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donnés le plaisir de voir ce pays , & de voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana , en tirant droit au nord , ce sont des montagnes contigues. La nouvelle Castille & la vieille en sont couvertes , toutes les directions sont du sud au nord , comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves , ils coulent en tout sens , selon la disposition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au sud depuis Villa-nueva jusqu'à St. Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golphe de Venise , excepté le Pô , se jettent dans la mer vers le midi. C'est la direction du Rhône de Lyon à son embouchure. Celle de la Seine est au nord-nord-ouest. Le Rhin depuis Bâle court droit au septentrion. La Meuse de même depuis sa source jusqu'aux terres inondées. L'Escaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper , pour avoir le plaisir de faire des systèmes , & de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra - t - il quand on aura fait accroire à quelques gens bientôt détrompés , que tous les fleuves & toutes les montagnes sont dirigés de l'orient à l'occident , ou de l'occident à l'orient ; que tous les monts sont couverts d'huîtres , (ce qui n'est assurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancrs de vaisseaux sur la cime des montagnes de la Suisse , que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan ; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles ? Quoi ! faut - il traiter aujourd'hui la physique comme les anciens traitaient l'histoire ?

Pour revenir aux fleuves , aux rivières , ce qu'il y a de mieux à faire , c'est de prévenir leurs inondations ; c'est de faire des rivières nouvelles , c'est-à-dire , des canaux , autant que l'entreprise est praticable. C'est un des plus grands services qu'on puisse rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient aussi nécessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent , & à tout ce qui regarde le calcul , lisez l'article *Fleuve* de Mr. d'*Alembert*. Il est , comme tout ce qu'il a fait , clair , précis , vrai , écrit du stile propre au sujet ; il n'emprunte point le stile du *Télémaque* pour parler de physique.

F L I B U S T I E R S .

O N ne fait pas d'où vient le nom de *Flibustiers* , & cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces sribustiers ont faits ; nous en parlons tous les jours , nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies , & si l'on croit en trouver , qu'on s'en défie.

Z ij

Du tems du cardinal de *Richelieu*, lorsque les Espagnols & les Français se détestaient encor, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint*; lorsque cette haine était si forte que le faussaire auteur du roman politique & de l'ennui politique sous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeller les Espagnols *nation insatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer*; lorsqu'enfin on se fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, & que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers Français qui avaient tout-au-plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'isle Hispaniola (St. Dominique) un galion éloigné de la grande flotte espagnole: il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées; il monte suivi des siens; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, & revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibustiers français, anglais, hollandais allaient s'associer ensemble dans les cavernes de St. Domingue, des petites isles de St. Christophe & de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition; c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître; on n'en a pas besoin pour semer du bled, le battre & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau & du canon. Une course

heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encor plus de les suivre. C'était des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui se retiraient dans des lieux inaccessibles; tantôt ils rasaient quatre à cinq cent lieues de côtes; tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cent lieues dans les terres.

Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île Ste. Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoya contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats & un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats Espagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (a) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils essuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au-lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens.

(a) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

Z iij

On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maison d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reste plus d'eux que leur nom, & encor à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier ? Ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre chose ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume fier-à-bras*, sinon des flibustiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibustier qui vint des bords du Mein dans les Gaules ?

FOI ou FOY.

Qu'est-ce que la foi ? Est-ce de croire ce qui paraît évident ? Non ; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent. Ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté, même, veut que je sois bon & vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mabomet* dans les sept planè-

tes , les incarnations du Dieu *Fo* , de *Vitfnou* , de *Xaca* , de *Brama* , de *Sammonocodom* , &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement , ils tremblent d'examiner , ils ne veulent être ni empalés , ni brûlés ; ils disent , je crois.

Nous sommes bien éloignés de faire ici la moindre allusion à la foi catholique. Non - seulement nous la vénérons , mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi mensongère des autres nations du monde , de cette foi qui n'est pas foi , & qui ne consiste qu'en paroles.

Il y a foi pour les choses étonnantes , & foi pour les choses contradictoires & impossibles.

Vitfnou s'est incarné cinq cent fois , cela est fort étonnant ; mais enfin , cela n'est pas physiquement impossible. Car si *Vitfnou* a une ame , il peut avoir mis son ame dans cinq cent corps pour se réjouir. L'Indien , à la vérité , n'a pas une foi bien vive ; il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses. Mais enfin , il dira à son bonze , J'ai la foi ; vous voulez que *Vitfnou* ait passé par cinq cent incarnations , cela vous vaut cinq cent roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi , vous me dénoncerez , vous ruinerez mon commerce si je n'ai pas la foi. Eh bien , j'ai la foi , & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit , sans faire un faux serment ; car après tout il ne lui est pas démontré que *Vitfnou* n'est pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais si le bonze exige de lui qu'il croye une chose contradictoire , impossible , que deux & deux font cinq , que le même corps peut être en mille endroits différens , qu'être & n'être pas c'est précisément la même chose , alors , si l'Indien dit qu'il a la foi , il a menti ; & s'il jure qu'il croit , il fait un parjure. Il

dit donc au bonze , Mon révérend père , je ne peux vous assurer que je crois ces absurdités là , quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cent.

Mon fils , répond le bonze , donnez vingt roupies , & DIEU vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous , répond l'Indien , que DIEU opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même ? Il est impossible que DIEU fasse ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire , pour vous faire plaisir , que je crois ce qui est obscur ; mais je ne peux vous dire que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux , & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies , en voilà encor vingt , croyez à trente roupies , soyez homme de bien si vous pouvez ; & ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens ; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas est fondée sur ce qu'ils entendent ; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée , donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit , il faut consulter l'église. L'église a prononcé que les livres qui nous annoncent J E S U S-CHRIST sont authentiques. Il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'église doit être regardé comme un publicain ou comme un payen ; donc nous devons écouter l'église pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous devons lui soumettre notre raison , non par une crédulité enfantine ou aveugle , mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne , & surtout la foi romaine , qui est la foi par excellence. La foi luthérienne , calviniste , anglicane est une méchante foi.

SECTION SECONDE.

Nous avons longtems balancé si nous imprimerions ce second article Foi que nous avons trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de St. Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St. Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau sans scrupule.

Un jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisane *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St. Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alphonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne fais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? la foi consiste, répartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrèce* ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes ! *Pic* enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi & que je ne le ferai pas par mes œuvres. Ah ! St. Père, dit *Pic*, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela

est bon pour de pauvres prophanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-Dieu , vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & sans doute *St. Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi , je vous avoue , que j'aurais besoin d'une puissante protection , si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille , & si je m'étais servi du stilet & de la cantarella aussi souvent que votre sainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons sérieusement , dit-il , au prince de la Mirandole. Dites - moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé ? quel plaisir cela peut-il faire à DIEU ? entre nous , dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire , c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh DIEU paternel , s'écria - t - il , que votre sainteté me pardonne , vous n'êtes pas chrétien. Non , sur ma foi , dit le pape. Je m'en doutais , dit *Pic* de la Mirandole.

F O L I E.

QU'est - ce que la folie ? c'est d'avoir des pensées incohérentes & la conduite de même. Le plus sage des hommes veut - il connaître la folie ? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit , mille idées incohérentes l'agitent ; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens , ou d'en avoir fait un mauvais choix , en nous donnant des pensées ; car on ne pense guères en dormant que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille , est de même une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser &

d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la saignée, par le régime.

Cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau, recevant toutes les idées par les sens très nettes & très distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain ? Elle voit les objets comme l'ame d'*Aristote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient ; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser ?

Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu ; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braiement d'un âne ; si quand ils font au sermon, mon fou croit être à la comédie ; si quand ils entendent oui, il entend non ; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence : cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de DIEU à l'homme , est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit , comme le gouteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains ; il pensait par le cerveau , comme il marchait avec les pieds , sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher , ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raisonnemens , il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou ; Mon ami , quoique tu ayes perdu le sens commun , ton ame est aussi spirituelle , aussi pure , aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame est bien logée , & la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque , elle étouffe. Le fou , dans ses bons momens , leur répondrait , Mes amis , vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres , puisque je vois les mêmes objets , & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens , ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié , une qualité dépravée. En un mot , ou mon ame est folle par elle-même , ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère , DIEU a créé peut-être des ames folles , comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera ; Si je croyais ce que vous me dites , je serais encor plus fou que je ne le suis. De grace , vous qui en savez tant , dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encor un peu de sens , ils lui répondront ; Je n'en fais rien. Ils ne comprendront

pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages , & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment , il leur dira , Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal ni le guérir , tremblez de devenir entièrement semblables à moi , & même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI* , le roi d'Angleterre *Henri VI* , & l'empereur *Venceslas* , qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal* , *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift* , qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

NB. Je suis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait prescrit le sang d'anon pour la folie , & encor plus fâché que le *Manuel des dames* dise qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

F O N T E.

IL n'y a point d'ancienne fable , de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle , & même avec une hauteur de maître , pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles , s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil , & de là pénétra jusqu'au désert de Sable ,

dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycopbron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni fandaes, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir, & faite pendant la nuit. Un membre de l'université qui est fort attaché à *Lycopbron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais, où ces pauvres gens qui n'avaient pas de chausses avaient-ils trouvé tant d'or ? — Comment, monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue ; Mr. *Le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter - Ammon* était haut de trois pieds tout-au-plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour ?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vite des assiettes ; quelqu'habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort

Lycophron ; mais ce profond Grec & ses commentateurs encor plus creux que lui , connaissent si peu les arts , ils sont si savans dans tout ce qui est inutile , si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie , les choses d'usage , les professions , les métiers , les travaux journaliers , que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron* , ni dans *Manethon* , ni dans *Artapan* , ni même dans la Somme de *St. Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre , en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties , le moule de plâtre , de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encor par parties , & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle , on jette en dedans de la cire fondue , requise aussi par parties ; elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit partout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue fera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse* , laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer , élevée de dix-huit pouces pour une

figure de trois pieds , & établir cette grille sur un massif.

9°. Affujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées , selon que la figure l'exige ; lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal , de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui est entre les barres & la cire de la figure ; comme aussi le vide qui est entre cette grille & le massif de briques qui la soutient ; & c'est ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela est bien refroidi , l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire , laquelle cire reste , est réparée à la main , & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle est soutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées , on entoure ce modèle de cire de bâtons perpendiculaires de cire , dont les uns s'appellent des *jets* , & les autres des *évents*. Ces jets & ces événements descendent plus bas d'un pied que la figure , & s'élèvent aussi plus qu'elles , de manière que les événements sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs* , placés en diagonales de bas en-haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle , sur les événements & sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge ,
&

& de fiente de cheval macérée pendant une année entière ; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de ponce.

15. Le modèle , les événements & les jets ainsi disposés , on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre , de sable rouge , de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée , le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle , mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique , & entre le modèle & le mur on laisse en-bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites buches de bois que l'on allume , ce qui forme un feu tout autour du moule , & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse , & de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 & 15 ; alors la cire étant fondue il reste les tuyaux de cette pâte solide , dont les uns sont les jets & les autres les événements & les fournisseurs. C'est par les jets & les fournisseurs que le métal fondu entrera , & c'est par les événements que l'air sortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces dispositions , on fait fondre sur le bord de la fosse le métal dont on doit former la statue. Si c'est du bronze , on se sert du fourneau de briques doubles ; si c'est de l'or , on se sert de plusieurs creusets : lorsque la matière est liquéfiée par l'action du feu , on la laisse couler par un canal dans la fosse préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air , tout est détruit avec fracas , & il faut recommencer plusieurs fois.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

A a

19°. Ce fleuve de feu qui est descendu au creux de la fosse, remonte par les jets & par les fournisseurs, entre dans le moule & en remplit les creux. Ces jets, ces fournisseurs & les évents ne font plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau grasse & de cette pâte dont on les a longtems enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'est par ces branches que le métal liquesfié & ardent, vient se loger dans la statue.

20°. Quand le métal est bien refroidi, on retire le tout. Ce n'est qu'une masse assez informe dont il faut enlever toutes les aspérités, & qu'on répare avec divers instrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que Messieurs les encyclopédistes, & surtout Mr. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapisseries de haute-lisse. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue équestre du roi en bronze dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas longtems, au Phidias de la France, à Mr. *Pigal*, combien il lui faudrait de tems pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit, *je demande six mois au moins*. J'ai fait déclaration datée du 3 Juin 1770.

Mr. ancien professeur du collège Duplessis, qui en fait sans doute plus que Mr. *Pigal* sur l'art

de jeter des figures en fonte , a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé , *Lettres de quelques juifs Portugais & Allemands , avec des réflexions critiques , & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris chez Laurent Prault 1769 , avec approbation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites sous le nom de Mrs. les juifs *Josepb Ben Jonathan , Aaron Mathataï , & David Winker.*

Ce professeur secrétaire des trois juifs , dit dans sa lettre seconde : „ Entrez seulement , monsieur , chez „ le premier fondeur ; je vous réponds , que si vous „ lui fournissez les matières dont il pourrait avoir be- „ soin , que vous le pressiez & que vous le payez „ bien , il vous fera un pareil ouvrage en moins „ d'une semaine. Nous n'avons pas cherché long- „ tems , & nous en avons trouvé deux qui ne de- „ mandaient que trois jours. Il y a déjà loin de trois „ jours à trois mois , & nous ne doutons pas que si „ vous cherchez bien , vous pourrez en trouver qui „ le feront encore plus promptement.

Monsieur le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'affiettes d'é-
tain , ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en
fable. S'il s'était adressé à Mr. *Pigal* ou à Mr. *Le Moine* , il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre en le brûlant pour le rendre potable , & le faire avaler à toute une nation , est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chymie. Voici comme il s'exprime :

„ Cette possibilité de rendre l'or potable a été ré-
„ pété cent fois depuis *Stabl & Sénac* , dans les
A a ij

„ ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres
 „ chymistes , d'un *Baron* , d'un *Macquer* &c. ; tous
 „ sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuel-
 „ lement sous les yeux que la nouvelle édition de
 „ la chymie de *Le Fevre*. Il l'enseigne comme tous
 „ les autres ; & il ajoute que rien n'est plus certain ,
 „ & qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
 „ doute.

„ Qu'en pensez-vous , monsieur ? le témoignage de
 „ ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos
 „ critiques. Et de quoi s'avisent aussi ces incircon-
 „ cis ? ils ne savent pas de chymie , & ils se mêlent
 „ d'en parler ; ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

„ Mais vous , monsieur , quand vous transcriviez
 „ cette futile objection , ignoriez-vous que le der-
 „ nier chymiste serait en état de la réfuter ? La chy-
 „ mie n'est pas votre fort , on le voit bien : aussi la
 „ bile de *Rouelle* s'échauffe , ses yeux s'allument ,
 „ & son dépit éclate lorsqu'il lit par hazard ce que
 „ vous en dites en quelques endroits de vos ouvra-
 „ ges. Faites des vers , monsieur , & laissez-là l'art
 „ des *Pott* & des *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écri-
 „ vains ; celle qu'ils avançaient avec le plus de con-
 „ fiance , pleinement détruite. “

Je ne fais si Mr. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers , mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si Mr. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion , mais je ne me mettrai pas en colère contre Mr. le secrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire , dont je ferai toujours profession , que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire , attendu qu'il fait parler ses maîtres , Mrs. *Joseph* , *Matbat* , & *David Winker* , en francs ignorans. (Voyez l'article *Juif*.)

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or en une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monsieur le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jettant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question, monsieur le secrétaire; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que Mr. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple: il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très dangereuses, ce sont de véritables poisons; & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monsieur, ce que c'est que votre or potable, dont vous parlez un peu au hasard, ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif, mais il est vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuse de ces gens, qui croient pouvoir parler de tous

A a iij

les arts , parce qu'ils ont lu quelques lignes de *St. Augustin*.

FORCE EN PHYSIQUE.

Q U'est-ce que force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? subsiste-t-elle toujours la même ?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cent livres ; elle est sur ce plancher ; elle le presse , dit - on , avec une force de deux cent livres. Et vous appelez cela une *force morte*. Or , ces mots de *force* & de *morte* ne font - ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant , oui & non ?

Cette boule pèse ; d'où vient cette pesanteur ? & cette pesanteur est-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien , elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété ?

Elle est soutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité* , *impuissance*. Or , n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force* ?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en est la source ? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort ? va-t-elle se loger ailleurs comme un homme change de maison quand la sienne est détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût

toûjours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équi-
valens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il
sa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie , ni la mécanique , ni la métaphysi-
que ne répondent à ces questions. Veut-on remon-
ter au premier principe de la force des corps & du
mouvement , il faudra remonter encor à un principe
supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

F O R C E M É C A N I Q U E .

On présente tous les jours des projets pour augmen-
ter la force des machines qui sont en usage , pour
augmenter la portée des boulets de canon avec moins
de poudre , pour élever des fardeaux sans peine , pour
dessécher des marais en épargnant le tems & l'argent ,
pour remonter promptement des rivières sans che-
vaux ; pour élever facilement beaucoup d'eau & pour
ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces faiseurs de projets sont trompés eux-
mêmes les premiers , comme *Lafs* le fut par son
système.

Un bon mathématicien , pour prévenir ces conti-
nuels abus , a donné la règle suivante ;

Il faut dans toute machine considérer quatre quan-
tités. 1°. La puissance du premier moteur , soit hom-
me , soit cheval , soit l'eau , ou le vent , ou le feu.

2°. La vitesse de ce premier moteur dans un tems
donné.

3°. La pesanteur ou résistance de la matière qu'on
veut faire mouvoir.

A a iiii

4°. La vitesse de cette matière en mouvement dans le même tems donné.

De ces quatre quantités le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste, il y a quelques années, présenta à l'hôtel-de-ville de Paris, le modèle en petit d'une pompe par laquelle il assurait qu'il élèverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cent soixante livres, ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & six cent quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin & la vitesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité est le chemin, ou la vitesse du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval, il fait trois pieds par seconde, tout-au-plus.

Multipliez ce poids de six cent quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter; vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cent quarante, lesquels divisés par la vitesse qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingt.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingt pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent soixante & quinze.

Or comme il faut élever à chaque seconde une force de 28080 , il résulte delà que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel-de-ville de Paris , on avait besoin de onze cent vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux , encor aurait-il falu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande , plus les frottemens sont considérables , ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ ; ainsi il aurait falu deux cent treize chevaux , ou quatorze cent quatre-vingt dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout ; ni les hommes , ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger & sans dormir. Il eût donc falu doubler au moins le nombre des hommes , ce qui aurait exigé 2994 hommes , ou 426 chevaux.

Ce n'est pas tout encor ; ces hommes & ces chevaux en douze heures doivent en prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers , il aurait falu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de 568 chevaux , ou 3992 hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte , quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures , par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'histoire ancienne de *Rollin* , remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse , les paroles suivantes :

„ *Archimède* se met en devoir de satisfaire la juste
„ & raisonnable curiosité de son parent & de son ami
„ *Hieron* roi de Syracuse. Il choisit une des galères
„ qui étaient dans le port , la fait tirer à terre avec
„ beaucoup de travail & à force d'hommes , y fait
„ mettre sa charge ordinaire , & par dessus sa charge

„ autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite se
 „ mettant à quelque distance , assis à son aise , sans
 „ travail , sans le moindre effort , en remuant seule-
 „ ment de la main le bout d'une machine à plusieurs
 „ cordes & poulies qu'il avait préparée , il ramena
 „ la galère à lui par terre aussi doucement , & aussi
 „ uniment que si elle n'avait fait que fendre les
 „ flots. “

Quand l'on considère après ce récit , qu'une galère remplie d'hommes , chargée de ses mâts , de ses rames , & de son poids ordinaire , devait peser au moins quatre cent mille livres ; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force devait être au moins de quatre cent vingt mille livres , que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids , que par conséquent la machine devait avoir environ six cent mille livres de force. Or on ne fait guères jouer une telle machine en un tour de main , *sans le moindre effort.*

C'est de *Plutarque* que l'estimable auteur de l'histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chose absurde , tout ancien qu'il est , un moderne ne doit pas la répéter.

FRANC , ou FRANQ ; FRANCE , FRANÇOIS , FRANÇAIS.

L'Italie a toujours conservé son nom , malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue , des caractères & des usages de Phrygie , s'il était jamais venu avec *Acathe* , *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths , les Lombards ,

les Francs , les Allemands ou Germains qui envahirent l'Italie tour-à-tour , lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens , les Africains , les Romains , les Vandales , les Visigoths , les Sarasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres ; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien ; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch* ; les Romains substituaient toujours un *G* au *W* qui est barbare ; de *Welche* ils firent *Galli* , *Gallia*. On distingua la Gaule celtique , la belgique , l'aquitannique , qui parlaient chacune un jargon différent. Voyez *Langue*.

Qui étaient & d'où venaient ces Francs , lesquels en très petit nombre & en très peu de tems s'emparèrent de toutes les Gaules que *César* n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous descendons*. Eh mon ami , qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un Franc ? *Hildovic* ou *Clodvic* que nous nommons *Clovis* , n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il subjuga environ huit ou dix millions de *Welches* ou Gaulois tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir , je ne dis pas la moindre preuve , mais la moindre vraisemblance qu'elle ait un Franc pour son origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de sept ou huit mille tout-au-plus , se faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief , laissèrent-ils des archives par lesquelles

les on puisse faire voir qu'ils sont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien longtems que l'on a cru que les Franks venaient des Troyens. (a) *Ammien Marcellin* qui vivait au quatrième siècle, dit : *Selon plusieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent sur les bords du Rhin alors déserts.* Passe encor pour *Enée* ; il pouvait aisément chercher un asyle au bout de la Méditerranée ; mais *Francus* fils d'*Heffor* avait trop de chemin à faire pour aller vers Dusseldorp , Vorms , Ditz , Aldved , Solm , Errenbeistein , &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franks ne se fussent d'abord retirés en Macédoine , & qu'ils n'ayent porté les armes sous *Alexandre* après avoir combattu sous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait son compliment à l'empereur *Louis le Germanique*.

Le géographe de Ravenne , moins fabuleux , assigne la première habitation de la horde des Franks parmi les Cimbres , au-delà de l'Elbe , vers la mer Baltique. Ces Franks pourraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* : & le savant *Leibnitz* est de cette opinion.

Ce qui est bien certain , c'est que du tems de *Constantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franks ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits , sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeller *Rois* ; *Constantin* les poursuivit lui-même dans leurs repaires , en fit pendre plusieurs , en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement ; deux de leurs prétendus rois nommés *Ascaric* & *Ragaise* périrent par ce supplice ; c'est

(a) Liv. XII.

sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'exaltaient ; & sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Franks eussent écrit dans leurs marais un code considérable, & que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des loix autentiques consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du tems de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée ; soyez très sûrs que ce code est supposé & qu'il a été fait dans des tems très postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on nous donne cette loi salique en latin, comme si des sauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainsi :

Lorsque la nation illustre des Francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux, Visigast, Bodogast, Sologast & Vindogast, &c.

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de *La Fontaine* :

Notre magot prit pour ce coup

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons Franqs dans le pays de Vorms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur une ancienne tradition, il est bien certain que les Franqs n'étaient pas de grands législateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq*? Une preuve qu'on n'en fait rien du tout, c'est que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard? Et qu'importe?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes composées de Franqs? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le Franq avait fait des courses jusqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne sont pas assurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons Germains élisaient leurs chefs; & le canton des Franqs avait sans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire Romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'Hérule *Odo* surnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous sous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à sa suite, & que *Genseric* n'ait conduit en Afrique que des Vandales? Tous les misérables sans profession & sans talent qui n'ont rien à perdre, & qui espèrent gagner beaucoup, ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès, ses troupes furent grossies sans doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin; & cette armée ne s'en appella pas moins l'*armée des Franqs*. L'expédition était très aisée. Déjà les Visigoths avaient envahi un

tiers des Gaules , & les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis*. Les Franqs partagèrent les terres des vaincus , & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un possesseur libre , tandis que les autres étaient esclaves. Delà vinrent les mots de *franchise* & d'*affranchir* ; Je vous fais franq , je vous rends homme libre. Delà *francalenus* , tenant librement ; *franq aleu* , *franq dad* , *franq chamen* , & tant d'autres termes moitié latins , moitié barbares , qui composèrent si longtems le malheureux patois dont on se servit en France.

Delà un franq en argent ou en or , pour exprimer la monnoie du roi des Franqs , ce qui n'arriva que longtems après , mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encor *vingt francs* , *vingt livres* , & cela ne signifie rien par foi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids , ni du titre de l'argent , ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés , ne sachant en effet combien ils recevaient , ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un Franq , il était né en Austrasie , & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz , précepteur de *Dagobert*. Or , un homme choisi pour précepteur , n'était pas probablement un Franq. Ils faisaient tous gloire de la plus profonde ignorance , & ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui , c'est l'article IV d'un de ses capitulaires sur ses mémoires : *Si les Franqs* , dit-il , *commettent quelques délits dans nos possessions , qu'ils soient jugés suivant leurs loix*.

La race Carlovingienne passa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV* , dans sa lettre aux archevêques de Mayence , de Cologne & de Trèves , s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape . . . Tout ce que l'empereur possède , il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire Grec aux Allemands , nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale , & l'orientale étant l'Austrasie , ce nom de *France* prévalut au point que , même du tems des empereurs Saxons , la cour de Constantinople les appelait toujours *prétendus empereurs Français* , comme il se voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Constantinople.

DE LA NATION FRANÇAISE.

Lorsque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welchs , que les Romains appellaient *Gallia* , la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par *César* , des familles Romaines qui s'y étaient établies , des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations , & enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista , tous les peuples depuis la source du Vefer jusqu'aux mers des Gaules , portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843 , au congrès de Verdun , sous *Charles le chauve* , la Germanie & la Gaule furent séparées , le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale , qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles Gauloises , & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En

En effet , chaque peuple a son caractère comme chaque homme ; & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays , au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère , le génie , l'esprit français , résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de semblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup : cependant on reconnaît en eux le génie français , qui forme une nation de ces différentes provinces , & qui les distingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes , comme aux animaux & aux plantes , des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement , de la religion , de l'éducation , s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre , n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal : mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore , quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énérvé de même les Egyptiens & les Grecs , sans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du Français est tel aujourd'hui , que César a peint le Gaulois , prompt à se résoudre , ardent à combattre , impétueux dans l'attaque , se rebutant aisément. César , Agatias , & d'autres , disent que de tous les barbares , le Gaulois était le plus poli. Il est encore , dans le tems le plus civilisé , le modèle de la politesse de ses voisins , quoi qu'il montre de tems en tems des restes de sa légèreté , de sa pétulance & de sa barbarie.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

Bb

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne font pas, dit le *Tasse*,

. . . Gente robusta , e fatigosa.

La terra molle , e lieta , è dilettofa

Simili a se gli abitator' , produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours , avec celui que l'empereur *Julien* , le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle* , donne aux Parisiens de son tems ? *J'aime ce peuple* , dit-il dans son *Mosopogon* , *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi*. Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense , devenue le centre des plaisirs , devait régner dans une ville alors petite , dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela , malgré le climat.

L'affluence du peuple , l'opulence , l'oisiveté , qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts , & non du gouvernement , ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs que le caractérisèrent du tems du roi *Jean* , de *Charles VI* , de *Charles IX* , de *Henri III* , & de *Henri IV* même , à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouffèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme ; & que cette même vivacité , qui subsistera toujours , n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs , comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère , qu'il tient du climat , est toujours le même. S'il cultive aujourd-

d'hui tous les arts dont il fut privé si longtems , ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; & ces secours il ne se les est pas donnés lui-même , comme les Grecs & les Florentins , chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; & ayant tout adopté chez lui , il a presque tout perfectionné,

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du nord : tout se réglait dans les assemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces assemblées ; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races , jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race Carlovingienne , lorsque le royaume d'Arles s'éleva , & que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne , le nom de *Français* fut plus restreint ; sous *Hugues-Capet* , *Robert* , *Henri* & *Philippe* , on n'appella *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs , comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces , introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton , un Flamand , ont aujourd'hui quelque conformité , malgré la différence de leur caractère , qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis *François I* , que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La cour ne commença que dans ce tems à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général , l'impétuosité dans la guerre , & le peu de

discipline , furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politesse commencèrent à distinguer les Français sous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs , il y avait toujours à la cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe , en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakspear* dit , qu'à toute force on peut être poli , sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *César* & par tous les peuples voisins , cependant ce royaume si longtems démembré , & si souvent prêt à succomber , s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations , l'adresse & la patience ; mais surtout par les divisions de l'Allemagne , & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume , que par un mariage ; la Bourgogne , par droit de mouvance , & par l'habileté de *Louis XI* ; le Dauphiné , par une donation qui fut le fruit de la politique ; le comté de Toulouse , par un accord soutenu d'une armée ; la Provence , par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace ; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois , malgré les victoires les plus signalées ; parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse Française est légère , les hommes d'un âge mur qui la gouvernent , ont toujours été très sages. Encore aujourd'hui la magistrature , en général , a des mœurs sévères , comme du tems de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie du tems de *Charles VIII* , furent dûs à l'impétuosité guerrière de la nation , les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était

composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge ; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins ; & eurent à-peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli ; & sous *Louis XIV*, les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I* ; & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits d'étrangers.

LANGUE FRANÇAISE.

Il ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches, qui faisaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, espèce de sauvages, dont on ne connaît que le nom, & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce qu'on fait, est que les peuples, que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches* ; c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne, comme on appelait cette Allemagne, *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples sont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Gal-

les , dans la basse Bretagne , dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption de la latine , mêlée de quelques expressions grecques , italiennés , espagnoles , cependant nous avons retenu plusieurs mots , dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage , & que le tems n'a presque point altérés.

A.

Abattre , acheter , achever , affoller , aller , aleu , franc-aleu.

B.

Bagage , bagarre , bague , bailler , balaïer , ballot , ban , arrière-ban , banc , bannal , barre , barreau , barrière , bataille , bateau , battre , bec , bégue , béguin , béquée , béqueter , berge , berne , bivouac , bléche , bled , blesser , bloc , blocaille , blond , bois , botte , bouche , boucher , bouchon , boucle , brigand , brin , brize de vent , broche , brouiller , broussailles , bru , mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas , caille , calme , calotte , chance , chat , claque , cliquetis , clou , coëffe , coi , coq , couard , couette , crâcher , craquer , cric , croc , croquer.

D.

Da , cheval , nom qui s'est conservé parmi les enfans ; dada , d'abord , dague , danse , devis , devise , deviser , digue , dogue , drap , drogue , drôle.

E.

Echalias , effroi , embarras , épave , est , ainsi que ouest , nord , & sud.

F.

Fiffre , flairer , flèche , fou , fracas , frapper , fra-
que , fripon , frire , froc.

G.

Gabelle , gaillard , gain , galland , galle , garant ,
garre , garder , gauche , gobelet , gobet , gogue , gour-
de , gouffe , gras , greclot , gris , gronder , gros , guerre ,
guetter.

H.

Hagard , halle , halte , hanap , hanneton , haquenée ,
harasser , hardes , harnois , havre , hazare , heaume ,
heurter , hors , hucher , huer.

L.

Ladre , laid , laquais , leude , homme de pied ; logis ,
lopin , lors , lorsque , lot , lourd.

M.

Magasin , maille , maraud , marche , maréchal , mar-
mot , marque , matin , mazette , mener , meurtre , mor-
gue , moue , moufle , mouton.

N.

Nargue , narguer , niais.

O.

Osche , ou hoche , petite entaillure que les boulan-
gers font encore à de petites baguettes pour marquer
le nombre des pains qu'ils fournissent , ancienne ma-
nière de tout compter chez les Welches. C'est ce qu'on
appelle encore *taille*. Oui , ouf.

B b iiij

P.

Palefroi , pantois , parc , piaffe , piailler , picorer.

R.

Race , racler , radotter , rançon , rat , ratifier , regarder , renifler , réquinquer , rêver , rincer , risque , rolfe , ruer.

S.

Saisir , saison , salaire , falle , favate , soin , sot , ce nom ne convenait - il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu ? comme si les Welches avaient autrefois étudié à Jérusalem. Soupe.

T.

Talut , tanné , couleur ; tantôt , tappe , tic , trace , trappe , trapu , traquer , qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu , tant les Juifs , & nous , étions voisins autrefois. Tringle , troc , trognon , trompe , trop , trou , troupe , trouffe , trouve.

V.

Vacarme , valet , vassal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-dessus , & de tous ceux qu'on y peut joindre , il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise , mais de la teutonne. Si on peut prouver l'origine de la moitié , c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie , quel fruit en pourons-nous tirer ? Il n'est pas

question de savoir ce que notre langue fut , mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares , quelques mots d'un jargon , qui ressemblait , dit l'empereur *Julien* , au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV.*

Ne commence - t - on pas à la corrompre ? N'est-ce pas corrompre une langue , que de donner , aux termes employés par les bons auteurs , une signification nouvelle ? Qu'arriverait - il , si vous changiez ainsi le sens de tous les mots ? On ne vous entendrait , ni vous , ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très indifférent en soi , qu'une syllabe signifie une chose , ou une autre. J'avouerai même que , si on assemblait une société d'hommes , qui eussent l'esprit & l'oreille justes , & s'il s'agissait de réformer la langue , qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie , on adoucira la rudesse de plusieurs expressions , on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres , & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle* , *ongle* , *radoub* , *perdre* , *borgne* , plusieurs mots terminés durement , auraient pu être adoucis. *Epieu* , *lieu* , *dieu* , *moyeu* , *feu* , *bleu* , *peuple* , *nuque* , *plaque* , *porche* , auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot *DIEU* ! de *populos* à *peuples* ! de *locus* à *lieu* !

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs , nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes *Aost* , *Aoust* ; de *pavo* , *paon* ; de *Cadomum* , *Caen* ; de *Junius* , *Juin* ; de *undus* , *oint* ; de *purpura* , *pourpre* ; de *pretium* , *prix*. C'est une propriété des barbares d'abrégier tous les mots. Ainsi les Allemands & les Anglais , firent d'*ecclesia* , *kirk* , *church* ; de *foras* , *furth* ; de *condemnare* , *damn*. Tous les

nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot, vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, font nos anciens habits de sauvages. Chaque peuple en a des magasins.

Le plus insupportable reste de la barbarie welche & gauloise, est dans nos terminaïsons en *oin* ; coin, foin, oint, grouin, foïn, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces sons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots désagréables, que les hommes éloquens savent placer heureusement, & dont ils ornent la rusticité. C'est un très grand art ; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'usage qu'ils ont fait de la langue requise.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaïsons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance ; Je suis loin d'être insensible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut se garder de dire, comme dans la tragédie de *Nicomède* :

Non ; mais il m'a surtout laissé ferme en ce point ,
D'estimer beaucoup Rome , & ne la craindre point.

Le sens est beau. Il falait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Personne n'est révolté de ces vers dans l'*Andromaque* :

On le verrait encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu , tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce , à Sparte , à son empire ,
A toute ma famille , &c.

Voyez comme les derniers vers soutiennent les premiers , comme ils répandent sur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue française un trop grand nombre de mots simples , auxquels manque le composé ; & de termes composés , qui n'ont point le simple primitif. Nous avons des *architraves* , & point de *traves* : un homme est *implacable* , & n'est point *placable* : il y a des gens *inaimables* , & cependant *inaimable* ne s'est pas encore dit.

C'est par la même bizarrerie que le mot de *gargon* est très usité , & que celui de *garce* est devenu une injure grossière. *Vénus* est un mot charmant ; *vénérien* donne une idée affreuse.

Le latin eut quelques singularités pareilles. Les Latins disaient *possibile* , & ne disaient pas *impossible*. Ils avaient le verbe *providere* , & non le substantif *providentia*. Cicéron fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me semble que , lorsqu'on a eu dans un siècle un nombre suffisant de bons écrivains , devenus classiques , il n'est plus guères permis d'employer d'autres expressions que les leurs , & qu'il faut leur donner le même sens , ou bien dans peu de tems le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de Louis XIV , que Rigaut ait peint les portraits au

parfait, que Benserade ait *persifflé* la cour, que le surintendant Fouquet ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le ministère prenait alors des engagements, & non pas des *erremens*. On tenait, on remplissait, on accomplissait ses promesses; on ne les *réalisait* pas. On citait les anciens; on ne *faisait pas des citations*. Les choses avaient du rapport les unes aux autres, des ressemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conséquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Pélisson*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait ses moissons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict*. Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient la même opinion &c.: cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme si *parallèle* pouvait signifier conforme, comme si deux choses parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon siècle n'usa du mot de *fixer*, que pour signifier arrêter, rendre stable, invariable.

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtems ne craint plus de rivale.
C'est à ce jour heureux qu'il fixa son retour.
Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques Gascons hazardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour, je l'ai regardée fixement, j'ai fixé

mes yeux sur elle. De - là est venu la mode de dire : *fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot ; j'ai rendu cette personne moins incertaine , moins volage : ou si on entend , je l'ai observée , j'ai fixé mes regards sur elle. Voilà un nouveau sens attaché à un mot reçu , & une nouvelle source d'équivoques.

Presque jamais les *Pélissons* , les *Bossuets* , les *Flechiens* , les *Massillons* , les *Fénelons* , les *Racines* , les *Quinauts* , les *Boileaux* ; *Molière* même , & *La Fontaine* , qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue , ne se sont servis du terme *vis-à-vis* , que pour exprimer une position du lieu. On disait : l'aile droite de l'armée de Scipion vis - à - vis l'aile gauche d'Annibal. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de César , il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage ; & c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble , ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire , *Coupable vis-à-vis de vous* , *bienfaisant vis-à-vis de nous* , *difficile vis-à-vis de nous* , *mécontent vis-à-vis de nous* , au lieu de , coupable , bienfaisant envers nous , difficile avec nous , mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement*. C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis* , qui signifie assez. On est peu content , mécontent ; on se croit mal servi , mal obéi. On n'est ni satisfait , ni mal satisfait , ni content , ni mécontent , ni bien , ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un , mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien stile des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses, si bien mises à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du ressentiment contre moi, que le roi veut se conduire en père du peuple, qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre*, au lieu d'au contraire ; *éduquer*, pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliser* les fortunes, pour égaliser.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'état, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorzième siècle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions observé ; nous aurions statué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh ! mes pauvres législateurs, qui vous empêche de dire, *nous avons reconnu, nous avons statué, il nous a paru utile ?*

Le sénat Romain dès le tems des Scipions parlait purement, & on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui

n'est pas français. Il y avait vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *célata* qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salade* dans les guerres d'Italie ; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulaingrin ; *roast beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres - d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote ; & du fallon du Sr. De Vaux à Londres, nommé *Vaux-hall*, on a fait un *fac-s-hall* à Paris. Si on continue, la langue française si polie, redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déjà par des imitations abominables ; notre langage le sera de même. Les solécismes, les barbarismes, le style boursoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la scène depuis *Racine*, qui semblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de sa diction toujours élégante. On ne peut dissimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & surtout de *Radamiste*, tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes & de barbarismes jetté au hasard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement cet ouvrage plus satyrique que judicieux, était fait par un homme un peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très grossièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens prononcés par *Fontenelle* ; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne

dans Crébillon, *fais-toi d'autres vertus* &c. ; l'auteur, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire, je me fais des vertus conformes à ma situation. Cicéron a dit, *facere de necessitate virtutem*, d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu*. Racine a dit dans *Bri-tannicus*,

Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi Crébillon avait imité Racine ; & il ne falait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût falu manquer absolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers suivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le sens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

Tant le fort entre nous a jetté de mystère.
Lés Dieux ont leur justice, & le trône a ses mœurs.

Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.

Ah !

(a) Voici quelques-unes | qu'on ne doit jamais étaler
de ces maximes détestables | sur le théâtre.

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours des sermens esclaves malheureux,

Notre

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

Un captif tel que moi
Honorerait ses fers même sans qu'il fût roi.

Un guerrier généreux que la vertu couronne ,
Vaut bien un roi formé par le secours des loix.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que sa voix.

Je ne suis point ta mère ; & je n'en sens du moins
Les entrailles , l'amour , le remords , ni les soins.

Je crois que tu n'es point coupable ;
Mais si tu l'es tu n'es qu'un homme détestable.

Mais vous me payerez les funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

Seigneur , enfin la paix si longtems attendue ,
M'est redonnée ici par le même héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

Autour d'un vase affreux dont il était rempli ,
Du sang de Nonnius avec soin recueilli ,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures , ces termes impropres , ces fautes de syntaxe , ce langage intelligible , ces pensées si fausses & si mal exprimées ; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers , parce qu'on ne sait pas faire parler les hommes ; un stile boursoufflé & plat à la fois , hérissé d'épithètes inutiles , de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles , (a)

Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux.
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique ,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.

Cc

c'est-là ce qui a succédé au stile de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces pièces visigothes & vandales, ont été suivies de pièces plus barbares encore.

La prose n'est pas moins tombée. On voit dans des livres sérieux & faits pour instruire, une affectation qui indigné tout lecteur sensé.

Il faut mettre sur le compte de l'amour-propre ce qu'on met sur le compte des vertus.

L'esprit se joue à pure perte dans ces questions où l'on a fait les frais de penser.

Les éclipses étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'unisson de son ame.

L'empereur *Claudius* renvia sur *Auguste*.

La religion était en collusion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait sur les enseignes de l'armée.

Le triumvir *Lépide* se rendit nul.

Un consul se fit clef de meute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

Me venger & régner, voilà mes souverains ;
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle ,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(*Tragédie de XERXES.*)

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlère.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à la toise , & prendre une ame aux livrées de la maison .

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi beaux-esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule , & c'est en quoi il est très estimable , puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le stile négligé , lâche & rampant , l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de *Drusus* par manière d'acquis.

Quelles plates & extravagantes atrocités ! appeler à sa raison d'un joug ; mes souverains sont me venger & régner ; de

froids remords qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle ! quelle foule de barbarismes & d'idées barbares !

Cc ij

Un foldat romain se donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au-lieu de dire dans un stile plus concis, *la différence entr'eux était*. Le plaisir *qu'il y a à cacher ses démarches à son rival*, au-lieu de dire *le plaisir de cacher ses démarches à son rival*.

Lors de la bataille de Fontenoi, au-lieu de dire dans *le tems de la bataille*, *l'époque de la bataille*, *tandis*, lorsque l'on donnait la bataille.

Par une négligence encor plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *Il l'envoya faire faire la revue des troupes*. Il était si aisé de dire, *Il l'envoya passer les troupes en revue*; *il lui ordonna d'aller faire la revue*.

Il s'est glissé dans la langue un autre vice, c'est d'employer des expressions poétiques dans ce qui doit être écrit du stile le plus simple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourse condamné à être fouetté *dans ces lieux*. Des janissaires ont *mordu la poussière*. Les troupes n'ont pu résister à *l'inclémence des airs*. On annonce une histoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en faisant l'éloge de la *magie* du stile, de l'auteur. Un apoticaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; *il dit qu'il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ses loix*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions*.

Un historien, en parlant de l'auteur d'une sédition, vous dit qu'il *alluma le flambeau de la discor-*

de. S'il décrit un petit combat, il dit, *que ces vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées, ne devaient pas réparer après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les *Plaideurs*. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'esprits bien faits qui conservera les bienséances du stile, & le bon goût, ainsi que la pureté de la langue. Le reste sera oublié.

FRANÇOIS RABELAIS.

LA *Vie de Rabelais* imprimée au-devant de son *Gargantua*, est aussi fautive & aussi absurde que l'histoire de *Gargantua* même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baissé le pied droit du pape, & ensuite la bouche, *Rabelais* dit, qu'il lui voulait baiser le derrière, & qu'il falait que le St. Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienveillance & de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé ; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire brûler un fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fautive & aussi peu vraisemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets : *Poison pour faire*

mourir le roi , poison pour faire mourir la reine , &c. Il usa , dit-on , de ce stratagème pour être conduit & nourri jusqu'à Paris , sans qu'il lui en coûtât rien , & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536 , dans le tems même que le roi , & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoisonné , & lorsqu'on venait d'écarter *Montécuculi* soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que sur une demi-preuve aussi terrible , on aurait jetté *Rabelais* dans un cachot , qu'il aurait été chargé de fers , qu'il aurait subi probablement la question ordinaire & extraordinaire , & que dans des circonstances aussi funestes , & dans une accusation aussi grave , une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes , qui ne méritent pas plus de croyance.

Soñ livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes & des plus grossières ordures qu'un moine yvre puisse vomir ; mais aussi il faut avouer que c'est une satyre sanglante du pape , de l'église , & de tous les événemens de son tems. Il voulut se mettre à couvrir sous le masque de la folie ; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue. *Posez le cas , dit-il , qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses & bien correspondantes au nom ; toutefois pas demeurer là ne faut , comme au chant des sirènes , ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien , rencontrant quelque os médullaire ? c'est comme dit Platon lib. II. de Rep. la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez , vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette , de quel soing il le garde , de quelle ferveur il le tient , de quelle prudence il l'entamme , de quelle affection il le brise , & de quelle diligence il le succe. Qui l'induit à ce faire ? quel est l'espoir de son étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'un peu de moëlle.*

Mais qu'arriva-t-il ? très peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os , c'est - à - dire , aux bouffonneries absurdes , aux obscénités affreuses dont le livre est plein. Si malheureusement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le sens du livre , si on l'avait jugé sérieusement , il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie , comme à tous ceux , qui dans ce tems-là écrivaient contre l'église romaine.

Il est clair que *Gargantua* est *François I* , *Louis XII* est *Grand-gousier* , quoiqu'il ne fût pas le père de *François* ; & *Henri II* est *Pantagruel* : l'éducation de *Gargantua* , & le chapitre des *torches-cu* , sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses , est la guerre entre *Charles V* & *François I* , qui commença pour une querelle très légère entre la maison de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay* ; & cela est si vrai , que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les moines de ce tems-là sont peints très naïvement sous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'est pas possible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'église , il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX , voici comme il s'exprime : „ Que DIEU est bon qui nous donne ce „ bon piot ! j'advoue DIEU que si j'eusse été au tems „ de JESUS-CHRIST , j'eusse bien engardé que les „ Juifs l'eussent prins au jardin d'Olivet. Ensemble „ le diable me faille si j'eusse failli à couper les jar- „ rêts à messieurs les apôtres qui furent tant lâche- „ ment après qu'ils eurent bien soupé , & laissèrent

„ leur bon maitre au besoing. Je hais plus que poison
 „ un homme qui fuit quand il faut jouer des cou-
 „ teaux. Hon , que je ne suis roi de France pour
 „ quatre-vingt ou cent ans ! par - Dieu , je vous
 „ accoutrerais en chiens courtaults les fuyards de
 „ Pavie. “

On ne peut se méprendre à la généalogie de *Gargantua* , c'est une parodie très scandaleuse de la gé-
 néalogie la plus respectable. *De ceux-là* , dit-il , *sont*
venus les géants , *Et par eux* , *Pantagruel* ; le premier
 fut *Calbrot* , qui engendra *Sarabroth* ,

Qui engendra Faribroth.

Qui engendra Hurtaly , qui fut beau mangeur de
 soupe , *Et qui régna du tems du déluge* ,

Qui engendra Happe-mouche , qui le premier inventa
 de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra Fout-ânon ,

Qui engendra Vit-de-grain ,

Qui engendra Grand-gousfier ,

Qui engendra Gargantua ,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres
 de théologie que dans le catalogue des livres que
 trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St. Vic-
 tor , c'est *biga salutis* , *braguetta juris* , *pantoufla de-*
cretorum , la Couille-barine des preux , le Décret de
 l'université de Paris sur la gorge des filles ; l'Appari-
 tion de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant , le
 Moutardier de pénitence , *Tartareus de modo cacan-*

di, l'Invention de Ste. Croix par les clercs de finesse, le Couillage des promoteurs, la Cornemuse des prélats, la Profiterole des indulgences, *Utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones*; *questio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi*; les Brimborions des célestins, la Ratoire des théologiens, *Chacouillenis de magistro*, les Aïses de la vie monachale, la Patenôtre du finge, les Gréfillons de dévotion, le Viédase des abbés, &c.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera & s'il sera cocu, frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce sont les litanies du ç. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté, &c. Cette plate prophonation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela *Panurge* va consulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'isle des Lanternois ; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent sous le règne de *Henri II* ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'isle de Tohu-Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*.

On voit assez que l'isle de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes ; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le St. Père ; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guères profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cibèle*, de *Diane*, de *Numa* ; les décrétales sont appelées *décrotoires*. *Panurge* assure que s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *Clé-*

mentines, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *mes-ser sèches*, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la Dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. *Epistémon* s'écrie en chemin, *Vivat, fisat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalypse*. Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire, des possédés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'isle où est l'oracle de la Dive bouteille, ils abordent à l'isle Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prêtre-gots, abbégots, évê-gots, cardingots, & enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'isle Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'isle.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux ânes de boudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de boudouiner pendant le tems de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres, & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs sont admis devant le papegot. Panurge veut jeter une pierre à un évêgo qui ronflait à la grand'messe, *Maitre Editue* (c'est-à-dire maitre sacristain) l'en empêche en lui disant, *Homme de bien, frappe, seris, tue & meurtris tous rois, princes*

du monde en trahison , par venin ou autrement quand tu voudras , déniche des cieux les anges , de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.

De l'isle Sonnante on va au royaume de Quintefcence , ou Enteléchié ; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu , & dont on parle depuis qu'il y a des hommes , n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape ; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendiants habitent l'isle des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs garces. Combien font-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remuement des quel est-il ? *dru.*

Que disent-elles en ? *mot.*

Voç quels font-ils ? *grands.*

Quantesfois par jour ? *Six.* Et de nuit ? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive bouteille. La coutume alors dans l'église était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'hostie ; & c'est encor l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin & ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'isle de l'oracle de la Dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbuc*, en donna à boire aux pèlerins en leur disant ces mots :
„ Jadis ung capitaine juif , docte & chevaleureux ,

» conduisant son peuple par les déserts en extrême
 » famine , impétra des cieux la manne , laquelle leur
 » était de goût tel par imagination que paravant leur
 » étaient réellement les viandes. Ici de même beu-
 » vans de cette liqueur mirifique sentirez goût de tel
 » vin comme l'aurez imaginé. Or *imaginez* , & *beuvez* :
 » ce que nous feimes : puis s'écria *Pauurge* , disant ;
 » Par - Dieu , c'est ici vin de Baune , meilleur que
 » oncques jamais je beus , ou je me donne à nonante
 » & feize diables. «

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son *Conte du toimeau* , ainsi que plusieurs autres : Mylord *Pierre* donna à *Martin* & à *Jean* ses frères un morceau de pain sec pour leur diner , & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf , des perdrix , des chapons , avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de son livre , qui contient cette sanglante satyre de l'église romaine , au cardinal *Odet de Châtillon* , qui n'avait pas encore levé le masque , & ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilège ; & le privilège pour cette satyre de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures , dont on faisait en ce tems - là beaucoup plus de cas que des papegots , & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France ; parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien & du nouveau Testament était curé. Comment mourut - il ? en disant , *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre Mr. *LE DUCHAT* a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage dont il s'est fait qua-

rante éditions. Observez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré; & qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices, ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

SECTION SECONDE.

Des prédécesseurs de Rabelais en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé Litteræ virorum obscurorum.

On demande si avant *Rabelais* on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle : ce recueil est en latin ; mais il est écrit avec autant de naïveté, & de hardiesse que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingthuitième lettre.

„ Il y a concordance entre les sacrés cahiers, &
 „ les fables poétiques, comme le pourrez noter, du
 „ serpent *Pythou*, occis par *Apollon* comme le dit le
 „ psalmiste. Ce dragon qu'avez formé pour vous en
 „ gauffer. Saturne vieux père des Dieux qui mange
 „ ses enfans est en *Ezéchiel*, lequel dit, *Vos pères*
 „ *mangeront leurs enfans*. Diane se pourmenant avec
 „ force vierges est la bienheureuse vierge *Marie*,
 „ selon le psalmiste, lequel dit, *Vierges viendront après*
 „ *elle*. Calisto déflorée par Jupiter & retournant au
 „ ciel est en *Matthieu* chap. XII. Je *reviendrai dans*
 „ *la maison dont je suis sortie*. Aglaure transmuée en
 „ pierre se trouve en *Job* chap. XLII. Son cœur s'en-
 „ durcira comme pierre. Europe engrossée par Jupiter
 „ est en *Salomon*; *Ecoute, fille, voi, & incline ton*
 „ *oreille, car le roi t'a concupiscée*. *Ezéchiel* a prophé-
 „ tisé d'*Actéon* qui vit la nudité de *Diane*; *Tu étais*
 „ *nue, j'ai passé par-là, & je t'ai vue*. Les poètes
 „ ont écrit que *Bacchus* est né deux fois, ce qui

„ signifie le CHRIST né *avant les siècles* & dans le
 „ siècle. Sémélé qui nourrit Bacchus est le prototype
 „ de la bienheureuse vierge ; car il est dit en Exode,
 „ Prends cet enfant , nourri - le - moi , & tu auras
 „ salaire. “

Ces impiétés sont encor moins voilées que celles
 de *Rabelais*.

C'est beaucoup que dans ce tems - là on commençât
 en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve
 dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie
 assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se
 faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un
 cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans son
 haut - de - chausse : on faisait une confession générale ,
 & l'on faisait dire trois messes , pendant lesquelles on
 mettait le cheveu autour de son cou : on allumait un
 cierge béni au dernier évangile , & on prononçait cette
 formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du DIEU*
tout - puissant , par les neuf chœurs des anges , par la
vertu gosdriene , amène - moi icelle fille en chair & en
os , afin que je la saboule à mon plaisir &c.

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont
 écrites , porte avec lui un ridicule qu'il est impossible
 de rendre en français ; il y a surtout une lettre de
Pierre de la Charité , messager de grammaire à Or-
 toouin , dont on ne peut traduire en français les équi-
 voques latines : il s'agit de savoir si le pape peut ren-
 dre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en
 a une autre de *Jean de Schwinfordt* maître - ès - arts ,
 où l'on soutient que JESUS - CHRIST a été moine ,
St. Pierre prieur du couvent , *Judas Iscariote* maître
 d'hôtel , & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est
 sous son nom , qu'il avait trouvé à Florence *Jacques*
Hoeſtrat (grande rue) , ci - devant inquisiteur : Je lui

fis la révérence , dit - il , en lui ôtant mon chapeau , & je lui dis , Père , êtes - vous révérend , ou n'êtes - vous pas révérend ? il me répondit : *Je suis celui qui suis ;* je lui dis alors , Vous êtes maître Jacques de Grande rue ; Sacré char d'Elie , dis - je , comment diable êtes - vous à pied ? c'est un scandale ; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit , *ils sont venus en chariots & sur chevaux , mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis , par le Seigneur il est grande pluie , & grand froid : il leva les mains au ciel en disant , *Rosée du ciel , tombez d'en-haut , & que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le stile de Rabelais. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des *gens obscurs* lorsqu'il écrivait son *Gargantua* , & son *Pantagruel*.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtarde étaient de grands - hommes , alla vite sonner à la porte des cordeliers pour se faire faire un bâtard , est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités , & les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie dès le quatorzième siècle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans *Bocace* la confession de *Ser Ciappelletto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge ; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil ; Ah ! mon père , dit le coquin , j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même , en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute

ma vie. Avez-vous été gourmand ? hélas oui , mon père , car outre les autres jours de jeûne ordonnés , j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice , que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU. Et l'avarice , mon fils ? Hélas ! mon père , je suis coupable du péché d'avarice , pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? Oh tant ! quand je voyais le service divin si négligé & les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU , comme je me mettais en colère !

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche ; le confesseur le rassure & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes , & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère , que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère , dit-il , qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit , & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non , DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin , cette confession étant devenue publique , on fait un saint de *Ciapelleto* , qui avait été le plus grand fripon de son tems.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'Evangile de *St. Jean*.

*In principio era il Verbo appresso a Dio ,
Ed era Iddio il Verbo , e il Verbo lui ,
Questo era il principio al parer mio &c.*

J'ignore

J'ignore après tout , si c'est par naïveté , ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'Evangile à la tête de son poëme le finit par le *Salve Regina* ; mais soit puérilité , soit audace , cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte* : ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo ô in Maometto.

Respose allor Margutte , per dir te l' tosto ,

Io non credo più al nero che al azurro ;

Ma nel Cappone o lessò o voglia arrosto.

.

Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.

.

Or queste son' tre virtu cardinale !

La gola , il dado , e'l culo come io t'ho detto.

Une chose bien étrange , c'est que presque tous les écrivains Italiens du quatorzième , quinzième & seizième siècles ont très peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre ; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte , & les premiers pontifes ; plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido*.

Il longo conversar genera noia ,

E la noia il fastidio , e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises *Macbiavel* , l'*Arioste* , l'*Arétin* , l'archevêque de Bénévent *La Casa* , le cardinal *Bembo* , *Pomponace* , *Cardan* , & tant d'autres savans , sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention ; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlât point du gouvernement , il était

Quest. sur l'Encycl. Tom. IV. D d

permis de tout dire. Les Italiens alors ressembloient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. Nous citons tous ces scandales en les détestant ; & nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne serait pas mal , de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero* , que nous nommons *Xavier* , surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde , dans une vingtaine d'isles , & surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St. Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin* , par *Lucéna* , par *Bartoli* , tous jésuites ; mais très peu connus en France : moins on était informé des détails , plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Boubours* composa son histoire , *Boubours* passait pour un très bel esprit , il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jesus ,) mais de celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit & par leur savoir. Personne n'eut un stile plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Boubours* dans son corps. (a)

(a) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie , que la Bruïère dit dans ses

caractères , *Capys* croit écrire comme *Boubours* ou *Rabutin*.

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir; mais ses progrès étaient lents: on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Boubours fit les vies de *St. Ignace*, & de *St. François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches: à peine relevait-on sa comparaison de *St. Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre*: ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jésuites de la rue *St. Jacques* un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture: JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le *St. Esprit* au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *La Chaise*, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaner sacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre* en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon, alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer en qualité de convertisseur volontaire d'Espagne en France, de France à Rome,

de Rome à Lisbonne , de Lisbonne au Mozambique après avoir fait le tour de l'Afrique ; il reste longtems au Mozambique , où il reçoit de DIEU le don de prophétie : ensuite il passe à Mélinde , & dispute sur l'Alcoran avec les mahométans , (*b*) qui entendent sans doute sa langue , aussi - bien qu'il entend la leur ; il trouve même des Caciques , quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'isle Zocotora , qui est sans contredit celle des Amazones ; il y convertit tous les insulaires , il y bâtit une église : de là il arrive à Goa , (*c*) il y voit une colonne sur laquelle *St. Thomas* avait gravé qu'un jour *St. Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères soit hébreux , soit indiens dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette , assemble tous les petits garçons autour de lui , leur explique le *Credo* & les batise. (*d*) Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin , à la côte de la Pêcherie , au royaume de Travancor ; dès qu'il est arrivé dans un pays , son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve , vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité , il retourne deux ou trois fois à Goa , à Cochin , à Cori , à Negapatan , à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca , voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam , Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'isle de Sumatra , à Borneo , à Macassar , dans les isles Moluques , & surtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans

(*b*) Tom. I. pag. 86. (*c*) Pag. 92. (*d*) Pag. 102.

son immense ferrail cent femmes en qualité d'épouses , & sept ou huit cent concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'isle de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'isle de Ceylan , il retourne à Ceylan , il fait plusieurs tours de Ceylan à Goa & à Cochîn. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays. *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer , il parcourt toutes les isles du Japon.

Enfin , dit le jésuite *Boubours* , si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier* , il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542 , & qu'il mourut en 1552. S'il eut le tems d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut , c'est un beau miracle. S'il avait le don des langues , c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement dans plusieurs de ses lettres il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète , & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonoise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Boubours* , en rapportant quelques-unes de ses lettres , ne fait aucun doute que St. François Xavier *n'eût le don des langues* ; (e) mais il avoue qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait , dit-il , dans plusieurs occasions ; car sans jamais avoir appris la langue chinoise , il prêchait tous les matins en chinois dans *Amanguchi* , (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il fût parfaitement toutes les langues de l'orient ; puis qu'il faisait des chansons dans

(e) Tom. II. pag. 59.

D d iij

ces langues , & qu'il mit en chanson le *Pater* , l'*Ave Maria* & le *Credo* pour l'instruction des petits garçons , & des petites filles. (f)

Ce qu'il y a de plus beau , c'est que cet homme qui avait besoin de truchement , parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres : & lorsqu'il parlait portugais , langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal , les Indiens , les Chinois , les Japonois , les habitans de Ceylan , de Sumatra , l'entendaient parfaitement. (g)

Un jour , surtout , qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame , le mouvement des planètes , les éclipses de soleil & de lune , l'arc-en-ciel , le péché & la grace , le paradis & l'enfer , il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point ; mais que d'autres jésuites qui restèrent longtems dans le pays à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon , convertirent tant de monde , qu'enfin il y eut une guerre civile , qui coûta la vie (à ce que l'on prétend) à près de quatre cent mille hommes. C'est-là le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités.

Le plus grand miracle de Xavier , dit le jésuite *Bouhours* , (b) *n'était pas d'avoir ressuscité tant*

(f) Tom. II. pag. 317. (g) Pag. 56.

(b) Pag. 313.

de morts ; mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.

Mais le plus plaifant de fes miracles eft , qu'ayant laiffé tomber fon crucifix dans la mer près l'ifle de Baranura , ou que je croirais plutôt l'ifle de Barataria , (i) un cancre vint le lui rapporter entre fes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous , & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre , c'eft que dans une temête qui dura trois jours , il fut conftamment à la fois dans deux vaiffeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre , (k) & fervit à l'un des deux de pilote ; & ce miracle fut avéré par tous les paffagers qui ne pouvaient être ni trompés , ni trompeurs.

C'eft-là pourtant ce qu'on a écrit férieufement & avec fuccès dans le fiècle de *Louis XIV* , dans le fiècle des *Lettres provinciales* , des tragédies de *Racine* , du dictionnaire de *Bayle* , & de tant d'autres favans ouvrages.

Ce ferait une efpèce de miracle qu'un homme d'efprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances , fi on ne favait à quel excès l'efprit de corps , & furtout l'efprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cent volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines ; mais ce qu'il y a de funefte , c'eft que les ennemis des moines compilent auffi de leur côté. Ils compilent plus plaifamment ; ils fe font lire. C'eft une chofe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe ce profond refpect & cette juftte vénération que l'on conferve encor pour eux dans quelques villages de l'Aragon & de la Calabre.

(i) Tom. II. pag. 237. (k) Pag. 157.

Il serait très difficile de juger entre les miracles de St. François Xavier , Don Quichotte , le Roman comique , & les convulsionnaires de St. Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier* , il serait inutile de discuter l'histoire des autres *François* : si vous voulez vous instruire à fond , lisez les *Conformités* de St. François d'Assise.

Depuis la belle histoire de *St. François Xavier* , par le jésuite *Bouhours* , nous avons eu l'histoire de *St. François Régis* , par le jésuite d'*Aubenton* , confesseur de *Philippe V* roi d'Espagne ; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie ; il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux *Régis*. (Voyez *St. Ignace*.)

F R A U D E.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ?

On a déjà imprimé plusieurs fois cet article , mais il est ici beaucoup plus correct.

LE faquir *Bambabef* rencontra un jour des disciples de *Confutzée* , que nous nommons *Confucius* , & ce disciple s'appellait *Ouang* ; & *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé , & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

B A M B A B E F.

Il faut imiter l'Etre suprême , qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds , quoique cet astre soit un million de fois plus gros

que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fonds bleu , tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud , quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

O U A N G.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (a) au - delà de notre globe , n'est pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement , & nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine , sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances , il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception , se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzee* ; puis il reprit la dispute en ces termes.

B A M B A B E F.

Si D I E U ne nous trompe pas par le ministère de nos sens , comme je le croyais , avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre , & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi , faquir , tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

O U A N G.

J'ai deux fils , je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades , voilà une médecine

(a) Un li est de 124 pas.

très amère , il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits , des revenans , des lutins , des forciers ; par - là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

B A M B A B E F.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

O U A N G.

Tous les hommes se ressemblent à - peu - près ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

B A M B A B E F.

Nous leur enseignons des erreurs , je l'avoue , mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis , s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent , ils deviendront dans une autre vie , chevaux de poste , chiens , ou lézards. Cela les intimide , & ils deviennent gens de bien.

O U A N G.

Ne voyez - vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense , qui raisonnent , qui se moquent de vos miracles , de vos superstitions , qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive - t - il ? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes ; & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure , & dégagée de superstition , telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion , parce que la seule qu'on enseigne est ridicule ; vous

devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

B A M B A B E F.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

O U A N G.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

B A M B A B E F.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

O U A N G.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systèmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes: & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

B A M B A B E F.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il

faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

O U A N G.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; & la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

B A M B A B E F.

C'est un beau projet ; mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'assurera que DIEU punit & récompense ? où en est la preuve ? Quelle mission avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

O U A N G.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses mal-honnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le peuple est très disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un DIEU juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire pour être combattue. Il n'est pas

nécessaire de dire précisément comment DIEU punira & récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes , & que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

B A M B A B E F.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

O U A N G.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par - là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes , ils n'en feraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu , qui doit être embrassée par amour , & non par crainte. Mais , de plus , je vous soutiens qu'aucun philosophe ne ferait jamais assuré que la providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin , je vous soutiens que les philosophes m'aideront , loin de me contredire. Voulez - vous être philosophe ?

B A M B A B E F.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons surtout qu'un philosophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la société humaine.

Fin du tome quatrième.

TABLE

DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

ECONOMIE.	Pag. 1.
<i>Economie domestique.</i>	ibid.
<i>De l'économie publique.</i>	8.
ECONOMIE DE PAROLES. <i>Parler par économie.</i>	16.
ÉCROUELLES. , ...	22.
EDUCATION. <i>Dialogue entre un conseiller & un</i> <i>ex-jésuite.</i>	25.
ÉGALITÉ. Section première.	29.
Section seconde.	32.
EGLISE. <i>Précis de l'histoire de l'église chrétienne.</i>	34.
<i>Du pouvoir de chasser les diables donné à l'église.</i>	43.
<i>Des martyrs de l'église.</i>	44.
<i>De l'établissement de l'église sous Constantin.</i>	49.
<i>De la signification du mot Eglise. Portrait de l'église</i> <i>primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui</i> <i>ont voulu rétablir l'église primitive , & particuliè-</i> <i>rement des Primitifs appelés Quakers.</i>	53.
<i>Du nom d'Eglise dans les sociétés chrétiennes.</i>	56.
<i>De la primitive église , & de ceux qui ont cru la</i> <i>rétablir.</i>	ibid.

TABLE DES ARTICLES. 431

<i>Des primitifs appellés Quakers.</i>	Pag. 61.
<i>Querelles entre l'église grecque & la latine, dans l'Asie & dans l'Europe.</i>	65.
<i>De la présente église grecque.</i>	70.
EGLOGUE.	72.
<i>Eglogue allemande.</i>	73.
<i>Eglogue à Mr. de St. Lambert.</i>	75.
ELIE ET ENOCH.	77.
ELOQUENCE.	80.
EMBLÈME, FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, &c.	88.
<i>De quelques emblèmes dans la nation juive.</i>	91.
<i>De l'emblème d'Oolla & d'Oliba.</i>	98.
<i>D'Osée & de quelques autres emblèmes.</i>	100.
EMPOISONNEMENTS.	101.
ENCHANTEMENT, MAGIE, EVOCATION, SORTILÈGE, &c.	106.
<i>Enchantement des morts, ou évocation.</i>	110.
<i>Des autres sortilèges.</i>	111.
<i>Enchantement pour se faire aimer.</i>	113.
ENFER.	115.
ENFERS.	122.
ENTERREMENT.	124.
ENTOUSIASME.	127.
ENVIE.	133.
EPIGRAMME.	135.
<i>Sur les sacrifices à Hercule.</i>	136.
<i>Sur Laïs qui remit son miroir dans le temple de Vénus.</i>	ibid.
<i>Sur une statue de Vénus.</i>	ibid.
<i>Sur une statue de Niobé.</i>	137.

<i>Sur des fleurs à une fille Grecque, qui passait pour être fière.</i>	Pag. 137.
<i>Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.</i>	ibid.
EPIPHANIE. <i>La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.</i>	140.
EPOPÉE, Poème épique.	142.
D'Héiode.	143.
De l'Iliade.	146.
De Virgile.	150.
De Lucain.	152.
Du Tasse.	153.
De l'Arioste.	ibid.
De Milton.	164.
<i>Du reproche de plagiat fait à Milton.</i>	178.
EPREUVE.	182.
EQUIVOQUE.	188.
ESCLAVAGE. <i>Dialogue entre un Français & un Anglais.</i>	191.
ESCLAVES. Section première.	200.
Section seconde.	203.
Section troisième.	205.
<i>Serfs de corps, serfs de glèbe, main-morte, &c.</i>	
Section quatrième.	206.
ESPACE.	209.
ESPRIT.	211.
Section seconde. <i>Bel esprit, esprit.</i>	214.
Section troisième.	221.
<i>Esprit faux.</i>	223.
ESSÉNIENS.	ibid.
	ETERNITÉ.

ÉTERNITÉ.	Pag. 230.
ÉVANGILE.	236.
EUCHARISTIE.	239.
EVÊQUE.	243.
EUPHÉMIE.	245.
EXAGÉRATION.	ibid.
EXPIATION.	250.
EXTRÊME.	255.
EZOURVEDAM.	259.
FABLE.	260.
<i>De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les</i>	
<i>anciennes fables.</i>	266.
<i>Apologie de la fable.</i>	267.
FACULTÉ.	269.
FANATISME. Section première.	271.
Section seconde.	276.
Section troisième.	280.
FEMME. <i>Physique & morale.</i>	281.
<i>Polygamie.</i>	287.
<i>De la polygamie permise par quelques papes & par</i>	
<i>quelques réformateurs.</i>	289.
<i>Pluralités des femmes.</i>	291.
<i>Réponse de l'Allemand.</i>	293.
FERRARE.	295.
FERTILISATION. Section première.	296.
Section seconde. <i>Pourquoi certaines terres sont mal</i>	
<i>cultivées.</i>	303.
FÊTES DES SAINTS. <i>Lettre d'un ouvrier de</i>	
<i>Lyon, à Messieurs de la commission établie à</i>	
<i>Quest. sur l'Encycl. Tom. IV.</i>	E c

Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766. Pag. 305.

Section seconde. 307.

FEU. 308.

FICTION. 311.

FIÈVRE. 313.

FIGURE. 316.

Figure, ou forme de la terre. 317.

Figuré, exprimé en figure. 324.

Figure en théologie. 329.

Figures symboliques. 330.

Figure, sens figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique, &c. 332.

FILOSOPHE, ou PHILOSOPHE. 337.

Section seconde. 340.

Section troisième. 344.

FIN DU MONDE (de la). 345.

FLATTERIE. 350.

FLEUVES. 352.

FLIBUSTIERS. 355.

FOI ou FOY. 358.

Section seconde. 361.

FOLIE. 362.

FONTE. 365.

FORCE EN PHYSIQUE. 374.

Force mécanique. 375.

FRANC, ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS,

FRANÇAIS. 378.

De la nation Française. 384.

Langue française. 389.

FRANÇOIS RABELAIS.	Pag. 405.
Section seconde. <i>Des prédécesseurs de Rabelais en</i>	
<i>Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre</i>	
<i>intitulé Litteræ virorum obscurorum.</i> . . . 413.	
<i>Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent</i>	
<i>Rabelais.</i> 415.	
FRANÇOIS XAVIER.	418.
FRAUDE. <i>Siil faut user de fraudes pieuses avec le</i>	
<i>peuple ?</i>	424.



